Class PQ 1985

Book .G5A6

1806

5312
3251

ESPRIT

DE

MADAME DE GENLIS.

64

B. Oct. 358.

BIBL. EINSIEDEL. SUPERIOR.

ESPRIT

DE

MADAME DE GENLIS,

OU

PORTRAITS, CARACTÈRES, MAXIMES ET PENSÉES,

EXTRAITS DE TOUS SES OUVRAGES PUBLIÉS JUSQU'A CE JOUR.

PAR M. DEMONCEAUX, AVOCAT.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
rue des Gr.-Augustins, n° 9.

DE L'IMPRIMERIE DE HARDY.

M. DCCC. VI.

64.

PQ 1985
G5A6
1806

378105
29

AVIS PRÉLIMINAIRE.

M. Demonceaux, en s'occupant d'extraire les passages les plus remarquables des ouvrages de madame de Genlis, a eu principalement en vue d'offrir aux jeunes personnes un recueil de pensées morales qui les pénètrent de leurs devoirs de religion; de maximes de conduite dans la société qu'elles doivent embellir un jour, et où tous les genres de séductions et d'intrigues assiégeront leur faiblesse; de portraits, dont elles pourront, à quelques nuances près, faire souvent l'application, si elles étudient avec quelque attention les mœurs, le caractère et les habitudes des person-

nes qu'elles auront occasion de rencontrer dans le monde.

Cet ouvrage ne peut donc qu'être favorablement accueilli par les pères de famille et par les instituteurs jaloux d'inspirer à leurs enfans et à leurs élèves des sentimens d'honneur et de vertu. Quand les opinions de la secte philosophique ont bouleversé toutes les têtes; quand une génération presque entière s'est laissée insensiblement entraîner à de faux systêmes, il importe de présenter au moins à celle qui s'élève un guide sûr qui l'empêche de s'égarer dans le labyrinthe des passions humaines, qui lui montre les précipices cachés sous les fleurs, et, par l'attrait de la sagesse et de la raison, la conduise directement au but

que lui ont assigné les immuables décrets de la Providence.

Cet ouvrage allait être livré à l'impression, et il devait être précédé de quelques réflexions de l'Éditeur, M. DEMONCEAUX, sur le but qu'il s'était proposé en le publiant, lorsqu'une maladie aiguë l'a tout-à-coup enlevé à ses amis et aux lettres, qu'il cultivait dès sa plus tendre jeunesse. Possesseurs de ses manuscrits, nous les avons recueillis avec soin, et nous avons conservé la distribution alphabétique qu'il avait lui-même établie, comme étant la plus familière aux jeunes personnes à l'usage desquelles ce recueil est spécialement destiné. Elles nous sauront quelque gré sans doute de leur présenter réunies dans

un même volume des pensées dont elles ont eu occasion tant de fois d'admirer la justesse et la précision, et qu'elles ont dû souvent regretter de n'avoir pas extraites de leurs lectures, dans un ordre méthodique, pour mieux se pénétrer des excellens principes qui en sont la base.

ESPRIT

DE

MADAME DE GENLIS.

ACTIONS. (BONNES)

On se souvient froidement des plaisirs qu'on a goûtés ; on se rappelle avec transport les bonnes actions qu'on a faites.

Veil. du Chât.

Une action est plus ou moins belle, suivant les sacrifices qu'elle coûte. L'homme qui possède cinquante mille livres de rente, et qui se réduit à vingt-cinq, afin de donner le reste aux pauvres, fait assurément une belle action, et malheureusement trop rare. Cependant, de quoi se prive-t-il ? de quelques brillantes bagatelles. En gardant

vingt-cinq mille livres de rente, il se réserve toutes les commodités de la vie, un bon carrosse, une maison agréable, une jolie terre, en un mot, les seuls agrémens réels que puisse procurer la fortune. Il n'a renoncé qu'à de vaines superfluités, et ce sacrifice, aussi brillant que peu pénible, ajoute à la considération, et lui obtient l'estime générale. Il est heureux sans doute ; il est digne de l'être : mais le pauvre bienfaisant jouit d'un bonheur cent fois au-dessus du sien. Représentez-vous-le travaillant tout le jour, afin de porter secrètement, le soir, chez un malade, ou chez une mère de famille, la petite somme qui doit donner du bouillon au pauvre infirme, ou du pain à quatre ou cinq enfans. Après cette action, suivez-le ; voyez-le revenir chez lui les yeux encore humides des douces larmes qu'il a versées. Il rentre dans sa petite chambre ; il n'aura pour son souper qu'une

salade, mais il dira : Peut-être le plat dont je me suis privé aujourd'hui, a donné du pain à cinq infortunés. Cette réflexion remplit son cœur d'une joie délicieuse. Il se rappelle les remerciemens de la pauvre mère de famille ; il croit l'entendre ; il croit voir encore les petits enfans se jetant avec avidité sur la nourriture qu'ils demandaient en vain depuis deux jours. O combien de tels souvenirs lui rendent chère la frugalité de son repas ! Il n'a point eu la gloire d'arracher à la misère une multitude d'infortunés ; mais il a donné en secret, et c'est une partie de son nécessaire qu'il a donnée. Il n'a recherché ni les louanges, ni l'approbation des hommes.

Ibid.

Il faut accoutumer les enfans à réfléchir sur la frivolité des joujoux et des bagatelles qui font l'objet de leurs desirs ; il faut qu'ils s'accoutument à

penser qu'ils ne procurent que des amusemens passagers, des plaisirs aussi puériles que peu durables, tandis que le seul récit d'une bonne action émeut, transporte, et fait couler des larmes.

Ibid.

AFFAIRES.

Pour réussir dans les affaires, il faut nécessairement, sinon de la fausseté, du moins une sorte de souplesse; il faut savoir non seulement ménager, mais gagner tous ceux qui peuvent être utiles; il faut de la prudence, et au moins un peu de dissimulation. Il faut, par-dessus tout, une inconcevable activité.

Pr. de la C. de Mme de G.

AMITIÉ.

L'amitié est un sentiment noble et réel; la source en est pure; elle vient du cœur : aussi les anciens, si ingé-

nieux dans leurs emblêmes, donnèrent-ils pour devise à l'amitié, ces mots: *De près et de loin, l'été et l'hiver*, voulant exprimer qu'étant de toutes les saisons, elle charme également les premiers beaux jours et les derniers instans de la vie.

Le Petit La Bruyère.

AMOUR.

Ce qu'on appelle l'amour, cette passion impétueuse et violente, n'est jamais qu'un égarement produit par l'imagination. C'est d'une tête vive et déréglée, et non d'un cœur tendre, qu'elle tient sa plus grande force; funeste mouvement, dont la cause est honteuse, dont les effets sont criminels, qui n'est impérieux que par notre faiblesse, qui souvent laisse après lui d'affreux remords, et toujours les regrets amers de la perte d'une illusion fragile que le temps et la raison doivent inévitablement ravir. La confor-

mité des esprits et des goûts, une véritable et profonde estime; voilà les liens qui peuvent seuls nous attacher solidement; voilà les sentimens purs et durables faits pour l'ame d'une femme tout à la fois sensible et raisonnable.

Théât. d'éduc. La Bonne Mère.

Chez les paysans et le peuple, et dans la classe des gens qui, n'ayant point vécu dans le grand monde, n'ont aucune idée de ce que nous appelons des manières nobles et un bon ton, l'amour ne se manifeste jamais que par une augmentation d'enjouement, un badinage continuel, et l'apparence d'une joie vive et folle, tandis qu'au contraire, parmi les gens de bonne compagnie, l'amour s'annonce toujours par le sérieux et par la mélancolie. Les premiers traitent l'amour comme un amusement, et les seconds comme une importante affaire. Ceci peut conduire à penser que, sans les

raffinemens de l'esprit et des mœurs, et l'exaltation de l'imagination, l'amour ne serait point du tout une passion violente.

Les Mères Rivales.

Ceux qui ont été élevés ensemble et qui se connaissent dès l'enfance, ne sont jamais des amans véritablement passionnés. On appelle amour un sentiment tendre entre deux personnes de différent sexe, qui n'en ont point d'autre; mais cet amour prétendu, né dès l'enfance, n'est que de l'amitié. L'amour sans enthousiasme ne peut subsister dans une longue intimité qui blase sur le charme des perfections, et qui fait connaître nécessairement des défauts inséparables de la nature humaine. On est enthousiasmé des héros et des grands hommes, tant qu'on n'a pas vécu dans leur intérieur : on les croyait en toutes choses supérieurs à l'humanité, car l'enthousiasme rai-

sonne ainsi ; mais en les voyant de près, on se détrompe et on se refroidit. Il en est ainsi de l'amour. L'objet qu'on aime n'a point de défauts; c'est un être parfait, un être unique : on le pense, jusqu'à ce qu'on ait passé six mois, ou par impossible un an ou deux, à le voir à toute heure et sans contrainte : aussi (même pour les dupes les plus sentimentales) il n'y a de passion durable qu'une passion malheureuse qui n'a laissé que la possibilité d'entrevoir son objet.

Les poètes ont eu tort de donner un bandeau à l'Amour. Il n'est point aveugle, mais il ne voit qu'à demi ; il ne veut regarder que pour admirer : et qui peut admirer avec ivresse en voyant tout? L'amour est un rêve enchanteur produit par la seule imagination ; il ne peut se passer d'illusion ; il n'embrasse avec transport que des chimères. Plus il est insensé dans son attente, plus il est violent et sublime, et c'est parce

qu'il est infini dans ses espérances, qu'il n'est rien dans la réalité. Le mystère, les craintes, les obstacles étant nécessaires à l'amour, comment pourrait-il subsister entre deux personnes unies par un lien indissoluble? Aussi voyons-nous qu'il ne dure entre les amans qui se marient, que lorsque l'un des deux donne à l'autre de vives inquiétudes. Le calme parfait ne convient qu'à l'amitié; il anéantit l'amour.

Ibid.

Étrange sentiment que l'amour! Il ne peut naître sans l'estime, et cependant il lui survit.

Les Veil. du Chât.

L'amour, lorsqu'il est extrême, doit purifier ou égarer l'ame qu'il entraîne. Passion ardente, impétueuse, qui nous arrache à nous-mêmes, et, suivant l'objet ou les circonstances, nous rend criminels ou vertueux! Elle a produit

des actions immortelles, mais elle peut également conduire au crime; elle a fait des héros et des lâches; et le même cœur qu'elle remplit et qu'elle porte vers la gloire, aurait pu, avec des hasards différents et moins de bonheur, trahir pour elle l'honneur et la vertu. Ivresse fatale! sentiment à la fois fragile, aveugle et dominant! Heureux qui peut se soustraire à ton ascendant impérieux! Hélas! sait-on comment tu voudras disposer de nous?

Ibid.

L'amour, dans une femme passionnée, s'épuise promptement, ou du moins il est connu tout entier dès qu'il se déclare. Mais dans le cœur ingénu d'une femme sensible et modeste, il se voile de tous les charmes délicats de la pudeur et de la douce timidité. Il ne s'exhale point; il se concentre et se cache: il ne peut être suspect, il rougirait de l'abandon: il n'éclate point,

il se décèle, il se trahit ; il laisse toujours entrevoir plus qu'il n'ose promettre : il n'a point d'artifice ; mais plus il est tendre, et plus il est craintif et retenu : il faut des années pour le bien connaître ; cet amour là dure long-temps : il est devenu *gothique* parmi nous ; mais c'est le seul véritable, le seul qui puisse embellir une femme, attacher un époux, et faire le charme de la vie.

Nouv. Contes Mor. Femme Philosophe.

Non, quoi qu'en disent les amans et les poètes, ce n'est point loin des cités fastueuses, ce n'est point dans la solitude et sous le chaume, que l'amour règne avec le plus d'empire. Il aime l'éclat et le bruit, il s'exalte de tout ce qui satisfait l'ambition, la louange, la pompe et la grandeur. C'est au milieu des passions factices, produites par l'orgueil et par l'imagination ; c'est dans les palais, c'est entouré des plus

brillantes illusions de la vie, qu'il naît avec promptitude et qu'il s'accroît avec violence. C'est là que la délicatesse et tous les raffinemens du goût embellissent les offrandes, président à ses fêtes, et donnent à son langage passionné des graces inimitables et une séduction trop souvent irrésistible. J'ai vécu sur les bords heureux que la Loire baigne et fertilise. Dans ces belles campagnes, dans ces bocages formés par la nature, l'amour n'a laissé que des traces légères, des monumens fragiles comme lui, quelques chiffres grossièrement ébauchés sur l'écorce des ormeaux, et pour traditions quelques romances rustiques, plus naïves que touchantes. L'amour seulement a plané sur ces champs solitaires. Mais c'est dans les jardins d'Armide qu'il s'arrête; c'est là qu'il choisit ses adorateurs, qu'il marque ses victimes, et qu'il signale son funeste pouvoir par des

faits éclatans, recueillis par l'histoire et transmis d'âge en âge.

N. C. M. Mlle de Clermont.

Tous les gens sensibles, qui n'ont point encore passionnément aimé, ont une idée vague de l'objet inconnu ou même imaginaire qui pourrait les séduire et les attacher. Notre manière de voir, de sentir et de juger, forme en nous ce goût particulier qui détermine et fixe nos vives affections, non sur l'être le plus parfait, mais sur celui que la nature semble avoir créé pour nous plaire.

Duchesse de La Vallière.

L'amour veut aujourd'hui de la célébrité; c'est l'opinion générale qui décide son choix. Les femmes parées, plutôt qu'embellies de tout l'éclat que peuvent donner la culture de l'esprit et le charme des talens, sont plus éblouissantes et touchent moins. Faut-il même donner le nom d'amour à

l'espèce de sentiment qu'on inspire en brillant dans la conversation par des saillies ingénieuses, en dansant parfaitement, et en chantant et jouant de la harpe avec supériorité? Non, sans doute; car on a créé de nouvelles phrases, pour peindre cet amour nouveau. On dit qu'on a *tourné la tête*, qu'on a *séduit*. Ne vaudrait-il pas mieux être aimée? Mais ce n'est point en excitant une frivole admiration qu'on attache: les succès éclatans peuvent valoir des conquêtes; il faut un charme plus doux pour gagner les cœurs, et sur-tout pour les fixer. Qu'il est profond, qu'il est durable cet amour inspiré, non dans le tumulte d'un bal ou d'un brillant concert, mais dans l'intérieur d'une famille intéressante! Qu'il est touchant ce sentiment si noble et si pur, qui se forme et se fortifie par les principes même qu'on révère!

Ibid.

L'amour, dans le cœur d'une femme pure et vertueuse, n'excite point ces mouvemens impétueux qui ne sont produits que par une imagination déréglée : il ne s'empare point de l'ame avec violence, il s'y insinue ; il n'enflamme point, il pénètre ; il est si timide et si voilé, qu'il paraît calme ; il est si généreux, qu'il ressemble à l'amitié ; il n'éclate point, mais il entraîne.

Ibid.

Le retour en amour ne saurait être un devoir. On l'obtient, non parce qu'on le mérite, mais parce qu'on l'inspire : c'est là son charme.

Nouv. Contes Mor. Lindane et Valmire.

AMOUR CONJUGAL.

(C'est une épouse tendre et vertueuse qui parle)... Je ne veux recevoir des leçons que de mon *véritable maître*. Mon maître ! que j'aime à te donner

ce titre dans la signification la plus étendue ! toi, mon souverain *par élection ;* toi, que j'ai choisi, que je me suis donné pour maître avec tant de joie ! Pouvoir suprême du sentiment ! il fait mieux qu'ennoblir la dépendance; il la rend délicieuse! O que la nature fut sage et bienfaisante en nous créant faibles et timides, et en ne donnant qu'aux hommes la force, le courage et la supériorité ! C'était préparer les liens d'une union touchante et sacrée, formée d'un côté par la protection généreuse, et de l'autre par le besoin d'appui et par la reconnaissance. L'être le plus faible n'aime pas mieux, sans doute, mais il doit aimer avec plus de dévouement; il a de plus le sentiment d'une douce gratitude, et l'obéissance n'est pas seulement son devoir, elle est encore sa sûreté. Son attachement peut se comparer à l'affection si vive et si soumise d'un enfant, et celle de l'homme géné-

reux ressemble à la tendresse sublime d'une mère. Tel est, tel doit être l'amour conjugal. Eh ! puis-je être affligée de sentir ma faiblesse, quand ta force me soutient ? O combien il m'est plus doux d'avoir besoin de toi, de t'appeler à mon secours, de me mettre sous ta garde, qu'il ne me le serait de pouvoir me suffire à moi-même ! Quelles jouissances de l'amour propre peuvent valoir celles du cœur ? Ne vouloir agir que d'après les desirs de ce qu'on aime, est un souhait si simple et si naturel ! Ah ! quand ta volonté me dirige, je ne te sacrifie rien, je me satisfais, j'obéis à ma véritable impulsion. Albert ! reviens donc disposer de tous les momens de ta Pauline ; elle n'a, sans toi, que des volontés incertaines ; elle n'agit plus que par routine ; elle ne se décide plus que par supposition, en se disant : *il approuverait, il prescrirait cela !* Reviens ordonner et régner ; reviens me ren-

dre le bonheur le plus pur, le plus parfait et le mieux apprécié!

Les Mères rip.

AMOUR DE LA GLOIRE.

Rien de plus égoïste que l'homme passionné pour la gloire, c'est-à-dire, que l'homme possédé de la passion de se faire une éclatante renommée. Pour y réussir, il bouleversera le monde, s'il le faut et s'il le peut : il comptera pour rien le malheur d'un million de créatures innocentes. C'est l'amour de la gloire qui a fait tous les conquérans, c'est-à-dire, les plus grands fléaux de l'humanité. C'est l'amour de la gloire qui forma ces prétendus héros, ces hommes sanguinaires qui ont ravagé le monde, et dont les talens funestes n'ont produit que la mort et la désolation. De toutes les passions, c'est l'amour de la gloire qui a fait commettre plus de crimes, et les crimes les plus atroces. Alexandre, surnommé

le Grand par les amateurs de la gloire, cet Alexandre a fait verser plus de pleurs, a répandu plus de sang, commis plus d'injustices, plus de meurtres, plus de forfaits, que n'en peuvent commettre en plusieurs siècles les scélérats que nous appelons brigands, et que les lois condamnent justement aux derniers supplices.

Le Petit La Bruy.

On serait épouvanté, si on voyoit à découvert le fond du cœur des hommes dominés par l'amour de la gloire. Si l'on avait pénétré toutes les pensées secrètes d'Alexandre, de Jules-César, de Charles XII, roi de Suède, ils auraient fait horreur.

Ibid.

AMOUR FILIAL.

Dans tous les momens de son éducation, Eugénie était occupée de sa mère, et saisissait tous les moyens de

lui plaire. Aussi il n'était point d'occupation qui n'eût un attrait sensible pour elle. Apprenait-elle des vers par cœur ; elle se disait : *Maman me les entendra répéter avec plaisir. Ce soir, en nous promenant, je les lui dirai. Elle louera ma mémoire, mon application.* Etudiait-elle l'anglais ou l'italien ; *Quelle sera*, disait-elle, *la surprise, la joie de maman, lorsqu'elle verra qu'au lieu de la page prescrite, j'en ai traduit deux !* En écrivant, en dessinant, en jouant de la harpe, du clavecin ou de la guitare, elle faisait les mêmes réflexions : *Ce tableau ornera le cabinet de maman ; toutes les fois qu'elle se regardera, elle pensera à son Eugénie. Cette sonate, que je barbouille à présent, enchantera maman,* etc., etc. Cette idée, qu'elle appliquait à tout, lui faisait trouver un charme inexprimable dans l'étude ; elle lui aplanissait les difficultés les plus fatigantes, et

changeait tous ses devoirs en plaisirs délicieux.

Veil. du Chât.

AMOUR PROPRE.

Dieu imprima dans nos cœurs un desir salutaire qui nous porte à nous distinguer, à rechercher la gloire; c'est l'amour propre. Ce principe divin fait les héros et les grands hommes. Alors il est pur, et tel que Dieu nous l'a donné. Mais l'homme corrompu abuse de ce don précieux; il le dénature, l'avilit, le tourne sur des objets vains et frivoles; enfin il en fait l'orgueil.

Théât. d'éd., Agar.

AN. (LE PREMIER JOUR DE L')

Sans la vieille coutume, qui resserre tous les liens de famille et d'amitié, le premier jour de l'an serait une époque mélancolique, qui ne pourrait retracer que des réflexions lugubres. On

imagina de consacrer ce jour au sentiment et à la libéralité, afin de distraire, par une attente agréable ou par une douce occupation, des tristes idées qu'il inspire. C'est ainsi que ces fêtes domestiques dissipent les regrets douloureux sur cette portion de la vie qui vient de s'écouler, et nous arrachent à l'inquiète prévoyance sur un avenir incertain, toujours moins riant à mesure qu'il s'abrège, et dont chaque année rapproche la redoutable perspective.

N. C. M. Les Réunions de Famille.

ARTIFICE.

La dissimulation la plus innocente n'est jamais sans inconvénient : criminel ou non, l'artifice est toujours dangereux, et presque inévitablement nuisible. La meilleure et la plus sûre politique est de n'employer jamais la ruse, les détours et les petites finesses, et d'être, dans toutes les circons-

tances de la vie, également droit et sincère. Ce système est naturellement celui des belles ames ; et la seule supériorité d'esprit et de lumière suffirait pour le faire adopter.

Veil. du Chât.,

AUTEUR.

Un usage très-établi parmi les auteurs est de faire imprimer eux-mêmes leur éloge. Non seulement un auteur fait imprimer sans scrupule des vers et de la prose à sa louange ; mais il peut encore citer, dans une préface, les choses flatteuses qu'il a recueillies dans la société, et même s'il a de l'imagination, il est le maître de créer et d'inventer un mot heureux, qu'on attribue communément alors au protégé qui s'en charge, ou bien à l'ami qui n'est plus. Si ces petites licences n'étaient pas permises, verrait-on naître, en si peu d'années, tant de réputations brillantes ?

Le public est révolté; il blâme l'auteur qui se vante; mais, en le blâmant, il le croit sur sa parole; il prend également au mot l'auteur modeste et celui qui ne l'est pas. Soyez humble, il pensera que vous vous rendez justice. Osez vous louer vous-même avec audace, il aura la même opinion; il dira que vous êtes orgueilleux, mais il admirera vos talens.

Pourquoi un auteur travaille-t-il ordinairement? Est-ce pour éclairer les hommes? est-ce pour mériter leur estime et leur reconnaissance? Non. On écrit pour se faire une réputation, parce que la célébrité mène à la fortune, et que d'ailleurs il est doux d'obtenir les hommages de la foule même qu'on méprise.

N. C. M. Les deux Réputations.

Une réputation littéraire, acquise par l'intrigue, par la cabale, n'est pas solide; mais elle s'établit rapidement: voilà l'essentiel pour un grand nombre

d'auteurs. La vie est courte, disent-ils; sa durée est incertaine. Il est extravagant d'attendre patiemment un bien qu'on desire, quand on peut, avec de l'adresse et de l'activité, l'obtenir promptement.

Il est utile à un auteur de pouvoir dire dans la société et dans une préface, *mes ennemis.* Cela lui fournit l'occasion de prendre, lorsqu'il le veut, le ton intéressant d'un homme persécuté, et en même temps de faire entendre avec finesse qu'il n'est haï que parce qu'il est envié; pensée un peu usée, à la vérité, mais si heureuse, qu'elle n'a rien perdu de sa force, et qu'on la répète tous les jours avec le même succès. Il est mille circonstances où les ennemis sont véritablement précieux : on leur attribue les petits revers qu'on peut éprouver ; chûtes, disgraces, tout est sur leur compte, et l'ouvrage de la cabale.

Ibid.

Autrefois les auteurs ne songeaient qu'à bien écrire : ils n'avaient pas plus d'esprit que nous, mais ils méditaient davantage. Aujourd'hui, le temps de la méditation manque aux auteurs. Avec la vie qu'ils mènent, ils ne peuvent ni réfléchir, ni travailler.

Ibid,

BAL.

(Charmes du bal et de la toilette pour une demoiselle qui fait son entrée dans le monde.)

Le premier jour de mon arrivée à Paris, on m'arracha deux dents ; le lendemain on me mit deux mille papillottes ; le troisième, on m'essaya un corps qui m'étouffait ; et le huitième.... ah ! ce fut là le vrai supplice.... on me mena au bal. J'étais charmée d'aller au bal. Hélas ! je ne le connaissais pas : on m'avait seulement parlé de danses et de collations ; je n'en avais pas demandé davantage, et j'attendais le jour du bal avec impatience. Enfin il arrive, et

l'on me dit que l'on va m'habiller en bergère. L'habit était bien choisi; il me paraissait commode pour danser. Mais ils ont à Paris une drôle d'idée des bergères : vous allez voir. D'abord on commence par m'établir sur la tête un énorme coussin : ils appellent cela une toque ; puis on attache cette toque avec de grandes épingles longues comme le bras ; ensuite on mit là-dessus je ne sais combien de faux cheveux. J'en ai pourtant de si beaux! N'importe, il faut de faux cheveux. Ils aiment tant l'art, qu'ils l'emploient même quand il n'est bon à rien, et très-souvent, quand il enlaidit. C'est ainsi qu'avec leur maudit *hérisson*, ils me firent une tête monstrueuse. Par-dessus cela, on plaça un grand chapeau, et par-dessus le chapeau de la gaze et des rubans, et par-dessus les rubans un boisseau de fleurs, et par-dessus les fleurs une demi-douzaine de plumes, dont la plus petite avait au moins deux pieds de hau-

teur. J'étais accablée sous le faix ; je ne pouvais ni remuer, ni tourner la tête ; le moindre mouvement me faisait perdre l'équilibre et m'entraînait. Ensuite on m'habilla : on me mit mon corps neuf, qui me serrait à m'ôter la respiration ; ensuite on me passa une *considération.* C'est une espèce de panier rempli de crin et fait avec du fer ; il est excessivement lourd. On me para d'un habit tout couvert de guirlandes, et l'on me dit : *Prenez garde d'ôter votre rouge, de vous décoiffer, et de chiffonner votre habit, et divertissez-vous bien.* Je pouvais à peine marcher. On m'établit sur une banquette, où l'on m'ordonna d'attendre qu'on vînt me prier. J'attendis long-temps. J'avais l'air si triste et si malheureuse, que personne ne s'avisait de penser que j'eusse la moindre envie de danser. A la fin pourtant je fus priée, mais la place était prise, et je revins à ma banquette. Au bal, les demoiselles qui courent le

mieux, sont celles qui dansent le plus; elles vont retenir leurs places. J'ai trouvé là des demoiselles qui étaient bien pis qu'impolies ; elles étaient cruelles ; elles se moquaient de mon air souffrant et embarrassé ; elles me regardaient de la tête aux pieds avec une mine.... une vilaine mine, je vous assure, et puis elles riaient entre elles et aux grands éclats. J'étais sans doute ridicule, mais j'avais l'air timide et mal à mon aise. N'auraient-elles pas dû me plaindre et m'excuser ? La place était toujours prise, et bientôt je fus entièrement délaissée par tous les danseurs. Il faisait dans la salle un chaud si insupportable, que, quoique immobile sur ma banquette, j'étais en nage. Et voilà ce qu'ils appellent un grand plaisir, une fête !

Théât. d'éduc. La Colombe.

INDÉCENCE DE LA VALSE.

Comme étrangère, je ne me permettrai point de critiquer les *valses*, mais je puis dire que cette danse paraît intolérable à des écrivains allemands d'un mérite supérieur, et qui ne sont point du tout accusés de rigorisme, entre autres à l'auteur de *Werther*, et à M. Jacobi.

« Nous devrions bien (dit ce dernier) ne pas tant nous vanter de « notre décence, ou ne pas permettre « que dans un étourdissement complet, « mollement pressées par des bras « d'hommes, le sein contre leur poi- « trine, nos femmes et nos filles fussent « ainsi traînées au son d'une musique « folle et déréglée. Dans ce tourbillon- « nement effréné, on semble oublier « les mœurs et la décence; et quand « même une créature innocente, ex- « posée de cette manière, demeurerait « pure et sans tache, peut-elle penser

« sans horreur qu'elle devient le jouet « de l'imagination des jeunes gens auxquels elle se livre ainsi? Il serait à souhaiter que nos filles, je dis celles qui « ont encore quelque idée de pudeur, « pussent, cachées dans un petit coin, « entendre quelquefois les discours de « ces mêmes hommes auxquels elles « s'abandonnent avec si peu de réserve. « Aussi l'amant de Charlotte, Werther, a-t-il juré que jamais, dût-il y « périr, une fille qu'il aimerait, et sur « laquelle il aurait des vues, ne valserait avec un autre que lui. »

On trouvera sans doute cette critique bien sévère, mais elle n'est pas de moi, et j'en ai même adouci beaucoup d'expressions. Je n'y joindrai qu'une réflexion; c'est que cette critique a été faite il y a douze ou quinze ans, et que, depuis, la suppression des jupons et la mode des légères draperies à la grecque n'ont pas contribué à diminuer la licence de cette sorte de danse.

Le Petit La Bruy.

BAVARDAGE.

Le bavardage produit presque toutes les indiscrétions et les méchancetés : d'ailleurs, il ôte à une femme toutes ses graces ; et s'il était possible qu'une personne très-spirituelle eût ce défaut, malgré son mérite, on ne la regarderait que comme une commère aussi ridicule qu'importune.

Théât. d'éduc. La Bonne Mère.

BELLE.

Il est rare qu'une femme parfaitement belle soit aimable : elle croit communément que la nature a tout fait pour elle, qu'il lui suffit de se montrer pour enchanter et pour séduire, et que ce moyen les vaut tous. Voilà les idées qu'elle apporte dans la société : aussi tous ses succès se bornent à la frivole admiration qu'excite sa première vue. Ce mouvement passager, en se dissipant, ne laisse après lui que l'ennui, l'insipidité, et même

le dégoût. Près d'elle, l'esprit est oisif, le cœur est froid; et c'est une remarque très-vraie, que les passions les plus vives ne sont pas inspirées par les plus belles personnes.

Adèle et Théod.

BIENFAISANCE.

Le bonheur de soulager les infortunés est le plus grand qu'on puisse goûter dans la vie.

Veil. du Chât.

L'amour de l'humanité est le plus désintéressé de tous les sentimens; plus il est étendu et vague, plus il est sublime. Se dépouiller de tous ses biens en faveur de l'objet qu'on aime, c'est faire une action noble et louable; ce sacrifice est toujours beau; mais donner tout ce qu'on possède à des infortunés auxquels nul sentiment particulier n'attache, excepté celui de la pitié, leur consacrer sa vie, se priver pour

eux de mille jouissances agréables, les traiter comme des enfans chéris, uniquement parce qu'ils sont souffrans et malheureux, voilà l'effet d'une vertu véritablement héroïque. La bienfaisance portée à cet excès, peut bien être appelée une passion ; mais c'est une passion bien différente de toutes les autres, puisqu'elle est absolument désintéressée, puisqu'elle ne produit que des actions sublimes.

Ibid.

BIENSÉANCE.

La bienséance consiste à respecter toujours en public, et en présence de témoins, la religion, l'honnêteté, les lois et les usages universellement reçus, lorsqu'ils n'ont rien de contraire à la morale. La vertu et l'amour de l'ordre font naturellement observer les bienséances ; le goût seul suffirait pour les faire suivre. Secouer le joug des bienséances, c'est se montrer à découvert,

ou vicieux, ou impertinent ; c'est mépriser les opinions générales, c'est mépriser le public.

Le Petit La Bruy.

Les princes et toutes les femmes doivent sur-tout être esclaves des bienséances.

Ibid.

La bienséance n'exige pas la vertu ; elle demande seulement qu'on ait l'air de la respecter, et rien de plus raisonnable ; car le vice même ne saurait lui refuser son hommage, qu'en feignant de la méconnaître. Affecter une austère vertu, jouer la piété, ce n'est pas se soumettre aux bienséances ; c'est être hypocrite.

Ibid.

BONHEUR.

Pour être heureux, il faut s'occuper davantage des biens qu'on possède, que de ceux qu'on espère, combattre l'im-

patience, et mettre des bornes à ses desirs. Sans la modération, on ne jouit jamais de rien.

Veil. du Chât.

BOURGEOIS.

Ce n'est qu'à force de modestie que les *bourgeois*, favoris de la fortune, peuvent échapper à l'envie, et même au ridicule. Le peuple ne consent à être *éclaboussé* que par les grands seigneurs, et ces derniers ne veulent être surpassés en somptuosité que par leurs égaux.

Les Mères riv.

BUFFON.

Buffon, dans son Histoire naturelle, a prouvé qu'un seul homme peut réunir à de vastes connaissances une imagination brillante, une sensibilité vive et profonde, et l'art enchanteur de peindre et de décrire avec une égale

supériorité les objets touchans, les scènes imposantes et majestueuses, les tableaux sombres et terribles. On trouve dans son ouvrage les modèles les plus parfaits de tous les différens genres de style et d'éloquence; tour à tour poète, peintre, métaphysicien profond, philosophe sublime, l'auteur sait prendre tous les tons : aussi souple qu'étendu, son génie embrasse tout, se plie à tout. Avec la même facilité, il saisit les traits délicats des petits détails, et conçoit l'ensemble du plan le plus vaste. Aucun écrivain français n'a mieux connu sa langue; aucun ne joignit tant d'exactitude à tant d'élégance, et ne fut à la fois aussi correct et aussi brillant.

N. C. M. Les deux Réputations.

CHATEAU. (UN VIEUX)

L'antique château de *la Vallière*, bâti sur le penchant d'une montagne, dominait, du côté du midi, les bords

enchantés de la Loire, et les ombrages majestueux d'une vaste forêt formaient un cintre imposant et mélancolique autour de la façade du nord. L'intérieur du château offrait par-tout les restes d'une magnificence dégradée par le temps. On y voyait la sage économie et la noble simplicité de ses habitans, en s'y rappelant le luxe éclatant des anciens possesseurs. Nous n'avons plus que des souvenirs personnels. Ils sont bornés comme la vie, et souvent même comme la jeunesse; un petit nombre d'années les compose. Nos pères les étendaient autant que le permettent l'imagination et la mémoire. Ils se rappelaient avec attendrissement les actions de leurs ancêtres; ils travaillaient avec ardeur pour leur postérité. Le passé, ainsi que l'avenir, avaient pour eux toute leur immense étendue. Ils jouissaient également par leurs souvenirs, leurs sentimens, leurs projets et leurs espé-

rances. Tant qu'on aima sa patrie et ses rois, on voulut se retracer les faits qui pouvaient les illustrer. La plus belle partie de l'histoire nationale devint une tradition de famille, et la gloire de ses aïeux fut alors le bien le plus précieux et le plus estimé. On conserva dans les châteaux, avec un respect filial, avec orgueil, les meubles gothiques de ses pères. On montrait la tapisserie usée qu'une aïeule laborieuse avait tissue de ses mains; on se promenait dans les longues galeries remplies des portraits révérés de ses parens et de ses souverains. Chaque chambre avait son anecdote, et gardait les noms des princes et des grands personnages auxquels on avait donné l'hospitalité. Dans ces vénérables demeures rien n'annonçait le goût frivole de la nouveauté; l'oubli, l'ingrat oubli ne s'y montrait jamais; tout y portait la noble empreinte de la soli-

dité, de la gloire et de la reconnaissance.

Duch. de La Val.

CHEVALERIE.

On devrait regretter sans doute les beaux jours de la chevalerie, si la loyauté et la vaillance de quelques preux chevaliers pouvaient tenir lieu de police et de lois.

Veil. du Chât.

L'âge d'or des poètes n'est qu'une chimère; celui de l'amour et de l'amitié ne fut point une fiction : il exista dans le beau temps de la chevalerie. Une femme alors paraissait un être si intéressant, que, pour obtenir tous les secours et toute la protection de la force et de la valeur, elle n'avait besoin ni de jeunesse, ni de beauté. Les lois délicates et sévères de l'honneur prescrivaient aux chevaliers, en faveur de notre sexe, tout le dévouement de

la passion. Il fallait défendre la veuve opprimée et sexagénaire, ainsi que la jeune et belle orpheline; il fallait, lorsque l'occasion l'exigeait, exposer également sa fortune et ses jours pour l'une et pour l'autre. Cet héroïsme ne fut que le résultat naturel d'une convention tacite, fidellement observée entre les deux sexes. Les femmes de ce temps ne prétendirent jamais qu'aux vertus qui doivent les caractériser. La gloire ne fut pour elles qu'un sentiment, et ne devint jamais une ambition personnelle; elles ne l'attachèrent qu'aux titres doux et sacrés de filles, d'épouses et de mères. Les exploits des chevaliers firent toute leur renommée. Ainsi de leur choix seul dépendit leur célébrité. Ainsi le plus brave, le plus loyal, fut toujours le mieux aimé. L'amour, en inspirant l'émulation, produisit des actions admirables. Ce qu'on faisait pour la patrie, pour un ami, pour un frère d'armes, enor-

gueillissait une maîtresse adorée ; en s'illustrant, on immortalisait l'objet de sa plus chère affection. Les femmes renonçant à de vaines prétentions, et dépouillées de tout égoïsme, ne firent que se conformer au vœu de la nature, qui voulut ennoblir leur dépendance, en les rendant attrayantes par leur faiblesse même, et sublimes par la sensibilité qui s'oublie, qui se dévoue sans effort. Par cet heureux accord entre les deux sexes, par ce pacte touchant, l'amitié devint une passion, et l'amour une vertu.

N. C. M. Arthure et Sophronie.

COEUR.

Les qualités, qui ne sont que brillantes, font plus d'ennemis qu'elles ne procurent d'admirateurs ; mais celles qui ne viennent que du cœur, entraînent, obtiennent le suffrage universel. On ne peut éblouir les hommes, sans blesser leur orgueil : quand on les

étonne, souvent on les irrite; et toujours quand on les touche, on les subjugue.

Veil. du Chât.

Les grandes pensées viennent du cœur, a dit le judicieux et profond Vauvenargues. M. Marmontel a dit depuis, avec beaucoup de justesse, que l'esprit n'a jamais produit que de jolies choses, mais que tout ce qui est véritablement beau, vient de l'ame. En effet, l'esprit seul, quelque supérieur qu'il puisse être, ne peut inspirer l'admiration et exciter l'enthousiasme: c'est de l'ame que sont échappés tous ces traits sublimes qui nous ravissent dans nos grands écrivains, dans les ouvrages de Bossuet, de Fénélon, de Massillon, de Pierre Corneille, de Racine, etc. Il semble que ce qu'on appelle le *génie*, ne soit autre chose que la réunion d'un esprit juste, pénétrant, et d'une ame grande et sensible.

Le Petit La Bruy.

La douce et tendre compassion est une des plus sûres marques d'un bon cœur.

Ibid.

CONVERSATION.

Dans la bonne compagnie, les conversations générales sont frivoles, mais il y règne un charme indéfinissable : chacun parle avec grace, avec aisance ; les complimens les plus communs y ont une tournure agréable ; les entretiens plus particuliers ne sont pas instructifs ; ils manquent peut-être de solidité. Mais quelle douceur, quelle décence on y remarque ! quels égards respectifs ! quel choix heureux d'expressions ! Jamais la discussion ne dégénère en dispute ; jamais l'amour propre ne paraît offensé ; il ne se montre que par le desir de plaire et de réussir : ce sont les graces qui le décèlent ; on peut le flatter, le satisfaire ; on croi-

rait qu'il est impossible de le blesser.

N. C. M. Les deux Réputations.

La conversation des gens de lettres réunis, commence toujours par des éloges qu'ils s'adressent réciproquement; ensuite ils déchirent leurs ennemis; puis suivent les dissertations, les citations, les disputes. Ils ne causent point : ce n'est point là ce qu'on peut appeler une conversation; chacun parle pour soi et suit ses idées, sans s'embarrasser de celles des autres; ils ne savent ni écouter, ni se faire valoir mutuellement; ils sont distraits, impatiens ou rêveurs. Quand ils ne parlent pas, ils pensent à ce qu'ils vont dire, et ne prêtent qu'une attention vague à ce qu'on leur dit. Si l'on conte un trait intéressant, pendant ce temps ils essaient de s'en rappeler un qui puisse paraître aussi agréable : il semble qu'ils ne soient là rassemblés que

pour se défier, se surpasser, et non pour s'amuser ou s'instruire : ils ont tous une plaisante manie, celle de se creuser la tête pour tourner la conversation de manière que l'on puisse citer ce qu'ils appellent *un mot*, c'est-à-dire une histoire souvent très-longue, ou une sentence, ou un bon mot. Les gens de lettres d'aujourd'hui ont retranché l'épithète de bon ; il faut avouer que souvent on est forcé d'approuver ce retranchement. Tous ces mots sont communément à la gloire des gens de lettres, ou des anecdotes sur les gens de lettres. Ces petites citations ainsi multipliées, deviennent fatigantes. Ceux qui les écoutent ne partagent pas toujours la satisfaction de ceux qui les débitent; elles sont d'ailleurs peu instructives, et font ressembler leur conversation à ces livres insipides, remplis d'historiettes et de bons mots compilés sans exactitude, rassemblés sans choix, qu'on parcourt un moment,

mais qu'il est impossible de lire de suite, et dans lesquels on ne peut rien trouver d'agréable et de piquant, qui ne soit connu de tout le monde.

N. C. M. Les deux Réputations.

L'élégance dans le style, dans les discours, dans les manières, est assurément une chose fort desirable : c'est la noblesse des graces ; mais l'affectation en éloigne autant que la grossièreté. Il me paraît tout simple qu'une femme évite d'employer de certaines expressions ; cependant elle doit cacher ce soin. Montrer du scrupule à cet égard, c'est, en se piquant d'une extrême délicatesse, manquer à la fois d'esprit et de goût. Madame de.... a fait vœu de ne jamais prononcer le mot *culotte ;* ce qui l'a mise ces jours-ci dans un singulier embarras. Le baron de *Bezenval* disait à M. le duc de...., qui arrivait à Versailles après une absence de six mois : Je vais vous mettre au courant.

Ayez un habit puce, une veste puce, une culotte puce, et présentez-vous avec confiance; voilà tout ce qu'il faut aujourd'hui pour réussir à la cour. Cette plaisanterie a eu du succès. Madame de...., voulant hier la conter, s'est étourdiment engagée dans ce récit; mais aussitôt s'appercevant qu'il fallait dire le mot fatal *culotte*, elle s'est tout à coup arrêtée, après avoir prononcé seulement la première syllabe. Cette réticence a paru beaucoup plus gaie que l'histoire. Madame de.... rougissait, s'embarrassait, se confondait, et M. d'Osmond, avec sa bonhomie et sa distraction ordinaire, a dit en la regardant d'un air étonné : Apparemment que Madame attache à ce mot une idée particulière. — Point du tout, a repris quelqu'un, c'est au contraire que Madame n'en peut *détacher* une idée très-naturelle. N'eut-il pas mieux valu, sur-tout à quarante-cinq

ans, conter tout bonnement une chose si simple ?

Souvenirs de Félicie.

En général, ceux qui savent véritablement causer n'ont point toutes ces démonstrations exagérées que l'on est convenu d'appeler du *feu* et de l'*expression ;* mais les *diseurs de riens* sont comme les mauvais acteurs qui mettent la pure pantomime à la place du talent.

Les Mères rivales.

COUR. (LA)

La finesse des gens de cour rend les tracasseries si compliquées et si embrouillées ; leurs méchancetés les plus noires sont souvent si déliées, si délicates ; elles tiennent à des préparations si multipliées et si adroites, qu'il faudrait écrire des volumes pour en faire sentir toutes les conséquences. En province on est grossièrement faux et en-

vieux. Mais à la cour quel raffinement! On ne se déchaîne point contre son ennemi; on ne fait jamais de scènes; on paraît toujours calme et même insouciant; mais on attend l'occasion de placer un mot qui puisse porter coup, et ce mot est dit avec tant de nonchalance, qu'il faut un long usage pour en connaître l'intention. Comme on sait préparer un piége! comme on sait profiter d'une fausse démarche! comme on sait sur-tout nourrir et fortifier des préventions défavorables contre ses rivaux!

Ibid.

Le doux poison de la louange est si bien préparé à la cour! les louanges n'y sont offertes qu'avec un tour délicat et neuf; elles y sont toujours si imprévues et si concises, qu'on n'a le temps ni de s'armer contre elles, ni de les repousser. Le respect et le bon goût y prescrivent de ne les donner jamais qu'indirecte-

ment : comment refuser celles-là ? Que de séductions réunies ! est-il possible de se défendre de l'espèce d'enivrement qu'elles doivent inspirer ?

N. C. M. Mlle de Clermont.

A la cour la timidité dans l'âge mûr ne paraît être que de la gaucherie, mais elle y réussit toujours dans la grande jeunesse. Les princes les plus affables veulent être imposans, et le meilleur de tous est toujours flatté en secret de l'embarras qu'il inspire. Il n'en est point qu'on n'ait vu sourire, alors même qu'il cherche à rassurer celui qu'il intimide ; et cette espèce de sourire, quoique toujours doux et gracieux, déclare une supériorité si prodigieuse et si profondément sentie ! C'est sur-tout à la cour que l'orgueil, dépouillé des formes repoussantes qui lui sont naturelles, sait emprunter les plus aimables traits ; c'est là que souvent il se montre sous l'apparence de l'in-

dulgence et de la douceur, et c'est ce qu'un long usage peut seul faire discerner.

Duch. de La Val.

Les courtisans devinent avec une merveilleuse facilité les artifices et les desseins de l'ambition. Mais tous les mouvemens généreux d'une extrême sensibilité ne sont pour eux que des bizarreries inexplicables. Ils n'ont étudié des passions humaines que celles que l'orgueil allume. Moins méchans, moins injustes qu'aveuglés, ils n'ont pas l'intention de calomnier les cœurs sensibles ; ils les méconnaissent.

Ibid.

Le code moral des courtisans permet bien de chercher à perdre ceux que l'on craint ; mais il prescrit de certaines formes, de certains ménagemens, dont on ne peut se dispenser sans encourir le blâme universel. La cour est le lieu du

monde où l'on a le moins de scrupule sur le fond des actions et le plus de délicatesse sur les apparences. Les mœurs, sous tous les rapports, y paraîtraient meilleures que dans toute autre classe, si le secret des affaires pouvait s'y garder toujours. Lorsqu'on n'y est dans aucune confidence, on a bien rarement sujet de désapprouver ce qu'on y voit et ce qu'on y entend; mais on est souvent épouvanté de ce qu'on y découvre.

Ibid.

COQUETTERIE.

La coquetterie étouffe et détruit presque toutes les vertus. Voici une anecdote qui le prouve. Vous connaissez la vicomtesse de Roselle. Je l'ai rencontrée, il y a deux heures sur la place. Un pauvre vieillard estropié lui demandait l'aumône, et lui contait que sa famille expirait de misère et de faim. La vicomtesse l'écoutait avec atten-

drissement; elle tira sa bourse de sa poche, et allait la lui donner, quand, par malheur, un marchand de bonnets et de plumes s'approcha d'elle. Il ouvre son carton. La vicomtesse n'entend plus les plaintes du vieillard qu'avec distraction et froideur. Cependant, pour s'en débarrasser, elle lui jette une petite pièce de monnaie, et elle achète la boutique entière du marchand.

Th. d'Éd. L'Aveugle de Spa.

La coquetterie rétrécit l'esprit, le rend susceptible des misères les plus ridicules; elle étend la sensibilité et conduit aux plus affreux égaremens. Une coquette n'a ni principes, ni vertus. Elle se fait un jeu cruel d'inspirer des sentimens qu'elle est décidée à ne partager jamais. Troubler l'union fortunée de deux cœurs tendres et paisibles, n'est qu'une de ses moins coupables fantaisies. Livrée tour à tour au dépit,

à la jalousie la plus basse, elle veut tout subjuguer, et sacrifie sans remords à cette prétention absurde les bienséances et l'honnêteté. Cette passion factice, produite par le desséchement du cœur et le dérèglement de l'imagination, quand elle est poussée au dernier excès, n'a point de frein qui puisse l'arrêter. Avec de l'adresse, on conduira toujours une coquette au-delà des bornes qu'elle s'est prescrites. Il ne s'agit que de piquer, d'irriter son orgueil, et d'être à la mode. Il y a des vices pour lesquels il faut inspirer de l'horreur; il y en a d'autres sur lesquels il ne faut que jeter du ridicule : la coquetterie est de ce nombre. Persuadez à votre élève qu'on s'amuse d'une coquette, qu'on s'en moque, qu'on la méprise en la louant, et vous aurez tout gagné.

Adèle et Théod.

Il y a une époque très-dangereuse pour les femmes qui ne sont pas entièrement exemptes de coquetterie ; c'est l'instant où, toujours belles, mais n'ayant plus ni l'éclat ni la fraîcheur de la jeunesse, elles ont cessé d'être citées pour la figure, et ne produisent plus d'effet marqué; enfin le moment où l'on dit d'une femme : *elle est encore bien jolie !* Cet *encore* gâte bien l'éloge. Il paraît donc assez naturel qu'une femme de trente ans, qui n'est plus suivie de la foule empressée dont elle était environnée quelques années auparavant, attache un plus grand prix aux hommages dont elle est encore l'objet. Jadis elle trouvait tout simple qu'on fût amoureux d'elle ; maintenant elle en est presque reconnaissante. Elle sait que ce n'est plus par air qu'elle est recherchée; cet empire brillant que lui donnait la mode est anéanti sans retour ; c'est une reine détrônée qui n'a plus de cour-

tisans, et qui n'en est que plus touchée des sentimens qu'on lui témoigne. Elle a renoncé à la gloire de tourner vingt têtes à la fois, mais il lui reste l'espoir d'inspirer encore une passion violente. Elle ne manquera pas de supposer cette passion au premier homme qui s'avisera de paraître occupé d'elle. Quel que soit cet amant, il flattera plus son amour propre que tous ceux de sa jeunesse. Combien le rend précieux l'idée fâcheuse qu'il est peut-être le dernier qu'on enchaînera! Quels ménagemens on lui doit! C'est alors que la coquetterie met en œuvre tout ce qu'elle a d'artifice et d'adresse; c'est alors qu'on ne saurait s'empêcher de vouloir jouir de son triomphe, et qu'on brûle de l'étaler à tous les yeux; c'est alors enfin que cet amant, s'il n'est pas un imbécille, peut, sans être aimé, ravir à cette femme et sa réputation et tout le repos de sa vie.

Ibid.

La coquetterie vieillit; son instinct et ses ruses ressemblent à l'expérience. La naïveté sera toujours la fleur la plus fraîche de la jeunesse.

Duch. de La Val.

DÉBUT DANS LE MONDE.

Les jeunes gens réfléchis, spirituels et bien nés, doivent envisager le début dans le monde comme une chose sérieuse et importante. Les sots n'y voient que le plaisir de faire des visites, d'aller aux spectacles et aux bals de nuit; mais les jeunes gens sensés doivent considérer sous un autre point de vue l'époque mémorable où, sortant de l'intérieur de leur famille, ils seront admis dans la classe des citoyens pour y former des anneaux de la grande chaîne sociale. Cette idée n'est pas faite pour porter l'imagination sur des objets vains et frivoles; elle doit inspirer de nobles et d'utiles réflexions.

Un heureux début dans le monde est d'autant plus important qu'il a de l'influence sur tout le reste de la vie. Les premières impressions en bien ou en mal s'effacent difficilement.

Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Est celui dont dépend le reste de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure. En vain, croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage;
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé;
On est suspect encor, lorsqu'on est corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.

De l'*Indiscret*, de Voltaire.

Le Petit La Bruy.

DÉFAUT.

Il n'est point de défaut qui, lorsqu'il est dominant, n'entraîne les plus affreuses conséquences.

Veil. du Chât.

Il y a des gens, dans le monde, qui n'ont de succès que par leurs défauts. S'ils se corrigeaient de l'humeur, du

caprice, de la brusquerie, ils deviendraient si communs, si médiocres, qu'on ne les remarquerait plus. Il faut pourtant qu'ils aient une sorte d'esprit, et que quelques circonstances particulières les aient mis à la mode.

Si la marquise de ..... n'avait pas été long-temps dame d'honneur d'une grande princesse, si elle avait une laideur moins extraordinaire, si elle était plus mesurée dans ses discours, si elle avait des manières moins étranges, elle n'aurait certainement pas cette grande réputation d'esprit qui me paraît peu fondée, et elle ne passerait pas pour la personne du monde la plus originale et la plus piquante. Elle a du naturel, mais on l'a tant louée à cet égard, qu'elle en a trop. Le naturel n'est véritablement agréable dans une femme, que lorsqu'il s'allie avec la grace, la douceur et la délicatesse. La marquise de ..... peut paraître aimable, lors-

qu'elle est dans ses bons jours et qu'on la rencontre rarement. Quand on la voit de suite, elle fatigue, parce qu'elle se répète, et qu'elle n'a qu'un ton, une sorte de plaisanterie brusque, plus comique par ses manières et ses mines que par ce qu'elle exprime. Lorsqu'elle a de l'humeur, elle devient absolument un enfant gâté ; elle boude, grogne, hausse les épaules, et tourne le dos sans répondre. Toutes ces choses sont plaisantes, dans un beau grand salon, au milieu d'un cercle ennuyeux de personnes bien compassées et bien parfaitement uniformes par leur maintien. Cette disparate offre un contraste amusant qui fait rire; mais, dans une société intime, ce caractère fantasque et bourru ne peut qu'impatienter et déplaire.

Souv. de Fél.

DÉLICATESSE.

La délicatesse donne à tous les procédés un charme inexprimable.

Veil. du Chât.

L'homme délicat, lorsqu'il devient le bienfaiteur de son semblable, joint les égards aux procédés, les ménagemens à l'héroïsme, et son cœur lui apprend dans un moment, tout ce qu'on doit de respect aux infortunés. Il sent combien sont sacrées les obligations que lui imposent ses propres bienfaits; il sent qu'on n'est pas véritablement généreux si l'on humilie, ou seulement si l'on embarrasse le malheureux que l'on secourt.

Ibid.

DEVISES.

J'ai mis les devises à la mode. J'en ai donné beaucoup. D'autres personnes en ont inventé de fort jolies. La meil-

leure de toutes est celle de madame de Meulan. C'est un brin de violette à moitié caché sous l'herbe, avec ces mots : *Il faut me chercher.* Cette charmante devise convient parfaitement à une personne si réservée et si aimable, quand on la connaît. Madame de S... a pris pour devise une épingle, avec ces mots : *Je pique, mais j'attache.* J'étais brouillée avec une personne que j'estimais et aimais. Mr M... nous a raccommodées. Il m'a demandé un cachet avec une devise. J'ai fait graver sur le cachet une aiguille à coudre, avec ces mots : *Je raccommode, je réunis.* J'ai donné pour devise à une jeune bonne mère de mes amies un nid d'oiseau, rempli de petits nouvellement éclos ; la mère posée sur le bord du nid leur apporte un petit rameau qu'elle tient dans son bec. Voici l'*ame* de cet emblême : *Pourvu qu'ils vivent !* L'infortuné *Champfort*, comme par un mouvement prophétique, avait pris pour de-

vise une tortue ayant la tête hors de son écaille, et étant atteinte d'une flèche qui la lui perce, et pour *ame* des mots latins, dont le sens est : *Heureuse, si elle eût été entièrement cachée !* En effet, si cet académicien avait été obscur, ou s'il avait pu se *cacher* du temps de la *terreur*, il vivrait encore. Cette devise rappelle celle du surintendant *Fouquet*. Elle eut le même genre de singularité. Il avait dans ses armes un écureuil. Il prit pour devise cet écureuil qu'il plaça entre huit lézards et un serpent, animaux qui se trouvaient dans les armes de *Colbert* et de *Le Tellier*, ses ennemis. L'*ame* de cette devise était : *Je ne sais où ils m'entraînent.* En effet, il fut entraîné où il n'avait pas prévu qu'on pût le conduire. Une belle devise fut celle du régiment de cavalerie du Grand-Condé. Elle représentait un feu qui commence à s'allumer, avec ces mots : *Splendescam, da ma-*

teriam. Plus j'aurai de matière, et plus j'aurai d'éclat.

Souv. de Fél.

Je voudrais que l'usage de prendre une devise fût universel. Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret, ou prend une sorte d'engagement.

Ibid.

DISTRACTION.

Tous les gens distraits réussissent dans le monde. Chacun les aime, non seulement parce qu'ils amusent, et fournissent sans cesse de nouveaux sujets de conversation, mais aussi parce qu'ils sont hors d'état de feindre et de dissimuler.

Ibid.

DOMESTIQUES.

Les domestiques ont en général des défauts et des vices que leur donne pres-

qu'inévitablement l'état servile qu'ils ont choisi. Si l'homme qui n'a point d'éducation, n'est pas véritablement laborieux, s'il mène une vie oisive, s'il est fainéant et désœuvré, il est bien difficile qu'il soit vertueux. Un laquais, loin d'être occupé toute la journée pour son service, passe les trois quarts du jour à ne rien faire. N'ayant aucune ressource en lui-même, ne sachant ni lire ni causer, il s'enivre, il joue; ses mœurs se corrompent, et bientôt il perd toute sa probité: voilà où conduisent l'ignorance, le désœuvrement et l'ennui. Un paysan, toujours occupé, toujours actif, vivant loin des villes et des mauvais exemples, conserve des goûts simples et des mœurs pures, et les vertus naturelles dont nous avons tous le germe au fond du cœur. Leur simplicité, leur naturel attache; leurs expressions sont souvent comiques, mais jamais basses. Leur tour d'esprit original et singulier me

rappelle les graces naïves et piquantes de nos vieux auteurs français.

Veil. du Chât.

DROIT. (LE)

Il n'est point d'état dans lequel la connaissance du droit ne soit utile et même nécessaire à un bon citoyen.

Ibid.

Si l'on ne dirige pas avec autorité les lectures des jeunes gens, que liront-ils ? de petits vers, des romans et des contes licencieux. Après une telle éducation, qu'on les questionne sur leur goût; ils diront tous qu'ils n'en ont que pour la littérature, et quelle littérature ! non celle qui peut élever l'ame et perfectionner la raison, mais celle qui déshonore les lettres. En supposant même que, dans ce genre, on n'eût lu que de bons ouvrages, il serait toujours à desirer qu'on eût acquis d'autres connaissances, et l'heureuse, l'inestimable faculté de s'appliquer à

volonté à des choses ennuyeuses. Toutes ces réflexions me sont inspirées par ma situation actuelle. J'ai un procès de la plus grande importance pour moi, et tout ce que j'en sais, c'est que la cause de mon adversaire est odieuse. Mais, d'ailleurs, je n'entends absolument rien aux détails de l'affaire, aux moyens de défense, etc., et depuis un an je suis excédée d'être obligée d'écouter toutes ces discussions que mon ignorance me fait paraître si fastidieuses. J'appris dès mon enfance à jouer de huit instrumens. Je voudrais bien aujourd'hui que tout le temps que j'ai consacré au *par-dessus de viole*, à la *musette*, au *tympanon* et à la *mandoline*, eût été employé à m'instruire un peu des affaires. La musique est un art charmant; mais j'ai bien peur que ma partie adverse, se moquant de moi avec raison, ne me dise un jour :

Vous chantiez ? J'en suis fort aise ;
Eh bien ! dansez maintenant.

Il est triste, faute d'intelligence et de lumière, de se trouver tout à fait étrangère à ses propres intérêts. Mon procès m'ennuie tellement, que j'oublie sans cesse que c'est mon procès. Je murmure quand il faut écrire ce qu'on me dicte, et sur-tout quand on me fait sortir de chez moi pour aller chez des gens d'affaires. Il me semble que mon avocat doit être bien reconnaissant que j'aie la bonté de faire tout ce qu'il me prescrit; je suis tout étonnée qu'il ne se confonde pas en remerciemens. Je le trouve bien ingrat. C'est un véritable supplice pour moi, que les conférences avec les gens d'affaires; je n'y porte qu'un mérite, celui de l'exactitude. J'arrive toujours la première à ces rendez-vous qui se donnent chez celui qui me guide, et dont l'esprit égale les talens et les lumières, M. F.... Je le trouve seul; et, en attendant les autres, nous ne parlons point du procès; nous causons très-agréablement.

Alors je fais des vœux contre moi-même ; je desire vivement que personne ne vienne ; et quand les autres gens de loi arrivent pour s'occuper de mes affaires, ils me paraissent très-importuns. Je suis tentée de gronder M. F..... de n'avoir pas fait fermer sa porte. En effet, je ne joue pas un rôle brillant à ces conférences. Aussitôt qu'elles commencent, je subis une espèce de métamorphose très-fâcheuse ; je me trouve tout à coup d'une imbécillité complète. Je ne puis ni blâmer, ni approuver, ni contredire ; je cherche en vain une objection à faire ; il ne m'en vient point ; et si j'ose hasarder une question, je prouve évidemment que je n'ai pas écouté, ou que je n'ai pas compris. Communément je prends le sage parti du silence ; on finit par m'oublier ; je tombe dans une profonde distraction. Quand tout est dit, on me réveille au bout de trois heures, et je m'en vais très-glorieuse et très-

satisfaite de la manière dont je vais suivre et conduire une importante affaire. Je me consolais de mon ignorance, en me rappelant que toutes les femmes intelligentes en affaires que j'avais rencontrées jusqu'alors, ressemblaient assez aux plaideuses de comédies; elles étaient criardes, acariâtres, pédantes et ridicules.

Je viens de perdre cette consolation. L'autre jour, je fus un matin chez M. F....., je le trouvai avec des personnes qui m'étaient inconnues, et qui parlaient d'une affaire qui m'est étrangère. Ma présence n'interrompit point cette discussion. Je m'assis auprès du feu pour en attendre la fin. Je vis de l'autre côté de la cheminée une femme de la figure la plus noble et la plus intéressante, qui écoutait en silence. Je la plaignis d'avoir un procès. Car elle avait si peu la tournure d'une plaideuse, que je pensai qu'elle n'était pas plus habile que moi, et qu'elle ne com-

prenait rien à tout ce qui se disait sur ses affaires. Au bout d'un quart d'heure, elle prit la parole d'un ton modeste, et avec le son de voix le plus doux et le plus harmonieux que j'aie jamais entendu ; elle répondit à tout avec une clarté, une précision et une connaissance des affaires véritablement parfaites. Je l'écoutais avec un étonnement inexprimable. *Mon génie étonné tremblait devant le sien.* C'était pour moi la chose la plus surprenante de voir une femme charmante, avec les manières les plus simples et les plus agréables, posséder un tel genre d'instruction, et d'entendre cette voix mélodieuse qui donnerait tant de charmes à une belle déclamation, ne parler que de procédures. J'avais envie de m'humilier devant elle, de rendre hommage à sa raison, à son mérite, et de lui dire : Je suis sûre que vous êtes la personne la plus aimable dans la société ; vos manières et votre maintien, la modes-

tie de votre ton et de vos expressions ne laissent à cet égard aucun doute ; et cependant vous avez toute la solidité d'un mérite supérieur. Je vous remercie de prouver que cette réunion est possible. J'en suis consternée par un retour fâcheux sur moi-même ; mais je m'en enorgueillis pour mon sexe.

Souv. de Fél.

ECONOMIE.

Il n'est pas possible d'être généreux sans être économe. Ce qu'on prodigue, ce qu'on perd est un vrai vol fait aux malheureux. Cette négligence est d'autant plus condamnable qu'elle ne nous procure aucune sorte de plaisir. Par exemple, ma chère Pulchérie, voici le compte que votre bonne m'a montré des choses que vous avez perdues dans le cours de cette année. Un manteau de taffetas noir, six mouchoirs de poche, quatre paires de gants, deux

dés à coudre, trois étuis remplis d'aiguilles et une paire de ciseaux. Toutes ces choses forment la somme de quarante francs, qu'il m'a fallu donner pour acheter de nouveau ce que vous avez perdu. Si vous eussiez été plus soigneuse, j'aurais eu quarante francs de plus, que j'aurais pu employer, ou pour votre agrément, ou à faire une bonne action. Si vous ne mettez tous vos soins à vous corriger de ce défaut, il me coûtera bien plus d'argent, à mesure que vous avancerez en âge, parce qu'en grandissant votre entretien deviendra beaucoup plus cher.

Veil. du Chât.

ÉDUCATION.

Les fruits d'une bonne éducation, un caractère égal et doux, de l'instruction et des talens, rendent notre société charmante, et nous procurent à nous-mêmes une source inépuisa-

ble d'amusemens et de bonheur ; tandis que les personnes mal élevées, toujours à charge aux autres, éprouvent tous les dégoûts et tout l'ennui que doivent causer l'ignorance, l'oisiveté, les travers de l'esprit et les défauts du cœur.

Ibid.

Quand on a reçu une mauvaise éducation, on garde, en grandissant et même en vieillissant, tous les défauts de l'enfance. Vous rencontrez dans le monde beaucoup de ces grands enfans que l'âge n'a pu rendre raisonnables, et qui sont alternativement les jouets et les fléaux de la société.

Ibid.

Une bonne éducation nous rend capables de tout ce qu'il y a de bon, de beau et de grand. Elle nous offre mille ressources dans l'adversité, elle nous préserve du fol orgueil qu'inspirent trop souvent les faveurs de la

fortune, ou du moins elle nous apprend à le cacher ; elle répare l'inégalité des conditions ; elle nous donne les qualités qui font aimer, et les agrémens qui préviennent et qui attirent ; elle nous rend la solitude agréable ; et nous fait paraître avec éclat dans le monde ; enfin elle perfectionne la raison, forme le cœur et développe le génie.

Ibid.

A quoi servent l'esprit, les vertus naturelles, la sensibilité, sans des principes invariables ? L'éducation ou l'expérience peuvent seules les donner. Si l'on n'a pas profité des leçons de ses instituteurs, on ne peut plus s'instruire qu'à ses dépens ; on n'est éclairé que par ses fautes et par le malheur.

Ibid.

Un plan d'éducation ne doit être fait ni pour les prodiges, ni pour les monstres. La stupidité et l'atrocité

sont aussi rares que l'héroïsme et le génie. C'est pour la médiocrité qu'il faut travailler ; car c'est sur elle qu'il faut compter.

Adèle et Théod.

Le principal défaut de tous les instituteurs est, comme l'observe Rousseau, de s'attacher moins à former leurs élèves qu'à les faire briller ; de leur donner dans cette intention des connaissances qui ne peuvent convenir à leur âge ; enfin de surcharger leur mémoire non de choses solides, mais de mots qui n'ont, pour la plupart, aucun sens pour eux. Mon élève, à douze ans, bien loin d'être un prodige, paraît peut-être, à de certaines gens, moins instruit que beaucoup d'autres enfans de son âge ; il ne connaîtra pas un seul des livres que tous les enfans savent par cœur ; il n'aura jamais lu les fables de La Fontaine, Télémaque, les Lettres de madame de

Sévigné, et les théâtres de Corneille, de Racine, de Crébillon et de Voltaire. N'est-il pas absurde de mettre tous ces chefs-d'œuvres entre les mains d'un enfant qui n'y peut rien comprendre, et de le priver par là du plaisir de les lire un jour avec sa raison, pour la première fois ?

Ibid.

L'histoire prouve que non seulement l'éducation peut perfectionner les vertus, mais qu'elle sait encore, sans en trouver le germe dans les cœurs, inspirer à son gré les passions les plus violentes. C'est l'éducation qui fit des Lacédémoniens des hommes si extraordinaires ; c'est elle, dont le pouvoir impérieux parvint à déraciner de leurs ames les sentimens les plus doux, pour y substituer les passions les moins naturelles, et c'est elle seule enfin qui peut rendre la patrie plus chère qu'une épouse et des enfans. Songez à la pro-

fondeur des traces que laissent dans notre imagination les impressions que nous recevons dans notre enfance ; si la raison et le développement entier de l'esprit ne peuvent par la suite détruire les préjugés les plus absurdes donnés par l'éducation, combien seront solides les principes fondés sur la vérité, et que chaque réflexion doit affermir encore!

Jadis les demoiselles étaient élevées avec autant de simplicité que de soin. On ne leur apprenait qu'à bien penser et à se conduire d'après leurs principes : l'Écriture-Sainte méditée sans cesse, quelques livres de piété, l'histoire de France, et un très-petit nombre de bons livres, formaient toute leur instruction. Elles lisaient peu d'ouvrages, mais elles les relisaient. Ces livres ne se contredisaient point ; ils offraient tous une morale uniforme, et leurs maximes salutaires se gravaient ineffaçablement dans la mémoire et

dans le cœur. Rien n'étend l'esprit et ne forme le goût comme la vérité. Lorsqu'on est en état de juger, de comparer et de raisonner avec une parfaite justesse, on a toujours de la grandeur dans les idées ; on ne prodigue point l'admiration, on ne l'éprouve que pour les objets dignes de l'exciter ; on n'attache de l'importance qu'aux choses qui ont un prix réel. C'est l'erreur de nos jugemens, jointe à la fausseté des opinions, qui peut donner de la puérilité, de la petitesse, de la bizarrerie et de l'inconséquence.

Duch. de La Val.

ENFANT GATÉ.

Delphine caressée, flattée, gâtée, était la plus malheureuse enfant de Paris. Capricieuse, vaine, indocile, elle ne pouvait supporter l'ombre de la contrariété : elle ne se contentait pas de se soustraire à l'obéissance, elle voulait commander ; elle donnait

des ordres dans la maison, traitait les domestiques avec empire, les faisait gronder souvent; et quelquefois se plaisait à s'entretenir avec eux. Tour à tour dédaigneuse et familière, confondant l'arrogance avec l'élévation, et la bassesse avec l'indulgence et la bonté; blasée sur la flatterie, et ne pouvant s'en passer; remplie de fantaisies, et n'ayant pas un seul goût véritable; excédée de ses poupées, de ses joujoux; enviant tout ce que les autres possédaient, parce qu'elle manquait également de justesse et de modération..... Elle était aussi à plaindre que mal élevée. N'ayant aucun empire sur elle-même, elle avait à la fois beaucoup d'humeur et de violence; défauts rarement réunis : elle se mettait en colère pour le plus léger sujet, et boudait sans raison. Ensuite elle s'affligeait d'avoir été injuste et faible; elle pleurait, elle sentait ses torts, et n'avait pas la force de se corriger. Pour surcroît de peine,

elle ne jouissait pas d'une bonne santé. Elle était gourmande ; elle se nourrissait, non de bons alimens, mais de confitures, de biscuits et de bombons, et elle avait continuellement mal au cœur et à l'estomac. Il est vrai que sa mère voulait qu'elle fût excessivement gênée dans son corps. Delphine elle-même était charmée de s'entendre citer, comme la jeune personne de son âge la plus mince et la mieux faite, et cette ridicule vanité lui faisait supporter sans murmure le supplice d'être serrée de manière à pouvoir à peine respirer. Delphine, qui souffrait un semblable tourment sans se plaindre, était pourtant délicate à l'excès. Elle ne se promenait que très-rarement à pied, et jamais en hiver ; elle craignait le vent, le froid, le soleil, la poussière : enfin, pour rendre compte de toutes ses faiblesses, elle avait peur en voiture, et se trouvait mal en voyant une araignée ou une souris.

Veil. du Chât.

ENNUI.

Le désœuvrement de l'esprit est ce qui produit l'ennui le plus insupportable. Quand nous n'avons que des idées vagues et décousues, notre propre insipidité nous est aussi à charge qu'elle le serait aux autres, si nous exprimions ces mêmes pensées dans la conversation; tandis qu'au contraire, nous nous amusons nous-mêmes, lorsque notre imagination travaille, et lorsqu'au lieu de penser à des choses communes et frivoles, nous nous occupons d'idées intéressantes.

Ibid.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse (La Bruyère). Excellente remarque. On a dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices, on peut ajouter qu'elle l'est aussi de l'ennui le plus accablant et le plus insupportable.

Le Petit La Bruy.

ENVIE. (L')

L'envie rend injuste et cruel ; elle conduit à la haine, la plus odieuse, la plus noire de toutes les passions.

Théât. d'éd. Agar.

Tous les vices sont en général plus exaltés dans le grand monde qu'en province, à l'exception de l'envie. Cette honteuse passion est plus violente et plus noire dans un cercle borné qu'au milieu d'une grande dissipation. En province, rien n'en distrait ; les occasions qui l'excitent sont sans cesse renaissantes, et l'objet en est toujours sous les yeux.

Les Mères riv.

ESPÉRANCE.

Quand nous nous embarquons pour une navigation de cinq heures, communément l'impatience ne nous prend qu'au bout de quatre. Si le voyage doit

durer six ou sept jours, on n'est agité que les deux derniers; et si l'on vogue pour la Chine, on prend patience pendant deux ou trois mois. Nos facultés courageuses sont toutes dans notre imagination. L'espérance éloignée ou rapprochée décide du degré de nos forces. Combien la vie est agitée, troublée par des espérances vives et successives! On vante à tort la facilité de se flatter. Savoir se fixer et s'arranger pour tirer parti de la situation actuelle, vaut beaucoup mieux. On ne songe pas que ce desir passionné, porté vers l'avenir, rend le présent insupportable; et que les chimères qui séduisent rendent odieuse la réalité qu'il faut toujours retrouver et sentir, quelque effort que l'on fasse pour s'en distraire, qui attend toujours une chose prochaine, ne fait rien, ne jouit de rien. Les gens ardens et passionnés sont, au fond, les êtres du monde les plus superficiels et les plus désœuvrés. Rien de pis que

de desirer sans cesse le lendemain. Ces personnes-là ressemblent à celles qui, toujours mécontentes de leur logement, passent leur vie à déménager. Cependant l'espérance est une consolation nécessaire à cette vie remplie d'amertume. Il en faut une sans doute, mais, pour nous préserver des agitations qui [illegible], et des mécomptes qui découragent et qui désolent, il faut qu'elle soit éloignée, grande, bien fondée, et que l'époque de la jouissance qu'elle promet soit incertaine.

Soup. de Fél.

ESPRIT.

Pourquoi dans le monde un certain degré d'esprit est-il si commun, et l'esprit supérieur si rare? C'est que le monde exerce l'esprit et donne de la finesse, et que la dissipation empêche de méditer. La solitude, sans connaissance du monde, n'est profitable qu'à

moitié ; on manque de sujets de méditation, on vieillit sans expérience ; on se fait des idées fausses des hommes et des choses. Les livres ne sont utiles que lorsqu'on a pu vérifier, à peu près, par soi-même, ce qu'ils contiennent. Il faudrait partager son temps entre la solitude et le monde, c'est-à-dire, dans la belle saison de la vie. Car c'est alors sur-tout que les réflexions sont salutaires. Autrefois on passait six mois de l'année dans ses terres, et le reste du temps à la ville et à la cour. Ce genre de vie a beaucoup contribué à former ces femmes si sensées, si spirituelles du dernier siècle. On ne revient pas de sa surprise, en lisant les lettres charmantes de toutes ces femmes qui vivaient dans le même temps. Sans parler de celles de mesdames *de Sévigné* et *de la Fayette*, quelles lettres que celles de madame de *Maintenon !* Que d'esprit, que de raison, que de finesse, que de pensées ingénieuses et toujours

justes; que de morale sans pédanterie, et quel style noble, pur et naturel! Et les lettres, et les charmans souvenirs de madame de *Caylus!* Que de graces, quel goût, quelle légèreté en contant, et quelle solide manière de penser! Les lettres de madame de *Dangeau,* celles de madame de *Coulange,* ont le même mérite et les mêmes agremens. Beaucoup d'autres femmes de ce temps pourraient être citées avec les mêmes éloges. A quoi tenait donc cette supériorité si commune dans ce siècle? au genre de vie, à la morale reçue, qui était alors et la bonne et l'unique; à la raison et au bon goût, qui dérivent toujours de la vérité.

Ibid.

FAT.

Vous verrez des fats plus ou moins grossiers, plus ou moins spirituels; mais dites-vous bien qu'au fond du cœur ils sont tous les mêmes. Domi-

nés par la plus méprisable et la plus sotte vanité, sans élévation, sans principes, sans égards pour les femmes; indiscrets, menteurs, arrogans : voilà les vices horribles qui les caractérisent tous, et qui sont le partage du plus adroit d'entre eux, comme du plus gauche et du plus ridicule.

Théât. d'éd. Le Voyageur.

Dainval est un jeune fat, sans esprit, sans mœurs, sans principes; joignant au mauvais ton d'une ironie perpétuelle, la prétention de *penser philosophiquement;* se moquant de tout, décidant avec suffisance; à la fois pédant et superficiel, regardant comme des préjugés ou des fables les sentimens les plus sacrés ou les actions honnêtes; se croyant profond en calomniant la vertu.

Veil. du Chât.

FEMMES. (LES)

C'est toujours la faute d'une femme quand un homme ose lui laisser entrevoir ses sentimens. Ce n'est pas la plus jolie qui attire, c'est la plus étourdie.

Théât. d'éd. La Bonne mère.

Les femmes ont aujourd'hui la prétention d'être *piquantes*, *naturelles* et *gaies*. Je sais bien qu'autrefois on leur plaisait en les louant sur la réserve et la modestie. Mais à présent la timidité n'est plus qu'une disgrace, et la douceur qu'une preuve de bêtise. Enfin, de l'assurance, un ton tranchant et décidé, des éclats de rire perçans et redoublés ; voilà les qualités qui seules aujourd'hui peuvent distinguer une jeune et jolie femme.

Ibid. Les Faux amis.

Dernière ressource d'une femme déshonorée; sa société.

Un mari justement irrité a deux moyens de punir une femme coupable : il la fait enfermer, ou il se sépare avec éclat en divulguant son déshonneur. Dans ce dernier cas, il la livre à la justice de la société, qui ne manque jamais de la rejeter, sur-tout si cette femme ne trouve pas, dans une famille illustre et considérée, les protecteurs les plus zélés et les plus ardens. Dans cette situation, si l'infortunée a pu conserver un reste de pudeur, elle fuira, elle ira dans une province éloignée cacher sa honte et ses regrets. Mais si les passions, en l'égarant, ont avili son ame, elle ne quittera point Paris; elle saura braver avec audace le mépris public; elle achèvera de se rendre odieuse, en excitant l'indignation et la haine qu'inspirent toujours l'effronterie et la perversité. Ce-

pendant il lui faut une société ; elle la desire nombreuse ; il ne lui est plus permis d'être difficile sur le choix. Elle s'unit avec toutes les femmes qui ont été, comme elle, exclues de la bonne compagnie ; elle en voit beaucoup d'autres qui n'y furent jamais admises : enfin elle passe sa vie dans trois ou quatre maisons justement méprisées ; elle y prend le ton qu'elle y trouve établi, et elle ne s'y distingue que par une méchanceté égale au déréglement de ses mœurs. Pour se venger du monde qui la proscrit, les calomnies ne lui coûtent rien. Elle voudrait pouvoir persuader que les femmes qui refusent de la voir sont aussi méprisables qu'elle, et elle les déchire toutes sans distinction comme sans ménagement.

Veil. du Chât.

Penseuse ! Pourquoi ce mot n'est-il pas français ? Il serait beau de mettre cette expression à la mode ; mais je

crains bien qu'elle ne prenne jamais. *Penseuse !* cela est si ridicule à l'oreille ! Que les femmes ne s'en fâchent point : on croit qu'elles n'ont besoin ni d'étude, ni de méditation, et que le sentiment leur suffit. Ce n'est pas leur refuser une faculté, c'est reconnaître en elles ce don précieux de la nature qui les caractérise. Elles se plaignent des hommes qui veulent qu'elles ne soient ni *esprits forts*, ni *philosophes*, ni *politiques*, ni *penseuses ;* mais ils leur répètent : *Pour être charmantes et toujours adorées, soyez femmes.* Que peuvent-ils donc leur dire de plus aimable et de plus flatteur ?

Souv. de Fél.

Il y a des manières de parler et des phrases vulgaires qui méritent d'être méditées ; car elles ne sont devenues aussi communes, que parce qu'elles ont un sens d'une profonde moralité.

Par exemple, rien n'exprime mieux que les deux phrases suivantes, les différences de qualité et de conduite qui doivent se trouver entre les hommes et les femmes. *Il a fait parler de lui*, est toujours un éloge. Cela veut dire qu'un homme s'est distingué par ses talens ou ses actions. *Elle a fait parler d'elle*, est toujours un blâme. Cette phrase signifie que la conduite d'une femme n'est pas irrépréhensible. Il est donc évident que, pour les femmes, la véritable gloire ne sera jamais dans la célébrité.

Ibid.

Les femmes sont tenaces en amour. Cela est tout simple. Qui veut perdre de grands frais? Et les hommes, qu'ont-ils risqué?

Ibid.

On doit éviter avec soin d'enflammer l'imagination des femmes et d'exalter leurs têtes; elles sont nées pour

une vie monotone et dépendante. Il leur faut de la raison, de la douceur, de la sensibilité, des ressources contre le désœuvrement et l'ennui, des goûts modérés et point de passions. Le génie est pour elles un don inutile et dangereux; il les sort de leur état, ou ne peut servir qu'à leur en faire connaître les désagrémens. L'amour les égare; l'ambition ne les conduit qu'à l'intrigue. Le goût des sciences les singularise, les arrache à la simplicité de leurs devoirs domestiques, et à la société dont elles sont l'ornement. Faites pour conduire une maison, pour élever des enfans, pour dépendre d'un maître qui demandera tour à tour des conseils et de l'obéissance, il faut donc qu'elles aient de l'ordre, de la patience de la prudence, un esprit juste et sain; qu'elles ne soient étrangères à aucun genre de connaissances, afin qu'elles puissent se mêler avec agrément à toute espèce de conversation; qu'elles

possèdent tous les talens agréables; qu'elles aient du goût pour la lecture; qu'elles réfléchissent sans disserter, et sachent aimer sans emportement.

Adèle et Théod.

Je crois qu'il est infiniment plus aisé de trouver une femme qui n'ait point eu d'amant, que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un. Le premier pas est le plus difficile; quand il est franchi, le reste du chemin est bien glissant.

Ibid.

Les femmes, lorsqu'elles sont véritablement sensibles, l'emportent sur les hommes par une délicatesse dont ils ne sont pas susceptibles. Elles ont une certaine finesse qui les fait jouir vivement de mille petits détails qui nous échappent. Leurs organes plus flexibles les rendent capables d'éprouver, à la vue d'objets qui ne font sur nous aucune impression, des mouvemens passionnés que nous avons peine

à comprendre. Elles ont une manière d'aimer qui n'appartient qu'à elles; et celle qui proposait à son amant, prêt à s'éloigner, de regarder toutes les nuits la lune à la même heure, se faisait sûrement de cette convention une idée délicieuse; et je suis persuadé que cette heure fortunée la consolait de toutes les peines du jour. Les talismans, les chiffres, les bracelets de cheveux, toutes ces imaginations délicates viennent d'elles, tandis que nous, capables de leur sacrifier notre existence, et même trop souvent notre gloire, nous attachons peu de prix à ces petites choses qui les charment. Nos passions ont peut-être plus d'énergie et de profondeur; mais leur sensibilité, plus facile à émouvoir, plus détaillée, plus continue, leur procure sûrement des jouissances qui nous sont inconnues, et un bonheur préférable à celui que nous pouvons goûter.

Ibid.

Auprès d'une femme véritablement pervertie, le *Lovelace* le plus fourbe et le plus séduisant ne sera jamais qu'un écolier.

Les Mères riv.

Il est un point sur lequel toutes les jolies femmes se ressemblent ; elles aiment tout ce qui leur paraît extraordinaire et romanesque. Pour mon instruction particulière (c'est un homme corrompu qui parle), je n'ai jamais manqué de demander aux femmes qui m'ont aimé, quelle était la chose qui les avait principalement décidées en ma faveur ? J'ai constamment reconnu, par leurs réponses, que c'était toujours l'action la plus téméraire et la plus folle, et par conséquent celle qui pouvait le plus exposer leur réputation. Les coups de tête, les imprudences, les déguisemens, les enchantent. Elles cherchent, sur-tout en amour, les incidens et les matériaux d'un roman, et les femmes

les moins corrompues sont dans ce genre les plus aventurières.

Ibid.

Un caractère original ne se trouve point dans le monde, sur-tout parmi les femmes. Les hommes, moins surveillés, plus indépendans, plus instruits, conservent mieux les formes primitives et si variées de la nature, qui sont presque toutes effacées chez les femmes, au moral comme au physique. La contrainte de l'éducation et des usages asservit leur caractère, comme elle comprime et défigure leur taille et leurs pieds. Pour connaître une femme, il suffit de savoir quelle a été son éducation, dans quel cercle elle a vécu, et quelles sont ses liaisons intimes. Comment aimer passionnément l'objet qu'on ne peut, qu'on ne doit juger que sur les accessoires, et qui n'est rien par lui-même?

Ibid.

Femmes auteurs.

Je pense qu'il existe une parfaite égalité d'organisation et de faculté intellectuelles : ainsi je pense qu'elles peuvent cultiver les lettres et les sciences avec autant de succès que les hommes. Chaque créature devant remplir sa destination, n'a pas le droit de disposer du temps suivant sa fantaisie, et ne peut se livrer à ses goûts particuliers, que lorsqu'elle a rempli les devoirs de son état ; mais, puisqu'il faut constamment préférer les occupations prescrites par le devoir à celles qui ne sont que d'inclination, il faut donc prendre garde que ces dernières ne deviennent des passions. C'est une témérité et une grande erreur de croire que l'on puisse, dans tous les momens, maîtriser les passions : elles ne deviennent telles que par notre faute, et lorsque nous les avons laissées se fortifier et s'enraciner ; il n'est plus possible de

composer avec elles : on ne saurait les modérer ; il faut y renoncer subitement et sans retour, ou bien en devenir l'esclave. C'est en ceci que j'admire particulièrement la sagesse suprême de l'arbitre souverain de nos destinées, qui nous donne tant de forces contre les passions naissantes, et qui donne tant de pouvoir contre nous aux passions formées. Notre faiblesse devient alors une juste punition de notre imprudence. Cependant il nous reste encore, dans cette extrémité, la ressource d'un puissant effort qui peut nous en affranchir, mais ce n'est qu'en faisant le plus douloureux sacrifice. Il faut tout perdre. Nous l'avons dit, on ne réduit point une passion violente a un goût modéré. Pour s'en débarrasser, il faut faire avec elle un divorce absolu. Si l'homme pouvait opposer aux grandes passions une force morale capable de les modifier, sa vie serait mille fois plus orageuse ; il cesserait de

craindre les passions, il n'aurait jamais le projet d'y renoncer, il voudrait même les conserver toujours, et la faculté de les maîtriser, rarement employée, ne servirait qu'à le rendre plus coupable, à le priver d'un effroi salutaire, et à prolonger jusqu'au tombeau ses folies et ses erreurs.

Revenons aux femmes auteurs. D'après tout ce que je viens de dire, il me semble que le goût d'écrire a un grand inconvénient pour elles, tant qu'elles sont dans la première jeunesse. Les soins assidus que demandent de petits enfans, et les devoirs sacrés de nourrice, joints aux devoirs domestiques, ne peuvent s'allier que bien difficilement avec les travaux d'un auteur. Cependant cela n'est pas impossible, lorsqu'on a une extrême activité, beaucoup d'ordre, un plan de journée que rien ne dérange, et une incroyable facilité pour écrire. Mais, à ne parler qu'en général, on peut dire que ce

genre d'occupation ne convient point aux jeunes mères. Ce sont elles que la nature a chargées des soins si nécessaires à la première enfance ; ce sont elles seules qui sont responsables de tous les accidens qui peuvent arriver à ces êtres si faibles confiés à leur garde. Par la suite, des instituteurs et des maîtres pourront les seconder et les remplacer. Mais qui peut suppléer une mère auprès d'un enfant au maillot, ou qui commence à marcher ? Qui peut avoir sa vigilance, sa prévoyance, son coup d'œil, sa constante assiduité ? Quand les enfans ont atteint l'âge où les idées commencent à se développer, c'est alors que les mères peuvent avec utilité cultiver la littérature. Il me semble que leurs premiers travaux doivent être consacrés à l'éducation de leurs enfans ; elles connaissent leurs caractères, leurs défauts, et les ouvrages qu'elles composeraient pour eux, seraient toujours, par cette raison, infi-

niment plus utiles à leur famille qu'aucun autre du même genre. Une femme auteur et mère est inexcusable, si elle n'a pas écrit sur l'éducation et pour l'éducation, d'autant plus que l'on peut présenter la morale sous tant de formes différentes, que les institutrices ont toute liberté de préférer le genre d'écrire qui leur plaît le mieux. On trouvera toujours dans les réflexions et dans les observations particulières d'une mère, quelque chose de neuf et d'ingénieux ; et même avec des talens médiocres, ses ouvrages, à beaucoup d'égards, seront supérieurs à ceux des auteurs les plus célèbres qui n'auront point élevé des enfans. Ces derniers présentent des systêmes impraticables dans l'exécution, et des mères éclairées et tendres ne proposeront que des choses dont l'expérience leur a prouvé l'utilité.

J'ai toujours pensé qu'une jeune femme ne peut faire imprimer ses ou-

vrages, sans manquer en quelque sorte aux bienséances les plus respectables, qui lui font un devoir de la plus austère modestie. Une femme, tant qu'elle est jeune, doit être timide et réservée; elle doit craindre de faire scène, de s'exposer aux regards du public. Cette pudeur est en elle, sinon la preuve, du moins l'annonce de la vertu, et c'est aussi la plus touchante de ses graces:

Quanto si monstra men, tanto è più bella.
LE TASSE.

Une jeune femme serait ridicule dans la société, si elle y avait un ton décidé, si elle y montrait des opinions tranchantes et des prétentions à l'esprit, et beaucoup plus encore, si elle s'y permettait d'y disserter sur les passions et sur l'amour. Que sera-ce donc de se déclarer publiquement auteur? D'ailleurs les hommes même devraient n'écrire pour le public que dans l'âge mûr; car, tant que l'éducation ne sera pas

meilleure, l'esprit humain ne sera véritablement formé qu'entre trente et quarante ans.

Puisque l'honneur des femmes consiste particulièrement dans la pureté des mœurs, leurs écrits doivent toujours offrir la plus parfaite morale. Une femme ne saurait, sans se déshonorer, afficher l'irréligion. On peut sans religion avoir de la probité; mais on n'a point encore vu d'impie, avec des passions vives, avoir des mœurs. Tout le monde connaît le mot du maréchal de R...., qui, dégoûté tout à coup d'une femme dont il était amoureux, et dans le moment même où elle paraissait prête à lui tout accorder, répondit à ceux qui lui demandaient raison de ce caprice: J'ai découvert qu'elle est athée, ainsi que me sacrifierait-elle? Un ouvrage écrit par une femme, et contenant des principes irréligieux, m'inspire pour l'auteur autant d'éloignement que de mépris. Le seul bon goût

devrait préserver une femme d'une telle effronterie.

La douceur étant l'un des attributs des femmes, toutes celles qui écrivent doivent se distinguer dans un genre qui demande sur-tout de la modération, du goût, de la finesse et de la délicatesse, la critique. Il me semble qu'à talent égal, une femme, dans ce genre d'écrire, doit toujours l'emporter sur un homme ; car, pour peu qu'elle se respecte elle-même, elle ne se permettra jamais les injures grossières, le ton de la satire, et les odieuses personnalités ; et celle qui joindra les principes au bon goût, fût-elle l'objet des plus noires calomnies, n'attaquera jamais les personnes, et ne critiquera les ouvrages d'une manière piquante, que lorsqu'ils seront contre la morale et les mœurs. Tourner le vice en ridicule, et fronder avec énergie des erreurs dangereuses, est le plus utile emploi que les écrivains des deux sexes puissent

faire de leurs talens; mais je veux toujours, dans les critiques les mieux fondées d'une femme auteur, reconnaître la main délicate des graces ; j'y veux trouver des traits de sensibilité; je veux sentir que l'auteur ne combat ni par malignité, ni pour satisfaire ses ressentimens personnels, et qu'elle n'est animée que par l'amour de l'ordre et de la vertu ; je veux que, même en défendant la cause sacrée de la religion et de la morale, on démêle, à travers sa plus vive indignation, la douceur et la délicatesse qui doivent caractériser une femme : sa noble et vertueuse hardiesse en aura plus de prix. Le courage, dans une femme, ne peut intéresser que par son motif, et lorsqu'il est un effort. C'est ce qu'a senti et exprimé d'une manière sublime *Paul Véronèse*, dans son fameux tableau de Judith. Au lieu de la peindre sous la figure d'une fière amazone, il l'a représentée sous les traits d'une beauté naïve et touchante:

ainsi, loin d'attribuer à son caractère l'action qu'elle vient de commettre, on sent tout ce qu'une telle entreprise a dû lui coûter. Il faut que tout lecteur impartial puisse éprouver un sentiment de ce genre, en lisant les écrits polémiques d'une femme, et toutes les critiques sorties d'une plume que souilleraient à jamais la haine et le desir de la vengeance.

Les hommes, en présentant dans leurs ouvrages la peinture des passions, peuvent en parler comme les ayant éprouvées. On leur sait gré d'avoir aimé passionnément ; une grande passion les préserve toujours des excès honteux de la débauche, et loin de les déshonorer dans l'opinion générale, elle fait présumer que leurs mœurs n'ont pu être licencieuses ; mais, au contraire, une passion violente que le devoir n'autorise pas, est dans une femme la preuve presque certaine d'un égarement coupable : ainsi elle manque

de pudeur, de raison et de goût, lorsqu'elle fait entendre qu'elle a connu l'amour, ou qu'elle nourrit en secret une passion malheureuse, ou qu'elle déplore l'infidélité d'un amant parjure, etc. Je connais des écrits de femmes dans lesquels on trouve ces étranges confidences très-clairement exprimées, et je puis assurer qu'au jugement des hommes mêmes, elles ont paru aussi ridicules qu'indécentes. Mais, dira-t-on peut-être, on ne peint bien que ce qu'on a senti. Les femmes ne doivent donc jamais peindre l'amour, puisque ce seroit un aveu tacite d'avoir éprouvé cette passion? Point du tout; je ne leur interdis, à cet égard, que les allusions sur elles-mêmes, parce qu'il suffit d'avoir une profonde sensibilité, et de bien connaître le cœur humain, pour être en état de peindre supérieurement toutes les affections de l'ame.

Nell' anime innocenti
Varie non son fra loro

Le limpide sorgenti
D'amore e d'amistà.
MÉTASTASE.

Tout écrivain décrira bien l'amour, lorsqu'il saura nous émouvoir, en parlant de la tendresse maternelle et de l'amitié ; et l'auteur qui n'exprimera que froidement ces deux sentimens sublimes, n'offrira jamais de l'amour que des tableaux communs, dangereux et fantastiques. Je veux encore que les femmes ne se permettent de peindre l'amour que pour l'intérêt de la morale et des mœurs : elles doivent le représenter tel qu'il est, toujours dangereux et fragile, et toujours incompatible avec la sagesse et le bonheur.

Ibid.

J'ai sur les femmes des idées qui me sont propres. Je ne crois point du tout que leur organisation soit différente de celle des hommes, car je ne vois pas que la faiblesse physique donne plus de

délicatesse morale, ou qu'elle rende l'esprit moins étendu et moins solide. *Pascal*, *Pope*, et tant d'autres, avec de très-faibles constitutions physiques, avaient du génie et de grandes ames. Combien d'*Hercules* ne connaissons-nous pas, qui sont d'une extrême sottise? Enfin, si dans cet examen je cherche à pénétrer les desseins de l'auteur de l'univers, je trouve que des êtres également destinés à l'immortalité, doivent posséder au même degré toutes les facultés intellectuelles, et que leurs ames doivent être semblables : ainsi je n'attribue qu'à la seule éducation les différences réelles que nous remarquons entre les hommes et les femmes. Imaginer que le créateur ait formé des êtres faits pour s'unir intimement, et cependant essentiellement dissemblables, c'est une pensée frivole et superficielle. Si l'homme n'avait pas en lui tous les germes des qualités qu'il chérit dans les femmes, il ne les conce-

vrait pas et ne pourrait être charmé ; et si les femmes n'étaient susceptibles ni de force, ni de grandeur d'ame, elles seraient incapables de sentir le prix de tout ce qui est sublime. Otez la parfaite égalité d'esprit et d'ame, et vous anéantissez tous les rapports, vous détruisez toute union, en un mot, la compagne de l'homme doit être en état de le comprendre toujours, de le conseiller souvent, et de le supplier quelquefois. Malgré cette équitable distribution des dons les plus précieux du créateur, malgré cette égalité nécessaire, les femmes chargées du dépôt des enfans, ont à jamais dans la société une destination différente de celle des hommes : c'est la nature même qui leur prescrit un genre de vie sédentaire, et qui les consacre aux occupations domestiques ; c'est la nature même qui les exclut des emplois publics, dont l'exercice ne pourrait s'allier avec les devoirs de mère et de

nourrice. Si la nature eût parfaitement assorti leurs facultés morales à leurs destinées, elle n'eût fait des femmes que des êtres inférieurs et subalternes, et c'eût été, comme je l'ai déjà dit, une inconséquence et une injustice d'autant plus étranges, qu'elles étaient absolument inutiles. La différence des situations et de l'éducation suffisait pour perfectionner les qualités nécessaires aux deux sexes : ainsi la force et l'énergie sont exaltées dans l'homme, et la douce sensibilité dans les femmes, sans que les vertus opposées soient nulles ou détruites en eux. Les femmes, accoutumées dès l'enfance à n'exprimer qu'à demi tant de sentimens, à voiler ingénieusement tant d'idées, doivent avoir cette finesse, cette délicatesse qui les caractérisent, et qui viennent de l'habitude et d'un long exercice, et non d'une organisation particulière. Cela est si vrai, que cette prétendue différence d'organisation n'a jamais été re-

marquée dans les femmes du peuple élevées grossièrement. Ce plan sublime de subordination, de situation et d'égalité des facultés, fait tout le charme de l'union délicieuse des deux sexes; il donne plus d'intérêt à cette apparente faiblesse, qui, loin d'être une humiliante infériorité, n'est qu'un sacrifice touchant et généreux; il relève la dignité de l'homme, devenu par l'amour et par la vertu le protecteur d'un être égal à lui. Ces idées, qui ennoblissent l'empire et la dépendance, me paraissent plus justes et plus utiles que celles qui dégradent les femmes, afin de consacrer l'autorité de l'homme, dont les droits établis par la nature n'ont besoin, pour être reconnus et respectés, que du sentiment et de la raison.

Ibid.

Les faveurs d'une femme n'ont de prix que lorsqu'elles sont arrachées; l'amour n'en jouit qu'en les dérobant.

N. C. M. L'Apostasie.

Je connais les femmes ; les partis violens ne leur coûtent rien ; elles les prennent avec facilité, et elles y renoncent de même : elles pleurent, elles s'évanouissent, elles sont à la mort, et elles ressuscitent tout à coup ; elles passent subitement et sans cesse d'une extrémité à l'autre ; de l'amour à la haine, de la timidité à l'audace, de la pudeur à l'effronterie, de la misanthropie à la dissipation. On les a trop accusées de fausseté, parce qu'on attribue souvent leur inégalité et leur inconstance à la dissimulation ou à l'hypocrisie : elles quittent et reprennent de bonne foi les passions, les vices, les vertus ; elles doivent à une délicatesse exquise une vivacité de sensations qui les entraîne impérieusement, et qui leur donne une égale flexibilité pour le bien et pour le mal ; au sein de la sagesse, un léger incident peut leur causer un accès de folie ; et au milieu de leurs égaremens, l'enthousiasme de la vertu peut les

saisir. Madame de.... m'aimait passionnément ; nous fûmes ensemble à la messe de minuit; la majesté du lieu, l'harmonie de l'orgue, la beauté de la musique, produisirent sur elle une telle impression, qu'en sortant de l'église, elle fut s'enfermer dans un couvent, où elle a vécu trois ans comme une sainte. Cette femme, à onze heures trois quarts, était entièrement livrée à l'amour, et à minuit elle avait sacrifié à Dieu sa passion, son amant et le monde : voilà les femmes, et encore, sont-ce les plus intéressantes, celles qui sont naturelles et sensibles. Êtres séduisans et bizarres, qui doivent leurs plus grands charmes à leurs défauts, à cette facilité de se passionner, qui donne à leurs traits tant d'expression et de mobilité, à leurs manières une variété si piquante ! Sexe dangereux, qu'on ne saurait aimer avec sécurité, qu'on n'a ni la possibilité d'estimer, ni le droit de mépriser, parce qu'il est également capable des

écarts les plus incompréhensibles, et des actions les plus sublimes ! (C'est un homme mécontent du sexe, qui fait ces réflexions. Ce n'est point là l'opinion de l'auteur.)

Veil. du Chât.

Quel pouvoir, quel empire sur la terre peut se comparer à celui d'une femme véritablement aimée, si son amant a du caractère et de l'élévation d'ame ! Sans rien exiger, elle ordonne ; son seul desir entraîne, et ses conseils sont des lois révérées. Heureuse celle qui, connaissant ses avantages, sait profiter de l'ivresse de l'amour, pour former aux vertus le cœur de son amant ! Elle se lie à lui par une chaîne immortelle et sacrée ; elle peut jeter sans crainte les yeux sur l'avenir : si l'amant a disparu, elle y verra du moins un ami fidèle et reconnaissant.

Ibid.

Les femmes galantes, non seulement par envie, mais par le mauvais goût que donne nécessairement la dépravation, trouvent toujours que les femmes vertueuses sont insipides. Comment pourraient-elles sentir le charme de la pudeur et de la douce sérénité, et des graces simples et naïves ?

N. C. M. Le Mari corrupteur.

Rien n'augmente la délicatesse comme la dépendance, jointe au sentiment et à l'intérêt, et par conséquent au desir de plaire. C'est pourquoi les femmes en général ont beaucoup plus de délicatesse que les hommes. D'ailleurs la retraite domestique particulière, qui leur est prescrite, doit épurer encore leur délicatesse. Il y a tant de choses qu'elles ne peuvent dire qu'à demi !

Le Petit La Bruy.

Quand les femmes sont bien sûres, ou du moins qu'elles croient l'être, qu'une chose leur procurera un grand

plaisir, rien ne leur coûte pour obtenir cette chose desirée, pas même des souffrances physiques très-vives et très-longues. Avant la mode des perruques et des habits à la grecque, on a vu des femmes passer trois ou quatre heures par jour à se faire mettre des papillottes, ou à se faire taper, tirer, arracher les cheveux en tout sens : on les a vues supporter sans peine le supplice des corps baleinés bien serrés, et danser gaiement sous ces cuirasses, avec des souliers ridiculement étroits, ornés de talons bien minces, d'une hauteur prodigieuse, et souffrant, outre cela, l'insupportable incommodité de porter d'énormes paniers, et de traîner de longues queues de deux ou trois aunes. C'est ainsi qu'on les voit aujourd'hui, même dans les climats glacés du nord, endurer volontairement les plus âpres rigueurs du froid, afin de jouir de la *félicité* de ressembler, du moins par le costume,

aux statues grecques légèrement drapées.

Le Petit La Bruy.

La bienfaisance et la générosité embellissent les femmes. — Merval entend une voiture s'arrêter devant sa maison. Quelques minutes après, la porte de son cabinet s'ouvre brusquement ; il voit paraître Célinte émue, hors d'haleine, triomphante : elle tenait un papier timbré (c'était la radiation d'un émigré) ; elle ne marchait pas, elle planait ; elle avait l'attitude et la légèreté d'une divinité aérienne. Que ses yeux étaient brillans ! que sa physionomie était expressive et touchante ! combien tous ses mouvemens avaient de graces ! quelle était belle dans ce moment ! C'est un privilége accordé par la nature à toutes les femmes, dans l'instant où elles font des actions généreuses ; don précieux qui vient de la sensibilité, de la délicatesse qui les ca-

ractérisent ! Ah ! c'est une femme surtout que la bienfaisance embellit ! Oui, l'amant qui n'a pas vu celle qu'il aime rendre un service important, n'a pas encore l'idée de sa grace et du charme de sa figure.

N. C. M. Le Journaliste.

Une femme connaît si promptement toutes les habitudes de l'objet qu'elle aime, et sans avoir l'air de s'en informer ! Les femmes seules possèdent le secret d'apprendre parfaitement tout ce qu'elles n'osent demander, par l'art de savoir faire des questions indirectes avec une adresse inimitable.

Ibid. Mlle de Clermont.

La jeune personne la moins susceptible de coquetterie, et celle qui a le moins d'expérience, sait toujours confusément que c'est le jugement des femmes qu'elle doit redouter.

Duch. de L i Val.

Les femmes ont une manière de voir de côté, sans retourner la tête, qui leur est tout à fait particulière. Il est juste que la nature ait donné ce privilége à celles qui ne doivent jamais avoir un regard assuré, ou du moins fixe, et qui sont si souvent obligées de baisser les yeux et de les détourner.

N. C. M. Le Malencontreux.

FINANCE.

On se moque beaucoup des gens de finance qui font rapidement une immense fortune. Sur les théâtres et dans la société, on s'acharne à les couvrir de ridicules. Il est vrai que ces prodigieuses fortunes, acquises si promptement, peuvent paraître un peu suspectes; mais rien n'autorise à blâmer sans connaissance de cause et sans preuves: aussi les sarcasmes sur les millionnaires ne tombent communément que sur leur personnel et sur l'emploi qu'ils font de leurs richesses. Il est surprenant que,

depuis tant de siècles, les inépuisables plaisanteries faites sur le luxe des parvenus, n'en aient pas corrigé quelques-uns du goût de la magnificence. On étale pour briller ; et quand l'étalage ne produit constamment que d'amères moqueries, comment ne prend-on pas une apparence modeste ?

Souv. de Fél.

GALANTERIE.

Ce qu'on appelle la galanterie, avec toutes les femmes en général, ne doit se montrer que par quelques attentions aimables et par un ton particulièrement respectueux. Un jeune homme n'a point de grace, s'il parle à une femme avec la voix aussi haute et l'air aussi dégagé, que lorsqu'il s'adresse à un homme. On observe ces nuances délicates de respect en parlant aux rois et aux princes ; il est de très-bon goût de les observer de même avec les femmes. Une personne d'esprit disait de *Lekain*,

le fameux acteur, que lui seul au théâtre *savait parler aux femmes*, parce qu'en effet alors son ton, sa physionomie, son maintien, tout en lui semblait s'adoucir, tout annonçait la déférence et le respect; mais d'ailleurs les louanges, les fadeurs, tout cet insipide jargon qu'on appelle galanterie dans quelques mauvais romans, est, depuis long-temps, passé de mode. Ce langage offense les femmes honnêtes; et les coquettes même, si avides d'éloges, n'en veulent recevoir que d'indirects; elles dédaignent ceux qu'on leur donne grossièrement en face, parce qu'elles les trouvent de trop mauvais goût pour en pouvoir être flattées.

Le Petit La Bruy.

GAIETÉ.

Jamais les personnes véritablement gaies ne sont fausses ou vindicatives: il y a toujours dans la franche gaieté une sorte d'enfantillage qui ressemble

à l'innocence, et qui en fait le plus grand charme. La gaieté ne saurait s'allier avec la scélératesse. Faite pour être l'attribut d'une bonne conscience, elle en est communément l'annonce. La gaieté prolonge la jeunesse ; c'est elle encore qui donne le vrai courage, celui qui, dans les traverses de la vie, soutient sans effort et ne s'affiche point.

Ibid.

Je ne prétends faire l'éloge que de la véritable gaieté, de celle qui n'a besoin pour plaire, ni de la licence, ni de la malignité. Je parle de la gaieté de Scaron, de Molière, de Dufrény, de Lesage, d'Hamilton, de Bachaumont, de Chapelle, et de tous les auteurs qui, sans le secours de la satire, et sans blesser la religion et la pudeur, nous ont charmés ou nous ont instruits en nous faisant rire.

Ibid.

L'inestimable avantage des leçons présentées gaiement, c'est que tout le monde les reçoit avec plaisir. Les moralistes d'un esprit piquant et d'une humeur enjouée, ressemblent à ces maîtres aimables, qui ne dédaignent pas de jouer avec les enfans, afin de rendre utile leurs récréations, et de les instruire sans qu'ils s'en apperçoivent. Le plaisir est le garant du profit de ces leçons-là, et c'est parmi les hommes de tous les âges la meilleure de toutes les cautions. Les moralistes, imperturbablement graves et sérieux, toujours vêtus d'une longue robe de docteur, toujours montés dans une chaire, avertissent qu'ils vont déclamer, exhorter, commander, réfléchir, approfondir, etc. Ceux qui aiment l'indépendance, prennent la fuite, les moqueurs tournent en ridicule, les étourdis n'écoutent pas, tous les autres s'endorment.

Ibid.

GOÛT.

Le goût n'est point une seule qualité, un don particulier de la nature; le goût est le résultat de la réunion rare de plusieurs qualités de l'esprit et du cœur, acquises et naturelles. Quand on a de l'esprit, de la finesse, de la sensibilité, de la raison, qu'on sait observer et comparer, et qu'on a beaucoup réfléchi, on a du goût. La lecture, la connaissance de la cour et du grand monde, la société des artistes célèbres, et les voyages, contribuent infiniment à perfectionner le goût.

Le véritable bon goût est toujours fondé sur la raison; mais beaucoup de gens sont intéressés à soutenir qu'il est arbitraire : ce sont des anarchistes qui se révoltent contre la règle qui les gêne.

Le goût est, pour les auteurs, dans la carrière littéraire, ce qu'est la raison pour tous les hommes dans le cours de la vie, un guide sûr et fidèle : c'est lui

qui souvent exige des sacrifices nécessaires ; c'est lui qui tempère, qui retient et qui montre la borne où l'on doit s'arrêter.

Ibid.

HABITUDE. Son pouvoir.

On s'accoutume à tous les maux physiques qu'on peut supporter sans mourir. L'habitude familiarise avec les objets qui paraissent les plus effrayans, les plus dangereux : elle fait plus encore, elle familiarise avec la douleur même, ou, pour mieux dire, elle en émousse, elle en détruit le sentiment. Il est très-salutaire de se pénétrer de cette vérité, afin de pouvoir envisager avec courage et tranquillité toutes les peines attachées à la condition humaine.

Veil. du Chât.

Le raisonnement n'est efficace que sur les esprits cultivés. Pour les autres,

il n'existe que deux pouvoirs véritables; l'habitude qui les domine, et l'exemple qui finit par les entraîner.

N. C. M. Les Artis. phil.

HAINE.

On dit, pour justifier la haine, que les injures se gravent profondément dans les ames fortes, et que, quand on est capable d'aimer passionnément, on doit l'être également de haïr avec violence. Cette apologie de la haine est un sophisme. La véritable force, qui vient de la grandeur d'ame, est de savoir vaincre ses passions, et non de s'y livrer. La haine et la vengeance ne sont que des faiblesses honteuses et criminelles. Malheur à celui qui s'enorgueillit de connaître la haine! Il montre en même temps la noirceur de son ame et le dérèglement de son esprit. Eh quoi! s'applaudir de nourrir un affreux sentiment qui nous tourmente et nous déchire; s'occuper du malheu-

reux objet qui l'excite, pour ne lui souhaiter que des peines, pour n'en dire que du mal; s'affliger de ses succès, jouir de ses fautes et de ses revers ! O ciel ! le cœur qui s'abandonne à ces horribles mouvemens, peut-il goûter un instant de repos, et n'est-il pas aussi lâche qu'inhumain ?

Théât. d'éd. Les Ennem. génér.

Un tranquille et froid mépris, voilà l'espèce de haine qui convient aux ames généreuses, et la seule dont elles soient susceptibles. Eh ! ne sommes-nous pas vengés des méchans par notre supériorité sur eux ? Les charmes de l'amitié, les sentimens doux et bienfaisans d'un cœur noble et tendre leur sont inconnus ; ils sont privés du bonheur dont nous jouissons. N'ayons pas la coupable folie de nous associer à leurs peines, en nous livrant aux noires passions qui les déchirent et qui ne sont faites que pour eux. Qu'ils haïssent,

qu'ils se vengent; mais nous, pardonnons, aimons, faisons le bien, et nous les forcerons à nous porter envie au milieu même de leurs plus brillans succès.

Ibid.

HÉROÏSME.

Une action héroïque est celle qui est utile et généreuse, et que cependant le devoir n'exige pas. Comme les devoirs d'un honnête homme sont très-étendus, il est peu d'actions pour une belle ame, qu'on puisse véritablement appeler héroïque; mais dès qu'une action nous coûte un grand sacrifice, et que nous aurions pu ne la pas faire sans devenir méprisables, cette action est héroïque : ainsi, une personne dans l'aisance, qui donne l'aumône, ne fait qu'une bonne action, parce que cette aumône n'est point pour elle un sacrifice, et encore parce qu'elle serait méprisable, si elle dépensait tout son ar-

gent en superfluités. Un homme qui montre à la guerre du sang froid et du courage, n'est point un héros; s'il se conduisait autrement, il serait déshonoré : ainsi, pour bien juger d'une action, voyez d'abord si elle ne blesse ni l'humanité, ni l'équité, car la vraie grandeur est inséparable de la justice ; songez ensuite à ce qu'elle a dû coûter; enfin examinez s'il était possible de ne la pas faire sans nuire à sa réputation.

Veil. du Chât.

Les héroïnes du dix-septième siècle ne ressemblaient point du tout aux nôtres. Lorsqu'elles s'égaraient, c'était sans audace et sans impétuosité ; elles étaient timides et souffrantes dans le vice ; elles n'avaient de l'énergie que dans leur repentir : enfin, au lieu de se tuer, elles se convertissaient.

Préf. de madame de La Val.

HONNEUR.

L'honneur est plus sévère que les lois, et voici pourquoi. Les lois sont faites pour tous les hommes. On ne doit pas attendre de la multitude des sentimens généreux et délicats; par conséquent les lois ne doivent pas ordonner de belles actions. Si elles étaient plus sévères, elles ne seraient suivies que par un petit nombre d'hommes, et elles ne procureraient pas un bien général. Elles se bornent à défendre les crimes et les injustices manifestes, parce qu'elles sont faites pour le peuple, et non pour les sages : ainsi, l'homme dont toute la probité consisterait à obéir aux lois, ne serait ni vertueux, ni véritablement estimable. On peut être bien méprisable en ne faisant rien de ce qui assujettit aux peines imposées par les lois. L'honneur doit donc souvent interdire ce que la loi autorise. Il existe de véritables crimes que les lois ne pu-

nissent pas; la calomnie, par exemple, si elle n'a produit aucun événement tragique. Mais si l'honneur ne trouve pas un appui dans les lois, il en trouve un puissant dans la conscience publique, dans la voix de la multitude même. Tous les jours nous entendons parler d'un homme *déshonoré*. C'est par l'opinion publique que ce jugement flétrissant et sans appel a été prononcé. Le tribunal est aussi inévitable que celui du juge suprême. L'homme le plus grossier et le moins estimable ne peut se défendre d'aimer la vertu et de haïr le vice. Les passions le font agir contre sa conscience, mais cette même conscience, en lui reprochant ses fautes qu'elle n'a pu empêcher, l'éclaire d'autant mieux sur celles des autres, qu'alors il n'en repousse pas le témoignage: ainsi il se conduit mal et il juge bien. Faible et corrompu, il cède à ses passions; mais lorsqu'il est de sang froid, c'est-à-dire, sans intérêt, il condamne

dans les autres, et de premier mouvement, les mêmes excès auxquels il se laisse entraîner.

Veil. du Chât.

HONNÊTE HOMME; SA RÉCOMPENSE.

Le meilleur de tous les calculs est de s'imposer la loi d'être invariablement honnête; et politiquement cette maxime est sur-tout applicable à la bourgeoisie, forcée pour subsister de choisir un art ou un métier. Un homme de qualité entre dans la société avec une foule de brillans avantages, dont le plus grand, peut-être, est la prévention heureuse qu'inspire une bonne éducation, et l'idée qu'un gentilhomme ne peut avoir que des sentimens nobles. Tous les préjugés sont pour lui; ils sont tous contre nous. S'il manque de principes, il perdra sa réputation et le repos : mais l'intrigue lui reste; moyen vil autant qu'incertain, je l'avoue, cependant la dernière espérance d'un grand seigneur

déshonoré, et ressource enfin qui n'existe pas pour les bourgeois. Sans une réputation intacte, ils n'obtiendront jamais la confiance et la considération qui seules peuvent assurer le succès de leurs entreprises. Ne croyez pas qu'il soit possible de les acquérir sans les mériter. L'hypocrisie se décèle toujours; le triomphe de l'imposture n'a qu'un terme court et limité. Le titre glorieux d'homme de bien ne peut s'usurper, et pour en jouir, il faut en être digne : ainsi il n'y a qu'un chemin sûr pour arriver à la fortune, celui de la droiture et de la probité. Heureux et prudent qui ne s'en écarte jamais! Ses succès ne seront dus qu'à ses vertus; il en sentira le prix avec transport, et trouvera d'intarissables consolations dans le sein même des revers.

Théât. d'éd. Le Libraire.

INDOLENCE.

L'indolence est une certaine lâcheté qui donne du dégoût pour tout ce qui pourrait fatiguer le moins du monde, soit l'esprit, soit le corps. On n'aime point l'étude, parce qu'on ne veut pas prendre la peine de s'appliquer : ainsi l'éducation, et tous les talens et les agrémens qu'elle doit produire, sont perdus pour jamais. L'indolence ne nuit pas seulement au développement de l'esprit ; elle étouffe encore toutes les bonnes qualités du cœur. Ce défaut mérite toute la sévérité des instituteurs.

Veil. du Chât.

JEU. (LE)

Les jeux de hasard, quelques médiocres qu'ils paraissent, sont toujours chers et dangereux.

Théât. d'éd. Dangers du monde.

Le jeu est la plus funeste des passions; elle est souvent produite par l'oisiveté. Fortifiée par l'avarice, entretenue par de folles espérances, ouvrant le cœur aux desirs immodérés et bas de la cupidité, ne respectant ni les liaisons, ni l'amitié, et cherchant ses succès dans le malheur des autres, elle ne trouve, par une juste punition, après tant d'égaremens, que la ruine et le repentir.

Ibid. Les Faux amis.

Si le jeu est la plus funeste des passions, il est aussi la moins excusable. Le joueur ne songe qu'à s'enrichir aux dépens de ceux avec lesquels il vit, de ceux qu'il appelle ses amis. Que d'ennemis s'élèvent et se réunissent contre lui! La mère au désespoir, dont il a ruiné le fils unique, l'accuse d'être un fripon; le père de famille ne parle de lui à ses enfans qu'avec mépris. La haine le poursuit, la calomnie

l'accable, la raison et l'humanité le condamnent. Que doit-on penser d'un homme qui constamment trouve son bonheur dans l'infortune des autres, et qui ne peut être heureux que par le malheur d'autrui ?

Veil. du Chât.

IMAGINATION.

On confond toujours deux choses très-différentes : l'*imagination déréglée* et l'*imagination vive*. Il ne faut nul effort d'imagination pour se représenter tous les plaisirs que peuvent procurer la coquetterie et la galanterie ; on a toujours ce tableau sous les yeux ; celle qui en est séduite, ne voit que ce qu'il semble offrir ; celle qui le méprise, en devine le revers ; celle-là seule a besoin d'imagination. Le fruit du vice peut toujours se cueillir sans délai ; celui de la vertu doit mûrir : l'un donne à l'instant ; l'autre seulement promet : enfin le salaire du vice est

payé sans retard; le prix de la vertu n'est placé que dans l'avenir. Il faut une imagination très-forte pour se représenter d'une manière frappante ce qu'on voit de si loin, et pour préférer un bien sans doute suprême, éternel, mais abstrait, à toutes les séductions des passions.

N. C. M. Les Préventions d'une Femme.

INSIPIDITÉ.

Il ne dépend nullement de soi d'être piquant, ingénieux, c'est-à-dire, d'avoir un tour d'esprit agréablement original; mais avec de la réflexion, on pourra se préserver de cette fastidieuse insipidité qui rend si fatigant et si ennuyeux le commerce de tant de gens qui ont d'ailleurs un sens très-juste et très-droit. L'insipidité vient de trois choses : d'une indolence apathique, de la mauvaise habitude de répéter sans cesse des lieux communs ou des expressions favorites, et enfin d'une cer-

taine mollesse d'organisation, qui porte à imiter machinalement tout ce qu'on voit faire aux autres. J'ai remarqué qu'en général, les personnes extrêmement insipides, n'ont point de caractère; et ce sont l'indolence et la paresse qui donnent cette nullité. On ne veut prendre la peine ni de regarder, ni de réfléchir : on voit avec les yeux des autres; on pense d'après eux; on laisse dormir toutes ses facultés, et l'on arrive au bout de sa carrière, sans avoir été *soi-même* un seul instant durant sa vie. L'homme qui paraît le plus fait pour être mené, naît avec son caractère particulier; car, s'il n'avait personne pour le guider, il irait et cheminerait tout seul.

Le Petit La Bruy.

INTRIGUE.

Rien au monde n'absorbe autant de temps que l'intrigue; il ne suffit pas de s'en occuper chez soi, d'entretenir

d'énormes correspondances, de recevoir et de flatter tous les ennuyeux qui peuvent être utiles, de faire sa cour à tous les gens en place. Il faut encore aller dans le monde; il faut plaire ; il faut se faire des amis et des partisans. Mais que de travaux doublés, et quel surcroît de peines, quand on est à la fois intrigant et auteur, et sur-tout dans un temps de factions ! Il s'agit alors de nuire, non seulement à ses rivaux, mais à des partis nombreux d'ennemis envenimés. Que de pas, que de bassesses, que de mensonges de plus nécessite une telle situation ! La littérature et l'étude sont négligées, sont oubliées ; il n'est plus question que de s'acquérir des protecteurs et des prôneurs, de gagner des journalistes, et de multiplier des libelles. L'esprit de parti place les intrigans dans leur véritable sphère ; il développe toutes leurs facultés ; il met au jour tous leurs petits talens; sans légitimer les moyens

qu'ils emploient, il fait paraître leur caractère moins ignoble et moins méprisable; il sert de prétexte et d'excuse à leur duplicité; il change même les noms de leurs vices les plus bas; la fourberie n'est plus que de la politique; la haine et la vengeance, que des sentimens naturels; les noirceurs et les calomnies, que les résultats d'une passion justifiée par ses motifs aux yeux de tous ceux qui la partagent; enfin se montrer toujours partial, intolérant, injuste, ce n'est qu'être fidèle à sa cause.

Le Petit La Bruy.

Convenons-en, les intrigans de nos jours valent mieux que ceux du temps passé. La raison en est simple. Presque tout le monde intrigue : il faut bien que dans un si grand nombre, il se trouve quelques belles ames. L'intrigue est ennoblie en quelque sorte par l'esprit de parti; elle est devenue une

mode, un moyen de considération; elle fut pendant trois ans si utile, si nécessaire à tant d'infortunés ! Qui pouvait alors mépriser l'intrigue ? Elle sauvait l'innocence, elle prévenait ou retardait les décrets iniques du crime. On intriguait alors non par goût, mais par humanité. C'est ainsi que le *talent* s'est acquis. Lorsqu'il a cessé d'être un devoir, on n'a pas voulu l'enfouir; on a continué de l'exercer, et l'habitude en est restée.

N. C. M. Le Journaliste.

JOURNAL.

Une excellente habitude, et qui servirait merveilleusement à donner à l'esprit de l'étendue et de la solidité, serait de ne pas manquer, le soir avant de se coucher, d'écrire sur un journal tout ce qu'on aurait entendu ou vu de plus intéressant dans la journée.

Veil. du Chât.

JUSTICE.

Il faut entretenir et fortifier au fond de notre cœur un sentiment si naturel qu'il ne nous est pas possible de parvenir à le détruire entièrement, l'amour de la justice et de la vérité : alors on pense noblement; maître de ses passions, on raisonne avec justesse; on voit bien, on juge sainement; on rend sans effort justice à ses ennemis; s'ils ont des talens et du mérite, on en convient, et même on trouve un grand plaisir à louer ce qu'ils ont d'estimable.

Veil. du Chât.

LANGUE.

La langue française a des noms pour tous les vices et pour tout ce qui en dérive : elle est complète et riche à cet égard; mais elle est pauvre dans le genre contraire. Par exemple, nous avons le mot *remords*, et nous ne pouvons pas exprimer, par un seul mot,

la satisfaction intérieure que fait éprouver le souvenir d'une action magnanime. Nous avons le mot *envieux*, et le caractère opposé n'a point de nom. Il est vrai que si ce mot existait, on ne pourrait l'employer que bien rarement.

Souv. de Fél.

LECTURE.

Lisez toujours avec la plus grande attention ; pesez bien les réflexions et les jugemens de l'auteur. Ce point est d'une extrême importance ; car, en prenant cette habitude, la lecture formera véritablement votre cœur et votre esprit, et par la suite, aucun livre, quel qu'il soit, ne pourra être dangereux pour vous : au lieu que, si vous lisiez sans réflexion, vous prendriez insensiblement une foule d'idées fausses, et la lecture, loin de vous éclairer et de vous instruire, ne pourrait qu'affaiblir votre raison, ébranler vos prin-

cipes, et peut-être même vous corrompre.

Veil. du Chât.

LUXE.

Le luxe n'éblouit que les sots, et ne produit pas une seule vraie jouissance. Rien n'est plus incommode que la magnificence. Des girandoles de diamant arrachent les oreilles ; une robe d'or assomme, écorche les mains; des bijoux et des ajustemens précieux imposent mille sujétions. On est très-fâché de déchirer un beau parement de point, ou de casser une superbe boîte. La magnificence n'est pas moins gênante dans les meubles. Dans ces brillans appartemens, on est obligé de marcher et de s'asseoir avec précaution, dans la crainte, ou de casser un panneau de glace, ou d'écailler une superbe dorure, ou de renverser une table à thé couverte de porcelaine. Que je plains les gens qui se rendent

ainsi les esclaves de leurs richesses ! La vanité qui les égare pourrait, mieux entendue, leur enseigner les vrais moyens d'obtenir la considération qu'ils desirent. Au lieu d'étaler tout ce faste, que ne font-ils de bonnes actions ?

Ibid.

Le luxe fixe tous les yeux : les hommes sont toujours flattés d'attirer l'attention de la multitude. L'amour propre se persuade si facilement alors qu'être regardé et être admiré sont deux choses synonymes !

Les Mèr. riv.

MÉCHANT, MÉCHANCETÉ.

Le méchant a un mauvais cœur ; incapable d'aucune espèce de sensibilité. On peut faire des méchancetés sans être méchant. Avec un bon cœur, on peut se laisser entraîner aux égaremens les plus coupables. Des défauts

légers en apparence, le désœuvrement, l'étourderie, nous y conduisent.

Th. d'Éd. Les Flacons.

On dit que l'exemple des méchans est dangereux. Il me semble, au contraire, que plus on les voit de près, et plus l'horreur qu'ils inspirent s'accroît et doit préserver du malheur de leur ressembler, tandis que la douce contemplation de la vertu nous séduit, nous touche et nous entraîne; et le desir d'imiter ce que nous admirons est si naturel !

Ibid. Les Ennem. génér.

Pourquoi faut-il que, presque toujours, la méchanceté soit plus ingénieuse que la bonté; que ses desseins soient si profonds, ses moyens si bien choisis, si bien combinés, et que la bonté ait si peu d'invention, qu'elle soit si pauvre en idées et en expédiens ? On dit toujours qu'il est difficile de faire le bien et facile de faire

le mal. Oui, parce qu'on n'a pour le bien qu'une volonté molle, tandis que les méchans ont tant de persévérance et d'activité pour nuire ! C'est pourquoi, ce qu'on appelle communément un véritable ami, n'est jamais aussi utile que n'est nuisible un ardent ennemi. L'ami s'endort sur les intérêts de son ami, ou bien il s'en occupe faiblement : l'ennemi veille toujours ; il médite, il est vigilant, inventif. L'ami, quand il est question de servir, se décourage par les obstacles ; l'ennemi ne se rebute jamais. Il n'est que trop certain que la haine donne de la finesse, de l'imagination et de l'esprit, quand il s'agit de se venger : et je vois tant d'amis rester si maladroits et si sots !

C'est une honte pour ce siècle *sentimental*, que l'amitié qu'on affiche tant, soit à peu près nulle dans ses résultats, et que la haine qu'on n'avoue jamais, soit si puissante dans ses

effets. Ce qui prouve le mieux la corruption des mœurs, c'est l'affaiblissement de tous les sentimens légitimes, et l'exaltation de tous les sentimens vicieux.

Souv. de Fél.

Lorsqu'on n'est pas aveuglé par la passion, et qu'on a de l'expérience, il est beaucoup plus facile qu'on ne le croit, de lire dans l'ame des méchans qui veulent jouer la bonté. Plus on est honnête, sensible et délicat, plus on les pénètre aisément. Il échappe toujours à ces ames avilies, des traits qui les décèlent. L'expression et le ton de la vérité leur manquent; et souvent ils se trahissent grossièrement, sans en avoir le moindre doute.

Les Mères riv.

MÉDECIN.

Sans l'amour de l'humanité, le médecin le plus habile ne remplit qu'im-

parfaitement ses obligations sacrées. Il doit plaindre les maux qu'il entreprend de guérir. C'est la compassion qui le conduira chez le pauvre dénué de secours ; c'est elle qui peut seule lui faire mettre en usage toutes les ressources de son art, et le préserver d'une coupable négligence ou d'une décourageante dureté. C'est ce tendre mouvement qui saura lui découvrir les moyens de consoler, de fortifier ses malades, et de ramener l'espérance au fond d'un cœur abattu par la crainte et flétri par la tristesse. Quelle profession sublime, lorsqu'elle est dignement exercée ! Est-il un dévouement plus héroïque que celui de consacrer ses talens, ses veilles et sa vie à l'humanité souffrante ? La charlatanerie, la pédanterie et une ridicule présomption, n'ont que trop souvent fait mépriser ce noble état. Mais un médecin habile, compatissant, et qui chérit tous ses devoirs, est sans doute l'objet

le plus respectable, et celui qui mérite le mieux la reconnaissance et l'admiration de tous les hommes.

Théât. d'éd. Le vrai Sage.

Les hommes n'appellent un médecin que lorsqu'ils sont réellement malades. Les femmes les envoient chercher toutes les fois qu'elles s'ennuient, qu'elles n'ont rien à faire ou qu'elles ont de l'humeur. Ainsi elles passent avec eux la moitié de leur vie.

Veil. du Chât.

J'ai été voir *Michel Shuppach*, empirique célèbre, fixé avec sa famille sur le haut d'une montagne, près de Berne, où l'on respire l'air le plus pur, et d'où l'on découvre une vue admirable. Cet homme n'a, dit-on, aucune instruction; il n'a point fait d'études; mais il guérit presque tous les malades qui vont se mettre en pension chez lui: ce qu'on attribue au régime qu'il prescrit, et à la salubrité de la montagne.

On appelle cela de la charlatanerie. Mais les vrais charlatans ne cherchent pas la solitude; ils sont dans les villes. Michel Shuppach fait faire à ses malades de longues promenades; il les oblige à se coucher de bonne heure, à se lever avec le jour, à travailler à la terre à des heures réglées, à se contenter d'une nourriture simple et saine. Tout cela ne vaut-il pas mieux que des pilules et des médecines? Il y a dans sa maison une chambre qu'on appelle *la chambre de l'insomnie*. On n'y entend d'autre bruit que celui d'une chûte d'eau qui va toujours, et qui, par son murmure monotone, doit en effet provoquer le sommeil. Voilà encore un remède que je préférerais à l'opium. Je desirerais dans cette maison un peu de bonne musique de temps en temps; car, comme remède, il ne faut pas la prodiguer. Je voudrais encore que Michel Shuppach sût bien parler les langues vivantes; qu'il eût

de l'esprit, de la sensibilité, une conversation agréable; et alors ce médecin philosophe, sur sa montagne, serait le le premier médecin de l'univers pour toutes les maladies chroniques.

Souv. de Fél.

MENSONGE.

Il ne faut pas confondre l'indiscrétion avec la franchise, et d'un défaut faire une vertu. Tromper par vanité, par intérêt ou par plaisanterie, voilà ce qui s'appelle mentir. Mais soutenir avec fermeté qu'on ignore le secret dont on est dépositaire, c'est remplir un devoir que l'honneur impose, et qui fait la sûreté de la société.

Théât. d'éd. La Curieuse.

MODÉRATION.

Le sentiment le plus légitime peut devenir, par son excès, dangereux et condamnable, sur-tout dans une

femme. Un léger écart de principes les conduit souvent au déshonneur! Elles doivent travailler avec soin à modérer la vivacité de leur imagination, et, pour les préserver des illusions qui pourraient les séduire, réfléchir, méditer sans cesse, et soumettre tous leurs sentimens aux lois sévères de la raison, qui peut seule les guider sûrement. La raison leur dira que, nées pour la dépendance, la vie tranquille et retirée, leurs occupations doivent être sédentaires, leurs goûts simples; que la modestie, la douceur et la modération, sont des qualités nécessaires à leur félicité comme à leur gloire. Une femme ne peut se distinguer que par les vertus d'un sage, l'empire absolu sur soi-même, et l'amour de la justice et de la paix. Une imagination exaltée mène les hommes à l'héroïsme, et précipite les femmes dans d'affreux égaremens. Ainsi, les passions tumultueuses, les mouvemens

violens, sont pour elles des faiblesses dangereuses et funestes, et auxquelles elles ne peuvent se livrer sans perdre leurs principes, leur réputation et leur bonheur. Les femmes sont faites pour être sensibles et non passionnées. Qu'elles ne se plaignent point de leur partage. N'aimer qu'autant que la raison le permet, c'est seulement renoncer à des erreurs qui ne produisent que des peines.

Théât. d'éd. Les Ennem. génér.

MODESTIE.

Le caractère de la véritable vertu est la modestie. Quand c'est la raison seule qui fait faire une bonne action, alors on est tenté de s'enorgueillir des efforts qu'il en coûte. Mais quand c'est le sentiment qui nous porte au bien, au lieu de s'admirer soi-même, on se dit : « Je ne mérite pas d'éloges; je n'ai « fait que suivre mon inclination et les « mouvemens de mon cœur. » Avez-

vous jamais vu un avare se décider à faire un présent : c'est toujours avec une pompe et une emphase qui prouvent combien cette action lui est peu familière, et combien il en tire de vanité. En effet, elle lui coûte tant, qu'il faut bien lui pardonner le sot orgueil qu'il en montre. Remarquez au contraire avec quelle noble simplicité une personne généreuse sait donner. C'est ainsi que les ames communes tirent vanité de leurs bonnes actions, parce que, les trouvant pénibles, elles y attachent un mérite extrême; tandis que les grandes ames sont préservées de cet orgueil par leur élévation même, et par le penchant sublime qui les entraîne à tout ce qui est honnête et vertueux. Cette réflexion devrait bien faire aimer la modestie, ou du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec soin leur orgueil, et à ne jamais se vanter de ce qu'ils ont fait de louable, puisqu'une conduite différente ne sert qu'à

déceler la petitesse de leur ame et leur peu de goût pour la vertu.

Veil. du Chât.

Si la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions, décèle la petitesse de l'ame, cette réflexion n'est pas moins applicable à l'orgueil fondé sur l'instruction et les talens. Une personne véritablement instruite ne cherche point à faire parade de sa science. Un mérite qui ne peut être ni douteux ni disputé, n'inspire point l'envie de l'étaler. On peut se croire beaucoup d'esprit, et n'être qu'un sot; et chacun, en s'abusant à cet égard, sait cependant qu'il peut s'abuser. Cette espèce de doute, quelque faible qu'il soit, donne toujours une certaine inquiétude sur l'opinion des autres, qui produit souvent les prétentions et le desir de montrer de l'esprit. Mais on sait positivement si l'on est instruit ou ignorant, parce que c'est une chose

de fait. Si on est réellement savant, on est bien certain que cet avantage ne sera point contesté; quand il le serait, on ne s'en embarrasserait guère : une accusation ne trouble que faiblement, quand on peut prouver qu'elle est fausse. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétentions et de véritable pédanterie, c'est-à-dire, d'envie de briller, parmi les beaux-esprits que parmi les savans. Mais les demi-savans ne sont que trop communément tourmentés du desir d'en imposer sur leur instruction. A la faveur de quelques connaissances superficielles, ils voudraient persuader qu'ils en ont de profondes, et ne sont occupés que du soin fatigant de faire naître les occasions d'étaler tout leur savoir. Ainsi, vous devez comprendre que cette affectation ridicule n'est le partage que de la médiocrité, et que l'amour propre qui l'a donné devrait au contraire en préserver.

Ibid.

Luzincour, naturellement timide et réfléchi, parlait peu. Il se défiait de lui-même, et joignait à beaucoup de modestie un extrême desir de s'instruire; il se taisait sans peine, et il écoutait avec avidité. Il devait à cette réserve et à l'attention qu'il donnait aux discours des autres, une pénétration au-dessus de son âge. Il possédait déjà l'art utile de lire sur les visages, et d'y reconnaître aisément l'expression la plus légère du dépit, du dédain et de l'humeur. Il avait reçu de la nature un esprit juste, un goût délicat, une imagination vive, et l'ame la plus noble et la plus sensible.

Ibid.

LE MONDE.

Il faut connaître le monde, s'en défier, ne le point haïr, parce qu'il y faut vivre, et s'en faire aimer, parce qu'il nous juge.

Le monde ne trompe que ceux que

l'amour propre aveugle, les sots ou les fous ; il est injuste quelquefois, mais il revient de ses préventions ; il est plus léger que méchant, plus frivole que dangereux : enfin il n'est pas méprisable, car toujours il honore, il respecte la vertu ; et même, en tolérant le vice, il le démasque et le punit.

Veil. du Chât.

Le monde peut quelquefois pardonner à celui qui l'égare ; il n'excuse jamais celui qui l'avilit. Une indécence faite de sang froid, l'oubli des bienséances, sont à ses yeux des torts flétrissans que rien ne répare.

Ibid.

Le monde, juge léger et pourtant impartial, se rétracte avec autant de bonne foi qu'il condamne facilement.

Adèle et Théod.

Le monde est bien léger et bien corrompu : cependant il s'y trouve toujours une sorte d'équité générale qui

ne rend pas ses jugemens infaillibles, mais qui les préserve toujours d'une injustice volontaire, la seule qui soit odieuse. Il faut convenir qu'on n'est jamais universellement calomnié sans s'être attiré ce malheur, sinon par une faute coupable, du moins par une fausse démarche ou par quelque imprudence.

Les Mères riv.

Il y a dans ce qu'on appelle le grand monde, je ne sais quel caractère de petitesse et de duplicité qui m'effraie, et qui me paraît particulier à ce siècle; toutes les ames sont rétrécies. Je vois des vices monstrueux, et je ne vois point de grandes passions : c'est là sans doute le comble de l'abaissement, et ce doit être le dernier degré de la corruption.

Veil. du Chât.

Le monde juge sur des apparences incertaines et trompeuses. Nul de nous

ne voudrait condamner juridiquement à une flétrissure infamante le dernier des citoyens dont le crime ne serait pas incontestablement prouvé ; la seule idée d'un jugement inique, dans ce genre, fait horreur à l'homme le moins délicat : et tous les jours nous nous réunissons d'un commun accord pour déshonorer des objets que les liens de la société, et souvent même ceux du sang, devraient nous rendre intéressans et chers. Sur de simples conjectures, de légers indices, nous leur ravissons sans scrupule l'honneur, ce premier des biens après la vertu, et sans lequel la vie n'est qu'une chaîne honteuse que l'innocence ne peut supporter qu'au fond d'un désert, loin des regards qui la méconnaissent.

Ibid.

Ce qui fait que les personnes peu réfléchies sont convaincues que le bonheur ne se trouve que dans la vaine

dissipation du grand monde, c'est qu'elles ne connaissent des coquettes et des gens dissipés qu'un extérieur qui les abuse ; elles leur voient l'air de la joie la plus vive ; elles leur entendent répéter qu'elles s'amusent, qu'elles se sont amusées, que tout est charmant, ravissant, etc. : mais il ne faut pas être dupe de ces démonstrations et de ce langage. Dès qu'on est dans le monde, il faut paraître s'y plaire ; s'y l'on y porte un air distrait, ou chagrin, on y est à la fois impoli et ridicule ; on est absolument forcé d'y montrer de l'enjouement, et la plus parfaite liberté d'esprit. Si l'on prend la migraine dans une assemblée, si quelque souvenir douloureux retracé, ou quelques discours, ou la rencontre d'un ennemi, ou des traits de malignité y viennent tout à coup jeter la tristesse dans l'ame, voilà des impressions qu'il faut entièrement cacher. Une telle contrainte est un tourment

insupportable. N'importe ; quoi qu'il en coûte, il faut le subir et de bonne grace : il faut toujours rire, badiner, avoir l'air content et charmé ; et voilà pourquoi les bons observateurs découvrent dans le grand monde tant d'applaudissemens peu sincères, tant de gaieté jouée, artificielle, tant de rires forcés.

On aurait compassion des coquettes et des personnes livrées à la dissipation, si on lisait dans le fond de leurs ames, ou si on les voyait dans l'intérieur de leurs maisons. Leur désœuvrement, leur paresse, leur dégoût invincible pour toute occupation raisonnable ou solide, leur rend insupportables tous les intervalles qui coupent nécessairement les visites et les amusemens. Un moment de solitude leur paraît un siècle ; les devoirs les plus doux à remplir ne sont pour elles que des sujétions gênantes. Leurs peines, il est vrai, sont très-frivoles, mais elles les sen-

tent avec une extrême vivacité ; et elles en souffrent d'autant plus, que souvent même ces chagrins puérils sont honteux, et que la méprisable vanité qui les produit oblige encore à les cacher. Une fête où l'on n'a pu aller, les succès d'une rivale, des jalousies secrètes, des prétentions mal fondées, des espérances déçues, des dépits cachés, une humeur dont on rougirait d'avouer les motifs ridicules, une dissimulation et une contrainte continuelles, des amusemens qui fatiguent et dont on ne peut se passer, une agitation perpétuelle et toujours sans cause, une inconstance que rien ne saurait fixer, enfin un ennui caché qui se mêle à tout ; telle est la situation, tel est le prétendu bonheur des gens entièrement livrés au monde. Oh ! qu'on est à plaindre lorsque toutes les misères qui ne méritent pas même le nom de contrariétés, ont acquis assez d'importance pour produire tous les effets

des passions ! pour jeter dans l'abattement, dans la tristesse, pour inspirer la colère et l'emportement ! Qu'on est à plaindre lorsque toute la sérénité de l'ame peut être troublée par la négligence ou l'oubli d'un coiffeur ou d'une couturière !

Qu'avez-vous, Mélanie ? vous avez pleuré ; je le vois ! une sombre mélancolie est répandue sur tous vos traits. Une de vos amies est-elle malade ? Votre maman doit-elle faire un voyage sans vous ? Est-il survenu quelque événement fâcheux dans votre famille ?... Rien de tout cela : mais la mère de Mélanie veut que sa fille porte des poches, et Mélanie ne sera plus vêtue à la mode, et la robe de Mélanie sera moins parfaitement collée sur ses hanches, Mélanie aura l'air moins grec ! Quel intéressant sujet d'affliction ! Consolez-vous, Mélanie ; car, avec des poches ou sans poches, vous ne res-

semblerez jamais à la Vénus de Médicis.

Le Petit La Bruy.

Il faut considérer le monde comme une école immense, dans laquelle on rencontre un prodigieux nombre de *mauvais écoliers*, et même de *mauvais instituteurs*, mais où l'on trouve aussi de *très-grands maîtres* et des juges incorruptibles qui peuvent se tromper, parce qu'ils sont hommes, mais qui ne distribuent jamais les prix et les couronnes à la sottise et au vice reconnus.

Ibid.

Dans le monde, blâmer avec énergie les mauvaises actions des autres, est l'une des manières de le faire valoir qui coûte le moins et qui réussit le mieux.

Duch. de La Val.

MORT. (LA)

La méditation sur la mort, toujours utile, est sur-tout salutaire dans une longue et dangereuse maladie, qui nous laisse toutes nos facultés intellectuelles. Pour bien méditer sur la mort, il faut la contempler de près avec une ame religieuse ; cette contemplation n'est pas sans douceur : elle produit une émotion sublime dont nul autre sentiment ne peut donner l'idée; elle élève, elle remplit l'ame toute entière ; elle confond, mais elle exalte délicieusement l'imagination. Combien sont grandes et touchantes les pensées de l'homme de bien sur son lit de mort! Encore un instant, et il va tout voir, tout connaître ; il va s'unir pour l'éternité à la source unique de toute perfection : cet esprit actif et curieux va découvrir la vérité sans voiles ; cette ame sensible, que rien n'a pu satisfaire, va jouir de la félicité d'admirer

et d'aimer sans mesure et pour toujours ! Quel espoir ! quelle attente !

Le Petit La Bruy.

Les plaisanteries sont déplacées en mourant : il faut mourir avec dignité. Je ne trouve qu'une ostentation orgueilleuse dans le trait cité par Sénèque, du philosophe Canus, qui, condamné à la mort, se mit à jouer aux échecs, en attendant l'heure du supplice, et gagna, dit-on, la partie. Je soupçonne que son adversaire, par amour pour le merveilleux, ne fit pas de grands efforts pour lui disputer cette gloire. Combien Socrate me paraît plus grand, lorsqu'après avoir bu la ciguë, il s'occupe du soin de consoler ses amis, et s'entretient avec eux de l'immortalité de l'ame !

Ibid.

Pompe funèbre, deux mots qui n'auraient jamais dû se trouver réunis. De la pompe dans une cérémonie qui

nous démontre d'une manière si frappante le néant des grandeurs humaines, et l'extravagance de la vanité!

Ibid.

L'ornement le plus nécessaire et le plus beau d'un superbe mausolée, c'est un nom illustre : mais je ne trouve rien de plus ridicule que de prodiguer le marbre et le bronze, et de dépenser des trésors pour apprendre aux voyageurs et aux étrangers qu'un personnage obscur, qui n'a rien fait de remarquable, est mort en telle année.

Ibid.

Point de belle pompe funèbre sans appareil religieux : si rien n'y rappelle la religion, elle ne présente que l'affreuse idée du néant.

Ibid.

La mort est prématurée lorsque l'on quitte la vie sans avoir établi ses en-

fans ; les regrets alors sont légitimes, on n'a pas rempli sa destinée.

Ibid.

NATUREL.

Les gens naturels ne savent ni rire d'un mauvais conte, ni s'attendrir sur l'affectation de sensibilité, ni prêter une oreille complaisante aux ennuyeux : il est étonnant que l'on puisse les supporter dans la société ; cependant au fond on les aime, du moins ils attirent, eux seuls savent plaire.

Le naturel est autre chose que la sincérité ; il est moins estimable, mais il a plus de graces, et précisément parce qu'il n'est pas fondé sur des principes et qu'il n'est pas raisonné, il n'est pas une vertu, mais il ne saurait exister sans plusieurs qualités aimables. Pour être bien naturel il faut n'avoir à cacher ni desseins profonds, ni vices honteux. Les coquettes, les fourbes, les ambitieux et les orgueil-

leux ne sont jamais parfaitement naturels : on ne saurait être naturel quand on est possédé du desir de briller, de séduire et de produire un grand effet. Les manières naturelles sont beaucoup plus rares en province qu'à Paris ; c'est qu'on peut espérer de se faire remarquer dans un petit cercle, et qu'il est presque impossible d'avoir cette prétention dans un cercle très-étendu qui se renouvelle sans cesse. On a rarement de l'apprêt lorsqu'on se trouve dans une grande foule ; mais l'on se compose lorsqu'on a assez d'espace pour être apperçu de tout le monde.

Souv. de Fél.

Ce qui caractérise sur-tout les grands auteurs et les personnes aimables du siècle de Louis XIV, c'est le *naturel* et la raison ; et, sans ces deux choses, nul succès n'est durable. *Matha*, dit madame *de Caylus* dans ses Souvenirs,

était un garçon d'esprit, infiniment naturel, et par là de la meilleure compagnie du monde. C'est une femme charmante et vivant dans le plus grand monde, qui a porté ce jugement: ainsi, dans ce temps on n'était point de bonne compagnie, quand on avait de l'affectation. Que de gens à la mode aujourd'hui eussent été alors d'un extrême ridicule! C'était ce Matha, dont parle madame de Caylus, qui, voyant la maréchale d'Albret si affligée de la mort de son frère, qu'elle refusait obstinément toute nourriture, lui dit: *Avez-vous résolu, madame, de ne manger de votre vie? S'il est ainsi vous avez raison; mais si vous avez à manger un jour, croyez-moi, il vaut mieux manger tout à l'heure.* Un homme qui aujourd'hui parlerait ainsi à une femme désespérée, passerait pour grossier et pour barbare. Mais, dans ce temps, on ne s'apitoyait pas sur la douleur la mieux fondée,

quand elle passait les bornes prescrites par la raison ; on ne s'attendrissait point sur l'extravagance. A force de flatter la sensibilité outrée, on en a fait dans les uns une pantomime odieuse et ridicule, dans les autres une maladie effrayante. On ne voit pas que madame *de Sévigné* se soit jamais évanouie en quittant cette fille adorée, qu'elle regrettait dans tous les momens de sa vie ; et ces lettres charmantes, monument immortel de sa tendresse, ces lettres écrites à cent cinquante lieues de madame *de Grignan*, loin d'être mélancoliques, sont remplies de plaisanteries et brillantes de gaieté. Mais aujourd'hui, quand on aime, il faut être sombre ou furieux ; il faut invoquer la mort ou se la donner.

Souv. de Fél.

Les mères du dix-septième siècle n'étaient point ce qu'on appelle de nos jours *passionnées ;* il y avait alors

dans les attachemens légitimes un naturel, une sagesse, une simplicité qui ne permettaient pas de les comparer aux passions impétueuses ; on ne parlait point de ses sentimens ; la conduite entière les prouvait. On n'éprouva le besoin de s'en vanter, que lorsqu'on dut croire qu'ils pouvaient paraître douteux. On avait avec sa fille l'indulgence, la bonté d'une mère, et la douce gravité d'un Mentor et d'une protectrice. La piété filiale y gagnait ; elle se nourrit sur-tout d'estime, de respect et de vénération.

Duch. de La Val.

OBSCURITÉ DANS LE STYLE.

Il faut qu'il s'établisse incessamment dans la société des *interprètes* pour expliquer aux personnes vulgaires des discours dont les mots sont aussi neufs que les idées en sont étranges. Il s'agit d'apprendre une langue nouvelle et un nouveau code moral et *sentimen-*

tal : il est vrai que ce code n'est rien moins qu'austère, c'est une facilité pour les disciples, qui doit leur donner du zèle et les multiplier. Presque tous les ouvrages nouveaux sont inintelligibles pour moi; ils contiennent une quantité de phrases dont je ne comprends pas un mot : c'est comme lorsque je lis d'anciens livres où je trouve à chaque page des citations latines et grecques; du moins je n'essaie pas de les lire, je les saute. Je voudrais que les auteurs modernes écrivissent en lettres italiques leurs passages sublimes; les ignorans les passeraient, et ne perdraient pas leur temps et leurs peines en vains efforts pour les déchiffrer. On dit que madame de.... a la clef de tous les galimatias : utile clef! car aujourd'hui c'est presque un *passe-partout.*

Souv. de Fél.

OPINION.

Il n'est que trop commun dans le monde de rencontrer des personnes qui manquent de principes ; mais chacun y respecte cette morale de tradition dont l'*opinion* fait la seule base ; cette espèce de code de société qui sert à conserver quelques idées estimables et délicates, à cacher plusieurs vices, et à rendre la vertu plus aimable. Les inclinations, les passions, les habitudes particulières, l'intérêt même, tout cède à cette morale de convention, tout s'y soumet. L'homme le plus ambitieux et le moins sensible ne sollicitera point la place que demande celui qui passe pour être son ami intime ; la femme la plus humoriste et la plus dédaigneuse sera toujours chez elle polie, obligeante. Cette espèce d'hospitalité est mieux exercée en France que dans aucun autre pays :

c'est peut-être une des choses qui contribue le plus parmi nous à l'agrément de la société. *On ne se fâche point, on ne se formalise point, on ne se moque point chez soi; on n'y montre ni humeur, ni dédain, ni sécheresse:* voilà des maximes qui sont généralement reçues et suivies. Madame de.... est une preuve frappante de cette vérité : avec beaucoup d'esprit, elle est la personne du monde la plus moqueuse, la plus capricieuse et la plus dénigrante avec les gens qui ne lui plaisent point : rien de tout cela ne s'apperçoit chez elle ; qui ne la verrait que là serait persuadé qu'elle est d'une politesse aimable et constante, d'une parfaite égalité d'humeur, et qu'elle est remplie de bonhomie. Il faut pourtant se faire une extrême violence pour savoir se composer ainsi. Nous avons tous assez de force pour nous vaincre, quand nous croyons véritablement que cet effort est néces-

saire : le propos vulgaire, *Cela est plus fort que moi*, est une plate et mauvaise excuse.

Souv. de Fél.

ORGUEIL.

L'orgueil d'un sot n'est qu'un mouvement toujours aveugle et bas ; son but est frivole, ses moyens méprisables, et le dépit de ne pouvoir atteindre à de brillans succès produit cette envie noire et lâche qui le dégrade et le punit. Mais l'orgueil de l'homme d'esprit est éclairé, noble, sublime, n'aspirant qu'aux grandes choses ; il peut y conduire, et par la justesse de ses calculs, tenir souvent lieu de vertus. Il fera fuir le vice, il rendra bienfaisant, il mettra sa gloire à pardonner. Enfin, avide de la seule admiration qui soit flatteuse, et qui ne s'accorde qu'au vrai mérite, il fera par ambition tout ce que font les ames vertueuses pour satisfaire

l'heureuse inclination qu'elles ont reçue de la nature.

Théât. d'éd. Les Enn. génér.

Damoville, rempli de confiance et d'orgueil, parlait avec assurance, écoutait avec distraction; il avait la tête vive et le cœur froid; ses idées, souvent brillantes, manquaient presque toujours de justesse et de solidité. N'ayant nulle sensibilité, aucune élévation dans l'ame, également incapable de réfléchir et de méditer, il ne regardait l'héroïsme en tout genre que comme l'effet d'un calcul intéressé, ou comme le fruit d'une folie plus faite pour exciter la pitié d'un philosophe, que pour mériter son admiration. Quoiqu'il eût un amour propre excessif, sa société n'était pas dépourvue d'agrémens; il avait une souplesse extrême, et savait prendre sans peine mille formes. Sans principes et sans caractère, il changeait facile-

ment d'opinion ; son excessive légèreté le préservait de l'entêtement qu'inspire ordinairement l'orgueil. Inconséquent autant qu'indiscret, ces défauts donnaient souvent à ses discours et à sa conduite une apparence piquante de franchise et d'originalité. Enfin, on pouvait prendre en lui pour de la gaieté une certaine malignité naturelle qui ne se manifestait jamais que sous les traits de la plaisanterie.

Veil. du Chât.

L'orgueilleux n'est pas fait pour sentir ou pour reconnaître la fidelle amitié : les égards, les ménagemens délicats, les soins qui viennent du cœur ne sont à ses yeux que des hommages et l'aveu de sa supériorité, et dans le plus tendre ami jamais il ne verra que son admirateur.

Ibid.

L'orgueil de l'homme de génie produit souvent des actions sublimes, et

quelquefois aussi de grands crimes ; l'orgueil des sots ne produit que des puérilités, des folies et des égaremens méprisables.

Le Petit La Bruy.

L'homme orgueilleux qui possède de grands talens n'a pas de mérite à mépriser les louanges frivoles ; ce n'est point par élévation d'ame qu'il les dédaigne, c'est qu'il connaît ses moyens, et qu'il a de plus grandes prétentions : se faire remarquer n'est pas assez pour lui ; il veut exciter l'étonnement, l'admiration, l'enthousiasme.

Ibid.

PASSION.

Avoir une passion c'est avoir pour une chose ou un objet une préférence absolument exclusive ; par conséquent c'est se livrer à un penchant déraisonnable. On dit qu'il y a des passions raisonnables et légitimes ; l'excès peut

quelquefois n'être pas criminel, mais il est toujours insensé, et il n'y a pas de bonheur sans la raison. La passion ravit le courage et la force. Toute passion, quelle qu'elle soit, nous prive de la raison, et ainsi nous égare plus ou moins, suivant les circonstances. On peut s'empêcher d'avoir des passions, puisqu'elles sont toutes notre propre ouvrage : comme elles naissent par degrés, nous pouvons toujours en arrêter facilement le progrès. Lorsque la passion est bien violente, il est possible de s'en guérir ; il n'est point de victoire que nous ne puissions remporter sur nous-mêmes, quand nous le voulons sincèrement : mais cet effort est pénible. Il est bien facile de se préserver des passions ; il en coûte beaucoup pour les vaincre.

Veil. du Chât.

Pourquoi les passions ont-elles tant d'attraits pour les hommes ? c'est

qu'elles arrachent à l'ennui, c'est qu'elles occupent vivement. On aime mieux s'égarer, souffrir et même se perdre, que s'ennuyer : mais les passions ne procurent qu'une agitation pénible, que des jouissances que l'inquiétude corrompt toujours, ou que le remords empoisonne. La vertu seule peut nous offrir une source inépuisable de plaisirs et de félicité ; si l'on veut être ému, agité, touché profondément, peut-on l'être plus délicieusement que par elle ?

Ibid.

Toutes les passions sont dangereuses, parce que toute passion est un excès, est une ivresse.

Le Petit La Bruy.

Les philosophes modernes et leurs nombreux partisans prétendent tous que les passions *bien dirigées* sont de la plus grande utilité. Cette idée devait réussir ; elle est si commode ! elle

convient à tant de gens ! Mais comment peut-on toujours bien diriger les passions ? Peut-on bien diriger un vaisseau sans voiles, sans mâts et sans gouvernail ? Peut-on alors combattre avec succès les vents, les tempêtes et les orages subits et imprévus ? La force de l'homme est dans la raison ; tout ce qu'offusque, tout ce qu'altère cette précieuse faculté l'affaiblit, le rabaisse et le rend méprisable, et nulle passion violente ne peut s'accorder avec la raison. Ce n'est point la sensibilité qui distingue l'homme des animaux ; l'animal est sensible aussi : il peut s'attacher, il sait aimer. Ce qui constitue l'ame n'est donc point cette faculté ; ce souffle divin du créateur est un rayon de sa suprême intelligence : il nous donna la raison, qui seule ennoblit la sensibilité. L'animal aime par instinct ; nous pouvons aimer avec choix, puisque la raison n'est autre chose que la faculté de compa-

rer, de juger, et par conséquent de pouvoir choisir. Toute la dignité de l'homme réside donc dans sa raison; l'homme toujours raisonnable est donc le seul qui puisse honorer l'humanité. L'homme toujours passionné n'est jamais raisonnable ; il est donc un homme dégradé, il ne devrait donc inspirer que la compassion et le mépris.

Ibid.

Tout écrivain est indigne du titre de moraliste, lorsqu'il soutient que les passions sont utiles, ou lorsqu'il prétend qu'il y a des passions invincibles. Ces lieux communs, dangereux autant que faux et méprisables, ne tendent qu'a renverser tous les fondemens de la morale. J'ai lu avec peine, dans l'ouvrage d'une femme estimable par son caractère, et justement célèbre par ses écrits (1), le passage suivant :

(1) Madame de Staël.

« Loin de moi ces axiomes impi-
« toyables des ames froides et des es-
« prits médiocres : *On peut toujours*
« *se vaincre, on est toujours le maî-*
« *tre de soi....* Newton n'eût pas osé
« tracer les bornes de la pensée, et le
« pédant que je rencontre veut cir-
« conscrire l'empire des mouvemens
« de l'ame ! »

Je suis du nombre de ces pauvres auteurs traités si durement dans ce paragraphe : je ne réclame point pour moi personnellement contre l'aigreur de ce jugement : mais Fénélon était-il un pédant ? Avait-il un esprit médiocre, une ame froide ? Ses ouvrages sont remplis de ces axiomes impitoyables.

Pourquoi, dans la tragédie de Bérénice, l'enthousiasme est-il universel, quand Titus dit :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Ce vers n'est beau qu'en supposant la

passion de Titus aussi violente qu'elle peut l'être : on le suppose ; et chacun admet la possibilité d'un tel triomphe, parce qu'en effet toutes les grandes ames sont capables d'avoir sur elles-mêmes cet empire souverain.

Ibid.

PENSÉE.

La perfection de notre conduite vient de la pureté, de la sagesse de nos pensées habituelles. Qu'elle est profonde, qu'elle est prévoyante la morale sévère qui nous dit que nous arrêter avec réflexion et complaisance à des idées ou à des desirs condamnables, est aussi criminel que de commettre une mauvaise action ! Cette faiblesse dispose à toutes les autres. Nous pensons beaucoup plus que nous ne parlons ; et nos discours ne sont jamais l'expression fidelle, ou du moins exacte, de nos sentimens. Notre véritable existence spirituelle, celle qui nous dis-

tingue des animaux, est toute intérieure; c'est un mystère impénétrable aux hommes. Dans le silence nous ne communiquons plus qu'avec Dieu; nous sommes seuls alors avec la divinité. Ne profanons point une faculté si noble et si sublime; nous serions plus excusables de ne point peser nos paroles, que de ne point veiller sur nos pensées. Quand nous agissons extérieurement, la nécessité, l'usage et le respect humain nous entraînent et nous déterminent. L'exercice réel de notre ame n'est que dans nos projets, dans nos vœux secrets, dans les pensées intimes qui n'ont jamais été confiées, et dans ces longues rêveries où l'imagination prend un essor si rapide.

N. C. M. Les Fleurs funéraires.

POLITESSE.

En quoi consiste la politesse et l'usage du monde? A savoir s'oublier

soi-même, à s'occuper des autres, à saisir les occasions de les faire valoir, à leur témoigner le desir de les obliger, de leur plaire ; à leur montrer de la douceur, de la complaisance et des égards ; à persuader sur-tout qu'on se compte pour rien, puisqu'il faut paraître surpris et reconnaissant des attentions les plus simples, et des complimens les plus communs. On écrit même à son inférieur qu'on est *son très-humble et très-obéissant serviteur.* Toutes les formules de complimens sont d'une humilité aussi remarquable : *Je vous supplie de ne pas prendre garde à moi.... Je vous supplie de me traiter avec plus de bonté... Auriez-vous la bonté de ..... Oserais-je vous prier de...* Quand on reçoit des éloges, il faut nécessairement les écouter en riant, y répondre en plaisantant, les prendre pour des moqueries, ou paraître convaincu qu'on ne les doit qu'à une extrême indul-

gence. La même humilité se fait remarquer dans les actions : il faut sans cesse céder la meilleure place, passer le dernier et avoir toujours l'air de l'étonnement, et se confondre en remerciemens quand on est l'objet de ces mêmes attentions. Il est clair que les inventeurs de ces différens usages ont pensé que le plus sûr moyen de rendre la société agréable était d'imposer à chaque individu qui la compose, l'obligation de cacher son amour propre, et d'affecter la plus grande modestie.

Veil. du Chât.

PORTRAITS.

Légère et Coquette.

Madame la vicomtesse a le cœur assez bon ; elle a naturellement de l'honnêteté ; elle est franche, incapable d'envie et d'aucun sentiment bas ; mais elle a tous les défauts que peuvent donner une mauvaise éducation, le man-

que d'esprit et une excessive légèreté. Toujours désœuvrée, voulant toujours s'amuser, n'ayant pas d'idée de ce qui peut rendre véritablement heureuse, elle cherche le bonheur où jamais on n'a pu le trouver. Des projets de fêtes, de spectacles, de bals, le desir de se montrer, d'être mieux mise qu'une autre, d'inventer une mode, de passer enfin pour la personne la plus recherchée de la société, la plus magnifique, la plus agréable : voilà les seules idées dont elle soit occupée. Elle joint à ces travers mille prétentions ridicules ; elle affecte une *sensibilité* passionnée, un goût décidé pour les arts ; la musique, la peinture lui tournent la tête ; elle passe, dit-elle, les nuits à lire ; elle se pique aussi de *philosophie* et de *bienfaisance ;* ces deux grands mots sont continuellement dans sa bouche : elle fait des cours de physique, de chimie, manque toutes ses leçons, n'apprend rien, ne sait

rien, parle de tout, décide impérieusement, en impose quelquefois aux sots, et fait pitié à tous les gens raisonnables. Malgré tous ces ridicules, comme elle a un beau nom et deux cent mille livres de rente, elle est à la mode; on s'amuse, on se moque de sa folie, on calomnie même sa conduite; mais elle a une bonne maison, des loges à tous les spectacles, elle est belle et jeune. Ces avantages ne suffisent pas pour être estimée et pour obtenir une vraie considération: mais, en les possédant, on est sûr d'être recherchée, et c'est tout ce que desire madame la vicomtesse.

Théât. d'éd. Les Dangers du monde.

La Femme vaine et au cœur froid.

Dorinde a ce qu'on appelle dans le monde de l'esprit et un ton excellent; c'est-à-dire, qu'elle débite avec aisance la douzaine de petites phrases de complimens d'usage, que vous avez eu jadis

la bonté de m'apprendre en huit jours. D'ailleurs elle se plaît à conter de temps en temps quelques histoires, dont tout le sel consiste à jeter un ridicule sur une personne de la société. Elle est remplie d'égards pour les gens de sa connaissance, et de politesse pour ceux dont la considération est bien établie: mais pour tous les autres elle affecte un dédain qui va quelquefois jusqu'à l'impertinence la plus ridicule. Ce n'est jamais ni son goût, ni l'estime qui peuvent lui faire desirer une liaison; elle n'est conduite que par l'intérêt ou l'opinion des autres. On ne lui paraît aimable qu'autant qu'on est à la mode; c'est dans un cercle qu'il faut briller pour lui plaire: et si l'on y réussit, on pourra l'ennuyer sans qu'elle le trouve mauvais. C'est ainsi que, par l'excès d'une absurde vanité, elle a renoncé au droit naturel dont ne pourrait se dépouiller la personne la plus modeste, celui de juger par soi-même. On pré-

tend qu'elle est capable des meilleurs procédés, parce qu'elle passe sa vie à faire des visites et à écrire des billets. Comme elle est capricieuse, on dit aussi qu'elle est piquante. Mais au vrai, c'est une personne très-commune, dont le mauvais cœur a gâté l'esprit, incapable de sentir le prix du vrai mérite, admiratrice des petits talens, insensible aux grandes vertus, envieuse de la supériorité. Elle a, par beaucoup d'intrigues et d'artifices, acquis quelques partisans. Le cercle de ses liaisons est très-étendu; mais elle s'est fait un plus grand nombre d'ennemis, et elle n'a pas un seul ami sur qui elle puisse compter.

Ibid. Les Ennemies généreuses.

Sotte et coquette.

La marquise de.... n'a pour les gens raisonnables qu'une politesse froide et dédaigneuse; elle accuse tous ceux qui ne sont pas de sa société d'avoir un

mauvais ton, ou d'être *ennuyeux à la mort*. Elle n'a d'honnêteté que pour les femmes à la mode, pourvu qu'elles ne soient pas trop distinguées par leur esprit et leur figure. Celles qui, par défaut de fortune ou par raison, ne sont pas mises avec élégance et recherche, sont les objets de son mépris. La frivolité et les faux airs ont seuls le droit de lui plaire et de la séduire. Elle pense que toute la gloire d'une femme consiste à faire une dépense folle, à se servir de la marchande de modes la plus en vogue, et à être suivie constamment par-tout par trois ou quatre jeunes étourdis qui mettent leurs soins à la bien afficher. Une de ses folies est de se persuader, avec une extrême facilité, qu'on est amoureux d'elle, et de prendre les attentions les plus simples pour l'effet d'une passion secrète.

Ibid. La Bonne Mère.

L'Intrigante.

La vie agitée qu'elle mène ruine sa santé. Elle ne jouit pas de son crédit, par la peur continuelle qu'elle a de le perdre. En rendant service à une personne elle en désoblige plusieurs, et se fait tous les jours de nouveaux ennemis. Ceux qu'elle comble de graces se dispensent de la reconnaissance, en prétendant qu'elle y trouve toujours son intérêt personnel. Elle est éternellement dévorée d'inquiétudes, de chagrins. Elle est beaucoup moins satisfaite d'un succès, qu'elle n'est affligée d'un revers. La disgrace d'un homme en place, le plus léger changement dans le ministère, lui causent des insomnies et des agitations affreuses. Elle se plaint sans cesse des calomnies de ses ennemis, des malignes interprétations du monde, de l'ingratitude de ses protégés, et de l'ennui mortel qu'elle est forcée de subir si souvent, en sa-

crifiant toujours son goût à l'intérêt, en composant sa société non des personnes les plus aimables, mais de celles qui peuvent être utiles à ses projets; enfin, en renonçant aux plaisirs, au repos, à l'amitié, pour se livrer entièrement à l'intrigue et aux affaires.

Ibid. L'Intrigante.

L'Étourdie.

Madame de..... est légère, étourdie; elle a des accès de gaieté qui ressemblent un peu à la folie. Mais, quoiqu'on ait la perfidie de s'amuser de ses travers, de les exciter autant qu'on peut, ils ne réussissent point. Elle est jeune, jolie, et elle trouve dans les femmes de sévères censeurs. Il est vrai aussi que la jeunesse et la beauté donnent à ces tournures extraordinaires quelque chose d'indécent. Si madame de....., qui ne manque point d'esprit, était bien laide, elle ne paraîtrait qu'originale. C'est un Anglais qui a fait

d'elle la meilleure critique : M. *Horace Walpole*, soupant avec elle pour la première fois, en nombreuse compagnie, et voyant tout le monde occupé d'elle, et riant de ses folies, dit à son voisin : *Elle est fort drôle ici, mais que fait-on de cela à la maison ?*

Souv. de Fél.

Monsieur de..... n'a reçu de la nature ni assez d'esprit, ni assez d'agrémens pour attirer l'attention des autres. Il a très-peu de fortune ; ainsi son existence dans le monde n'est nullement brillante. Il est bon, mais il ne comprend guère les raffinemens de la délicatesse et de la sensibilité. Comme il n'a jamais causé d'ombrage, il n'a jamais eu d'ennemis ; et il ne connaît ni ne conçoit la haine. N'ayant inspiré ni passion, ni grand attachement, l'amitié n'est pour lui que de la bienveillance. Il jouit d'une santé parfaite ; on lui voit toujours un visage épa-

noui, riant et fleuri. Il n'est pas joueur, il n'est pas chasseur; il n'a qu'un goût, celui de la bonne chère en nombreuse compagnie. Il a des idées extrêmement simples sur les plaisirs de la société; il les fait consister non dans le choix des personnes, mais seulement en un grand rassemblement d'hommes et de femmes dans un beau salon bien éclairé. Je ne crois pas que, durant toute sa vie (il a cinquante ans), il ait été admis dans un petit cercle particulier, ni qu'il l'ait desiré. Certain de n'être jamais remarqué, il ne craint pas de se perdre dans la foule : au contraire, il la cherche comme l'asile qui lui convient; et, par un heureux instinct, il ne se plaît que là. Sa naissance lui assure l'entrée de toutes les grandes maisons; il est invité aux noces, aux fêtes, aux cérémonies de la société. Sa vie n'est remplie que des événemens qui arrivent dans le monde; et son bonheur se compose, sinon de celui des

autres, du moins de tout ce qui le forme dans son opinion. Se marie-t-on, sa joie est extrême, il ira à la noce. Une femme accouche-t-elle heureusement, il est charmé ; au bout de trois semaines elle recevra, sur sa chaise longue, les visites de tous ceux qui se présenteront. Meurt-on, il s'afflige réellement ; il suivra l'enterrement : ce qui est une petite consolation ; mais la maison sera fermée pendant plusieurs semaines ou même plusieurs mois. Aussi les veuvages sur-tout lui causent une véritable peine. Mais comme il est heureux lorsqu'il y a un compliment à faire ! Il y a vingt ans qu'il a quitté le service, et il n'en prend pas moins d'intérêt à toutes les promotions qui se font. Il n'existe pas un colonel et un brigadier qu'il n'ait félicité avec effusion de cœur ; sa joie est toujours proportionnée à l'élévation du grade, et pour celui de maréchal de France elle va presque jusqu'au transport.

Ce caractère lui fit faire un plaisant quiproquo. On faisait une promotion; à cette même époque M. le comte de.... découvrit les déréglemens inconcevables de sa femme, et avec un tel éclat, que tout Paris en fut instruit. M. le comte de.... dit publiquement qu'il va demander une lettre de cachet pour faire enfermer dans un couvent cette malheureuse jeune personne âgée de vingt-deux ans. Il écrit en conséquence au ministre. Le lendemain il part pour Versailles : tout le monde savait ce qu'il y venait solliciter. M. de.... qui ne s'informe jamais des nouvelles scandaleuses, ignorait parfaitement tout cela : mais, comme à son ordinaire, très-curieux d'apprendre les noms de ceux qui ont obtenu les grades, il arrive à Versailles chez le ministre, en même temps que M. le comte de....; il y avait à cette audience un monde prodigieux. Le ministre fait sa ronde, et en approchant de M. le comte de....

qui était à côté de M. de...., il lui dit : *Monsieur, votre affaire est faite.* Le ministre parlait de la lettre de cachet; mais monsieur de...., croyant qu'il s'agissait de la promotion, et que M. le comte de.... y était compris, embrassa ce dernier avec transport, en s'écriant : *Mon ami, je t'en fais mon compliment; cela ne me surprend pas : tu n'as que ce que tu mérites assurément bien; cela ne pouvait te manquer.* M. le comte de... rougit, pâlit, veut s'esquiver. Monsieur de.... le retient de force, en s'extasiant sur sa modestie, et en répétant que cet événement est très-simple; que tout le monde s'y attendait, et que lui qui parle, l'a prédit. Enfin le malheureux comte s'échappe; toute l'assemblée éclate de rire, et monsieur de.... sort sans être désabusé.

Ibid.

M. d'*Étréhan* est un vieillard qui

se porte fort bien, qui n'a jamais manqué une représentation d'opéra. On croirait que c'est un vœu qu'il a fait; tant son exactitude à cet égard est scrupuleuse. Tout ce qu'il se permet, c'est de sacrifier un acte ou deux; mais il faut qu'il comparaisse dans sa loge. D'ailleurs, il n'arrive dans une maison que pour dîner ou pour souper. Il mange et ne parle point, à moins qu'il ne soit question de l'opéra. Il dit alors quelques mots, sur-tout si l'on parle des ballets; car c'est la chose qui l'intéresse le plus. Il n'a pris aucun parti dans la querelle des *Gluckistes* et des *Piccinistes*. Pourvu qu'il y ait toujours des opéra et des ballets, c'est tout ce qu'il lui faut. Il ne manque pas un bal masqué : il s'y promène gravement, sans attaquer personne. Il n'y va que par *bienséance*, parce que cela s'appelle le *bal de l'Opéra*. Je ne sais pas pourquoi on l'a surnommé le *Père*; car il n'a rien de vénérable ni dans ses

mœurs ni dans sa personne. Si une femme ne l'appelait pas *mon Père*, elle aurait l'air d'une provinciale; ce qui oblige, en quelque sorte, à se lier avec lui, afin d'acquérir le droit de lui donner ce titre. Ainsi, ce surnom lui a valu dans le monde une sorte de considération qu'il n'aurait jamais eue sans cela. Sa constance pour l'Opéra ne lui a pas été inutile sous ce rapport. On en rit, on en parle. Au défaut d'agrément ou de caractère, une singularité fort souvent a donné dans la société une espèce d'existence. Il n'y a rien de pis qu'une complète insipidité qui ne fournit rien à la conversation. Le ridicule même vaut mieux que la nullité.

Ibid.

Je ne connais rien d'insipide comme madame de.... On ne peut même lui savoir gré de ses bonnes qualités. Elle n'est pas médisante, parce qu'elle ne

voit rien, n'est frappée de rien; elle n'est pas haineuse, elle n'a ni rancune ni humeur, parce qu'elle oublie tout et n'est sensible à rien. Elle a des torts sans pouvoir s'en douter, faute de délicatesse; elle imite, sans en avoir le projet, les gens avec lesquels elle vit, comme une glace qui représente les objets qui passent devant elle.

Ibid.

Madame d'*Ostalis* est aussi distinguée par sa réputation que par sa figure et ses agrémens. Elle a une égalité et une douceur inaltérables, un naturel charmant, et une certaine *sérénité* qui fait plaisir à contempler, parce qu'on sent qu'elle vient du calme parfait de ses passions et de la pureté de son ame. Toutes les femmes lui pardonnent ses talens et sa beauté en faveur de sa simplicité et de sa modestie; et les hommes, malgré sa jeunesse, la respectent véritablement, parce qu'elle n'a ni

pruderie, ni la moindre apparence de coquetterie.

Adèle et Théod.

Le baron de *Verdac* est un vieillard spirituel et misantrope. Sa misantropie est excusable; il a passé sa jeunesse à la cour. Ses deux premières femmes furent extrêmement galantes. Leurs profusions et les passe-droits de la cour, le forcèrent de quitter le service et de se retirer dans sa terre. Après avoir été courtisan, homme à bonne fortune et mari trompé, n'ayant recueilli pour tout fruit des faveurs des princes et des belles, qu'une pension mal payée, beaucoup de dettes et la goutte, il croit être un sage, parce qu'il prend son mécontentement pour un noble détachement des grandeurs humaines, et son humeur pour de la philosophie.

Les Mères riv.

Le duc de *Rosmond*, si célèbre par

les agrémens de son esprit et de sa figure, et par sa profonde dépravation, est certainement l'être le plus dangereux de son espèce. Rien en lui ne décèle la fatuité. Ses cheveux toujours négligés, son air nonchalant et un peu distrait, ses manières simples et naturelles, annonceraient plutôt la bonhomie et l'insouciance de plaire. Superficiel en tout, excepté dans l'art de séduire, il n'a que l'espèce d'instruction qui peut en imposer aux gens du monde : son esprit souple et fin manque d'étendue ; son ame est absolument dénuée d'élévation et de sensibilité. Il n'a qu'un seul genre de pénétration, mais qu'il possède à un degré supérieur. En étudiant les hommes, il ne sait démêler en eux que leurs faibles, leurs travers et leurs vices. Les vertus lui échappent ; il n'y croit pas. N'ayant aucune espèce de principes, il pense cependant qu'on ne doit jamais laisser échapper l'occasion de faire le bien,

quand on le peut sans risques personnels et sans qu'il en coûte des sacrifices. Tout ce qui est au-delà de cette morale et de cette sorte de bonté, n'est à ses yeux qu'une folie : la délicatesse, la générosité, l'héroïsme, ne sont pour lui que des extravagances, ou l'effet de quelques calculs secrets auxquels il suppose toujours l'intérêt personnel pour base. La vertu sublime ne lui semble que la duperie d'un esprit borné, ou l'artifice adroit d'un génie profond. L'usage du monde a fait connaître au duc de Rosmond que la flatterie la plus délicate n'est pas la plus persuasive. Les esprits sont si rafinés, que les louanges ingénieuses, par leur agrément même, sont devenues suspectes. Le duc de Rosmond ne montre de la finesse que lorsqu'il censure : ses épigrammes sont remplies de sel et de délicatesse. Mais quand il flatte, il ne veut que paraître sincère. Ses éloges ont un laconisme et une sorte de gros-

sièreté qui rendent leur effet irrésistible dans la bouche d'un homme si spirituel. Il les donne comme s'il n'exprimait que des vérités triviales généralement reconnues; et sa manière et son ton ne permettent pas de soupçonner qu'il ait la moindre intention d'obliger ou de plaire. Ses louanges sont reçues par les gens les moins orgueilleux : il ne les donne pas, elles lui échappent. Comment les refuser? Si, par hasard, on ose y trouver de l'exagération, il n'insiste point, mais il a l'air si étonné, que l'on rougit presque d'avoir été modeste; on craint d'être accusé de fausse humilité. Tel est le dangereux personnage qui a toutes les graces et tous les vices nécessaires pour parcourir avec éclat la carrière de l'ambition et celle de la galanterie, mais qui, dans tout autre, n'eût été qu'un homme extrêmement médiocre.

Ibid.

Le chevalier d'*Olbreuse* est, à mon avis, l'homme le plus aimable de la société. Ce n'est pas dire qu'il en soit le plus spirituel, le plus instruit, et celui qui ait les meilleurs principes ; mais il possède au suprême degré toutes les qualités sociales. Il est discret, facile et doux. Comme il a peu d'attache à ses opinions, sa conversation est toujours agréable ; il discute avec esprit et sans jamais disputer ; et quand les raisons lui manquent, il plaisante sans aigreur et avec beaucoup de grace. Il a du naturel et de la finesse, un excellent goût : aimant à plaire, il n'a point de prétentions exclusives. Il est charmé de rencontrer des gens spirituels ; il ne se met jamais en rivalité avec eux. Séduit et amusé par la grace des autres, dès qu'on est aimable, il est bienveillant pour le moment. Tout cela ne compose pas un grand caractère, mais forme un homme véritablement fait pour vivre dans le

monde et pour y réussir universellement.

Ibid.

Le marquis de.... jouit d'une grande considération. Un caractère frondeur et chagrin donne presque toujours à la cour la réputation de probité : on y prend pour de la vertu l'humeur qui ne permet ni de louer ni de flatter. Il y a deux espèces de misantropie; l'une qui vient de la haine du vice; l'autre qui est excitée par l'envie. Telle est celle du marquis de.... Dévoré d'ambition, les succès des autres sont pour lui des revers; il est mécontent de tout; il critique avec amertume tout ce qui se fait, et particulièrement les choses qui sont le plus généralement admirées. Il passe pour être généreux, parce qu'on a remarqué qu'il cesse de dire du mal de ceux qu'il a le plus frondés, s'ils tombent dans le mépris ou dans le malheur; mais c'est seulement parce qu'il ne les envie plus.

Ibid.

Le chevalier de *Melcour* est l'homme du palais de...., que le prince paraît aimer le plus. Melcour a des talens agréables et un grand desir de plaire. Il a très-peu lu, encore moins réfléchi; il n'a nulle instruction réelle, et n'est en état de juger d'après ses propres lumières, ni les hommes ni les choses. Mais il a passé toute sa jeunesse dans une société de savans et de gens de lettres, et sa mémoire conserve un assez bon recueil de jugemens tout faits, qu'il sait s'approprier et placer avec adresse dans la conversation. Les ignorans admirent son érudition; les gens médiocres sont éblouis de son esprit; et les personnes éclairées ne peuvent l'accuser de pédanterie et le trouver ridicule; car il a de la grace, de la finesse, et possède parfaitement l'art de se faire valoir, sans montrer la moindre prétention. Dépourvu de principes et de sensibilité, il n'est cependant ni corrompu ni dépravé. Son

ame, incapable d'éprouver une passion violente, n'a jamais été vivement combattue; et, comme il n'a vécu que dans un cercle vertueux, rien n'a pu l'entraîner vers le vice. Sans imagination et sans énergie, tout ce qui est grand lui paraît gigantesque; il louera de moins bonne foi l'héroïsme que la simple probité; il ne saurait admirer les choses qui ont une certaine élévation: sa vue n'y atteint pas. Par une suite de ce même caractère, il ne peut même concevoir les égaremens produits par les grandes passions; et, prenant à cet égard son étonnement pour de la vertu, il jouit du bonheur de s'estimer sans en avoir le droit. Il n'a aucun de ces vices éclatans qui déshonorent, mais il a presque tous ceux que l'on tolère ou qui peuvent se cacher aisément. Plus frivole et plus inconsidéré que méchant, il n'a qu'un desir, celui de briller et de plaire; et qu'un but, celui de s'amuser. Pour l'intérêt léger

de ses plaisirs ou de sa vanité, il sacrifiera toujours sans scrupule les devoirs sacrés de l'amitié, mais sourdement, sans éclat, sans rupture. Melcour ne se brouille jamais ; il néglige, il trahit, il revient; il nie avec audace les torts qu'on ne peut prouver ; il rejette les autres sur son étourderie. On le croit, ou du moins on lui passe tout, parce qu'au fond personne ne l'aime assez pour approfondir avec soin ses motifs et son caractère. Il n'a rien d'attachant; mais il est aimable, il a de la souplesse, de la gaieté, de l'adresse, et un ton si naturel, un air si ouvert, qu'on n'est jamais tenté de prendre son excessive complaisance pour de la bassesse. L'amitié, la reconnaissance même ne lui donneront jamais le courage de défendre, au risque de déplaire, ceux qu'il doit aimer, à moins que les médisans ou les calomniateurs n'aient aucune considération personnelle. Mais s'ils sont imposans par leur rang, par

leur réputation, ou seulement s'ils ont une bonne maison, et que Melcour ait le desir d'aller chez eux, il gardera le plus obstiné silence: en même temps vous le verrez soupirer et s'attrister; et c'est, dans ce cas, joindre la perfidie à la lâcheté. Celui qui se tait et qui paraît s'affliger lorsqu'on déchire son ami, fait un aveu tacite, mais formel, des torts qu'on lui impute. Si l'on attaque ses amis par le ridicule et par la plaisanterie, Melcour prétend que tout ce qui ne porte nulle atteinte à l'honneur ne saurait blesser. Cependant, pour la forme, il commence par repousser doucement les traits piquans de la moquerie; bientôt il sourit, comme involontairement et malgré lui; enfin il s'anime par degrés; les rires le gagnent. L'amour propre le lui pardonne: on n'accuse point son cœur; on croit avoir séduit son esprit par des saillies ingénieuses. On ne dit point que Melcour est perfide et lâche; on s'écrie: Qu'il est

gai! qu'il est aimable! Melcour peut répandre, en passant, de l'agrément dans un cercle étendu; mais il sèmera toujours la division dans une société intime et par conséquent peu nombreuse. Il ne fera jamais de ces noirceurs mal-adroites qui se découvrent toujours. Mais si deux amis l'admettent en tiers entre eux, au bout de peu de temps, ils se trouveront refroidis l'un pour l'autre, et sans pouvoir s'en rendre raison, sans en connaître les motifs et la cause. Par l'art magique de la tracasserie, Melcour produira imperceptiblement et par degrés, de grands changemens; tantôt, sans dessein et par des indiscrétions dangereuses; tantôt, avec le projet de flatter et de plaire. Par de petits rapports infidèles, quelquefois par un geste, un regard, un sourire, toujours sans se compromettre, sans que les amis puissent citer de lui ou découvrir un mensonge absolu, une calomnie positive, Melcour, par des

manières insinuantes, par une obligeance excessive, saura se rendre agréable et, en quelque sorte, nécessaire à tous deux ; il deviendra leur confident, jouera le rôle de médiateur dans les petites querelles. Mais les nuages se multiplieront; les raccommodemens seront chaque jour moins tendres ; ils finiront par n'être pas sincères : l'aigreur, le dépit, le mécontentement, succèderont à l'inclination et à la confiance ; et les amis se trouveront brouillés, sans savoir comment et pourquoi ils ont cessé de s'aimer, et peut-être sans en accuser Melcour, qui restera l'ami de l'un et de l'autre, en donnant tort séparément à tous les deux. Voulez-vous savoir le jugement que les gens du monde portent d'un tel personnage ? Le voici : *Melcour est étourdi, indiscret, léger; mais il est rempli de franchise : le fond de son cœur est excellent, et il est incapable de faire une méchanceté.*

Quand on réfléchit aux jugemens des gens du monde, il est impossible d'attacher du prix à ses éloges.

Ibid.

Je n'ai vu dans ma vie que deux figures qu'il est impossible d'oublier jamais ; celle de *Camille* et celle de *Pauline ;* mais dans des genres absolument différens. L'expression du visage charmant de Pauline est la candeur et la sérénité ; tous les traits de Camille semblent formés pour peindre les sentimens les plus énergiques. S'attendrit-elle, son regard est passionné. S'attriste-t-elle, la douleur la plus pathétique se déploie sur son front. La figure de Pauline offre sans cesse successivement toutes les nuances douces et délicates de la sensibilité; celle de Camille n'en présente que les grands traits. Pauline, par les graces attrayantes, par une physionomie pleine de douceur, de calme, de pureté, par un sourire céleste, remplit l'idée qu'on

se fait des anges ; Camille réalise la chimère des divinités fabuleuses. L'une s'insinue doucement au fond de l'ame pour l'occuper délicieusement, pour y régner toujours ; l'autre s'empare de l'imagination qu'elle enflamme, qu'elle exalte. Il faut aimer la première comme on aime la vertu, sans emportement, mais avec constance. On ne peut aimer la seconde qu'avec enthousiasme : le sentiment qu'elle inspire, par sa violence même, ne saurait subsister longtemps ; mais il absorbe, il consume tant qu'il dure. Son esprit est comme sa beauté ; il est éblouissant, il est infini, il a quelque chose d'idéal. Il est tellement combiné avec ses affections, qu'on ne sait quel nom lui donner ; c'est mieux que de l'esprit, mais c'est quelque chose de plus ingénieux que la sensibilité. On serait tenté de dire que c'est du génie, si ce nom pouvait s'appliquer à des riens, à une réponse, à une saillie, à une chanson. Il y a

une telle originalité dans sa personne et dans son caractère, qu'il est aussi difficile de la peindre que de la deviner ou de la prévoir. Un tableau paraît fantastique, lorsqu'il n'a nul rapport avec des objets déjà connus. Camille ne ressemble à personne; on ne peut se la représenter que lorsqu'on a pu la connaître. Elle ne doit rien à l'éducation; elle n'est plus l'enfant de la nature : elle est l'ouvrage brillant et romanesque de sa propre imagination.

Les Mères riv.

M. Molten est un homme de quarante-deux ans ; il joint à beaucoup d'esprit naturel une grande originalité de caractère, une extrême bonhomie, et une ame sensible et généreuse. Il a rencontré dans sa vie beaucoup de fourbes et de fripons ; il a aussi connu des gens véritablement honnêtes; il n'estime pas la multitude, mais il n'est point misantrope ;

il croit à la vertu. Son antipathie pour toute espèce d'affectation influe beaucoup sur son extérieur, qui peut déplaire et repousser au premier coup d'œil ; son air est froid, son ton sec et même souvent brusque. Naturellement observateur, il a remarqué qu'il faut en général se défier de ceux qui ont des manières affectueuses, et qui s'empressent de montrer une grande sensibilité ; et voulant éviter tout ce qui peut ressembler à l'exagération et à la fausseté, il tombe communément dans l'extrémité contraire ; il manque fréquemment de politesse, et sa franchise dégénère quelquefois en rudesse.

N. C. M. Le Jupon vert.

Madame de Nelfort, veuve d'un vieux mari infirme qu'elle avait soigné de la manière la plus touchante, n'était plus de la première jeunesse ; elle avait trente-trois ans, mais rien ne conserve la beauté comme la rai-

son et des mœurs pures ; elle était encore d'une fraîcheur et d'une figure éclatante. Elle joignait à la solidité de caractère beaucoup de finesse et cette pénétration, ce tact délicat que donnent l'usage du monde et la justesse de l'esprit. Sa réputation, les éloges fondés que l'on prodiguait à sa conduite, avaient heureusement tourné toute sa vanité sur les seules choses qui méritent d'en inspirer, mais qui cependant ne la justifient pas, et madame de Nelfort avait beaucoup d'orgueil. Sa beauté n'était pour elle qu'un accessoire ; elle n'en était pas plus vaine qu'une coquette ne l'est d'une jolie parure qu'elle croit faite, non pour augmenter ses attraits, mais seulement pour les faire remarquer mieux. Elle n'apprécie la beauté que par l'éclat et le prix qu'elle donne à la vertu, et par le charme qu'elle en reçoit. Ainsi que de toutes les femmes dont la vie est irréprochable, on disait d'elle

qu'elle avait la tête froide et qu'elle manquait d'imagination. Cependant elle avait un cœur sensible et une tête très-susceptible d'exaltation : mais le calme et la fierté de son ame répandait sur toute sa personne quelque chose d'austère et de froid qui, sans être affecté, donnait une fausse idée de son caractère. Personne dans la société n'aurait eu plus d'agrémens qu'elle, si elle n'avait pas été un peu gâtée par l'hommage universel que l'on rendait à son mérite et à ses vertus : car l'éloge le moins frivole et le mieux fondé gâte toujours, s'il enorgueillit. Madame de Nelfort était quelquefois trop rigide ; elle avait trop de sécheresse avec les gens d'une mauvaise réputation. Elle ne sentait pas assez qu'il y a beaucoup plus de pudeur et de dignité dans la douce indulgence qui semble ignorer les anecdotes scandaleuses, ou du moins les révoquer en doute, que dans le dé-

dain qui en retrace le souvenir, et qui s'érige publiquement en juge inflexible.

Ibid. Les Prévent. d'une Femme.

Le chevalier de Luzi, jeune, aimable, brillant, était devenu la terreur des belles mères et de toutes les femmes attachées à leur réputation. A vingt-six ans il avait entièrement dissipé une fortune considérable ; et on l'accusait d'avoir perdu deux femmes, dont l'une était séparée de son mari, et l'autre enfermée par lettre de cachet dans un couvent. C'en est assez pour être célèbre, redouté et peu recherché des gens raisonnables. Cependant, avec une mauvaise tête il avait un cœur sensible et généreux. Il s'était ruiné par une libéralité mal entendue ; il était d'ailleurs indiscret, étourdi : défauts qui donnent souvent l'apparence et les torts de la fatuité. Enfin sa légèreté, son inconséquence

ses succès et quelques aventures d'éclat, le faisaient généralement passer pour un homme aussi dangereux qu'immoral. Cependant ceux qui le connaissaient bien le jugeaient avec moins de rigueur; ils voyaient en lui, à travers beaucoup de défauts, mille qualités attachantes, et le caractère le plus doux et le plus aimable.

Ibid.

Hippolyte de Valrive était un jeune homme accompli. Orphelin dès le berceau, seul héritier des titres et des biens d'une famille illustre, il reçut la meilleure éducation et en profita. Il était né avec un de ces caractères heureux qui se prêtent à tout, sans effort comme sans flatterie. Flexible sans être souple, complaisant par bienveillance, et par conséquent sans bassesse, Hippolyte ne souffrait point des imperfections des autres; il les excusait toujours, et ne s'en irritait jamais; il

pouvait être blessé d'un procédé, il ne l'était point d'un défaut de caractère ; il trouvait de l'injustice à se fâcher du résultat d'une longue habitude. Sa supériorité ne choqua jamais l'irritable amour propre des gens médiocres ; il faisait bien mieux qu'essayer de la cacher, hypocrite ménagement, toujours mal-adroit ; il n'y pensait pas ; elle était à la fois éminente et naturelle ; celle-là dont l'acquisition n'a rien coûté n'enfle point, n'enivre point, et l'homme qui la possède ne veut ni surprendre, ni primer. Hippolyte considérait le mérite et les lumières comme des moyens de plaire et de se faire aimer, non comme un droit de dominer. Il n'avait point la prétention de faire valoir les autres, ni la faculté de se déclarer dans un cercle le protecteur du faible ; mais tout naturellement il savait jouir des agrémens et des talens qu'il rencontrait ; il trouvait du plaisir à louer ce

qui l'intéressait ; il aimait beaucoup mieux être amusé que briller ; et c'est ainsi qu'on est aimable. Rien n'embellit et ne fait pardonner la raison comme la gaieté. Hippolyte ne faisait jamais de folies, mais il en disait de si plaisantes, il riait de si bon cœur, que les gens les plus étourdis et les plus frivoles n'étaient jamais mal à l'aise avec lui. Ce n'est pas la sagesse, c'est son affiche ou la pédanterie qui repousse. Hippolyte ne dénigrait, n'effarouchait personne, et gagnait tous les cœurs : enfin il avait un tour d'esprit original. Ses idées, toujours justes, offraient communément quelque chose de neuf et même de singulier qui donnait un attrait piquant à son entretien et à son commerce.

Ibid. Le Mari instituteur.

Le baron de Verceil joignait à un excellent cœur un caractère plein de droiture et de générosité. Son esprit,

plus cultivé qu'étendu, avait plus de finesse que de profondeur, et son ame avait moins d'énergie que de sensibilité. Il aimait la littérature, et le goût des vers et des romans donnait à ses idées et à sa conversation un tour romanesque qui plaisait généralement aux femmes. Modéré dans toutes ses affections, peu susceptible de sentimens violens, et n'en ayant jamais éprouvé, tout le charme de l'amour se trouvait pour lui dans le mystère et la galanterie. Il était satisfait, pourvu que son imagination fût occupée d'une intrigue; et il aimait presque autant en être le confident que le héros. Il était aimable, sur-tout avec les femmes, parce qu'il avait toujours l'air de les écouter avec intérêt et crédulité. Il croyait aux maux de nerfs et aux évanouissemens fréquens causés par la sensibilité. D'ailleurs il avait l'usage du monde, un ton noble, une grande politesse. Son esprit était orné de tous

les lieux communs que l'on peut répéter avec agrément dans les entretiens particuliers, sur l'amour, l'amitié, la sympathie, sur les délices de la vie champêtre, etc. Il aimait les arts et sur-tout la musique ; il savait admirer et faire valoir les petits talens de société ; il s'extasiait en écoutant une femme chanter une romance, ou jouer des variations sur la harpe ou le piano. Il était grand partisan des lectures de société, n'en manquait pas une, et élevait aux nues tout ouvrage manuscrit lu par l'auteur à *cinquante ou soixante amis*. Il avait fait deux voyages à Londres, et une course en Suisse; ce qui lui fournissait les moyens de disserter de temps en temps, sinon d'une manière neuve, au moins avec succès, sur la *liberté*, sur la *verdure anglaise*, sur les *grands effets de la nature* et sur les *sensations* qu'on éprouve au bord d'un précipice ou sur le haut d'une montagne. Le bon

goût qu'un esprit fin et délicat acquiert nécessairement à la cour, le préservait de l'insipidité que donnent quelquefois une extrême facilité de caractère et une excessive complaisance. Il s'était fait un art d'un genre de contradiction, qui, loin de dégénérer en dispute, ne pouvait que rendre la conversation plus agréable et donner plus de prix à son suffrage. Enfin il avait les qualités qui peuvent inspirer l'estime et rendre agréable dans la société ; mais il n'avait pas le mérite transcendant qui excite l'envie et la haine : aussi était-il généralement aimé.

Veil. du Chât.

Lady Nevil n'a aucune des qualités qui attire la confiance. Son esprit est aussi borné que son cœur est froid ; elle se pique d'austérité, et place la douce indulgence dans la classe des faiblesses. Fière de n'avoir jamais rien

aimé, elle se croit au-dessus des passions, parce qu'elle n'en a jamais inspiré. Scrupuleuse observatrice de toutes les bienséances, minutieusement attentive à remplir tous les devoirs de société, sa principale maxime est de tout sacrifier aux usages et à l'opinion ; elle a moins d'horreur pour le vice que de crainte du blâme. Exacte dans ses procédés, elle pense que les vaines formes de l'étiquette et du cérémonial peuvent suppléer aux sentimens. Elle a acquis une excellente réputation, et n'a jamais eu un ami. Mais, jouissant d'une grande considération, elle obtient ce qu'elle cherchait, et ne regrette point un bien qu'elle n'est pas capable d'apprécier.

Ibid.

Le comte d'*Elby* a une taille imposante, une figure plus régulière qu'agréable : il parle bien ; sa conversation est agréable et spirituelle ; mais on y

trouve trop d'apprêt; et quoique ses manières soient nobles et simples, elles ne paraissent cependant pas naturelles. Un maintien contraint et composé, un regard perçant, et en même temps errant et distrait, qu'on ne rencontre qu'à la dérobée et qu'on ne voit qu'à lui, une physionomie triste et malheureuse, donnent à toute sa personne je ne sais quel air sombre, équivoque et faux, qui frappe au premier abord, et auquel on s'accoutume difficilement. On sent qu'il est observateur et qu'il cherche à s'en cacher. Sa manière furtive d'examiner ce qui se passe autour de lui, inspire naturellement la réserve et même la défiance. Il est aisé de connaître qu'il n'y a aucun rapport entre son extérieur et son caractère. En effet, il affecte une froideur extrême, une sagesse austère, quoiqu'il ait une imagination ardente et des passions impétueuses. Né avec des qualités brillantes et une grande sensibilité, il

pourrait être vertueux, s'il avait plus d'empire sur lui-même. Mais, cédant à tous ses penchans, il ne s'occupe que du soin de déguiser ceux qui peuvent nuire à sa réputation, et il prend insensiblement l'habitude d'une dissimulation constante, dont il se fait un art aussi profond que dangereux.

Ibid.

Le vicomte de *Murcé* était un homme à bonnes fortunes. Il avait quarante-cinq ans, fort peu d'esprit ; mais rien ne déguise la médiocrité comme un ton décidé et un grand usage du monde. Il avait cette espèce de douceur qui vient de l'insouciance et du manque de caractère, mais qui préserve, comme la bonté, de l'aigreur et du ressentiment. Il ne disputait jamais que pour soutenir la conversation, et, dans la crainte de s'appesantir, il se contentait communément d'entamer une discussion, et il la lais-

sait terminer aux autres. Manquant de la finesse et de l'esprit qui rendent observateur, il ne remarquait que les petits ridicules les plus frivoles : une expression, un mot de *mauvais ton*, étaient pour lui la chose la plus frappante; il s'en moquait dans la société d'une manière assez plaisante. Ce genre de critique le rendait redoutable, et lui donnait beaucoup de considération. Ses décisions sur ce point étaient des espèces d'oracles ; on les citait comme des sentences sans appel, et l'on répétait unanimement qu'il avait un goût parfait, quoiqu'à tout autre égard, ses jugemens n'eussent pas le sens commun. Il connaissait parfaitement les femmes, et il avait un ascendant particulier sur les jeunes personnes ; il savait les amuser, gagner leur confiance et les faire valoir ; il établissait leur réputation d'esprit et d'agrémens. On desirait son suffrage, afin d'en obtenir beaucoup d'autres,

et souvent, en faisant tant de frais pour lui plaire, on se trouvait engagée, sans avoir su prévoir où pouvaient conduire toutes ces avances, et l'intimité qui en devenait la suite.

N. C. M. Le Mari corrupteur.

Le comte d'*Orgimont* entrait dans sa trentième année. Élevé par des parens éclairés et sages, il avait toujours eu pour la religion ce profond respect, cette admiration fondée, qui conduisent nécessairement en peu de temps à la parfaite conviction. Avec une grande ame et des penchans vertueux, il ne trouvait rien d'effrayant dans l'austérité des maximes et des principes de la religion. Cette vertu perfectionnée, toujours soutenue par une espérance sublime, élevait tous ses sentimens et plaisait à son imagination. Il lui semblait que le plan de la vie, formé par un esprit éclairé sur des idées si nobles, n'avait plus rien de vulgaire, et

préparait, en dépit même de la fortune, la destinée la plus glorieuse et la plus desirable. Ce ne fut point en vain que cette lumière céleste l'éclaira dès ses plus jeunes ans; son cœur s'élança vers la vertu par un mouvement naturel. Dès qu'il put l'entrevoir, il ne travailla, il n'étudia que pour la discerner mieux, et, lorsqu'il l'eut connue, il jura de la suivre; et chaque pas dans cette route heureuse l'affermissant dans ses opinions, il ne s'en écarta jamais et s'y fixa sans retour. Sa figure majestueuse et régulière frappait au premier coup d'œil; mais la douceur et la simplicité de ses manières formaient avec sa taille imposante un contraste qui avait quelque chose de touchant. La sérénité de son regard peignait le calme parfait de son ame; mais on voyait que cette paix si douce était l'ouvrage de la vertu, et non le résultat de l'indifférence. Tout en lui annonçait la bonté, la sensibilité. En-

fin, il joignait à l'égalité d'humeur la plus aimable, une tournure d'esprit originale et piquante. Quoiqu'il eût banni de son ame toute espèce d'aigreur et d'intolérance, il était naturellement enclin à tourner en ridicule tout ce qui lui paraissait déraisonnable ou vicieux. L'usage du monde et ses principes réprimaient dans la société ce penchant, mais ne l'avaient pas détruit.

N. C. M. Le Mari corrupteur.

Cécile, âgée de vingt ans, avait tous les charmes et toutes les vertus de son sexe. Belle sans coquetterie, spirituelle sans prétentions, sa modestie et sa timidité, en lui donnant les graces les plus intéressantes de la jeunesse, ne lui permettaient pas de montrer les qualités brillantes qui la distinguaient; mais on l'examinait avec un intérêt qui les faisait deviner. Car la bienveillance est, en sens contraire, aussi

pénétrante que peut l'être la malignité.

Ibid.

Le caractère d'*Armoflède* est un assemblage surprenant et monstrueux de défauts et de vices bien rarement réunis. Inconstante dans ses goûts et persévérante dans ses desseins, elle a tous les caprices de la légèreté, et toute la suite, toute l'opiniâtreté que peuvent donner des sentimens profonds et des passions violentes. Étourdie, et même indiscrète par vanité, personne cependant ne possède mieux l'art perfide de dissimuler ou de tromper. Née avec l'imagination la plus ardente et le cœur le plus froid, absolument dénuée de principes et pervertie par orgueil, il n'y a pour elle dans la vie que deux grands intérêts; le plaisir, et la vaine gloire de s'élever au-dessus des autres par l'éclat du rang et par la séduction de l'esprit et des graces. Sa

tête est si vive, qu'elle parvient sans peine à se persuader, du moins pour le moment, qu'elle éprouve en effet les sentimens qu'elle avait formé le projet de feindre; elle persuade, elle entraîne, parce que souvent elle partage l'illusion qu'elle cause. Elle est à son gré sensible, touchante ou passionnée, et avec une adresse inimitable. Car elle fait mieux qu'emprunter toutes les formes, elle les prend réellement; elle s'abuse elle-même, afin d'abuser plus sûrement ceux qu'elle veut séduire. Elle sait tirer parti des défauts qu'elle ne peut cacher. Elle avoue si naturellement qu'elle est légère, inégale, inconséquente, qu'on n'est jamais tenté de se défier d'elle, et qu'on n'attribue ses torts et ses perfidies même qu'à l'imprudence et à l'étourderie. La nature a mis dans ses yeux l'empreinte de la malice et de la tromperie; mais son visage, aussi souple, aussi mobile que son esprit, ne

doit tous ses charmes qu'à la variété des mouvemens, et à l'étonnante facilité de rendre tous les différens genres d'expressions. Enfin, coquette, ambitieuse, envieuse, fausse et vindicative, elle est d'autant plus dangereuse, que son ton, sa vivacité, ses manières si naturelles, son air ouvert, étourdi, et jusqu'à sa gaieté, ne permettent pas de la soupçonner d'artifices, et n'annoncent jamais que la franchise et la bonté.

Les Chev. du Cyg.

Ludvil était un vieux célibataire de soixante ans. L'indolence, la paresse et la douceur formaient le fond de son caractère; il aimait par-dessus toutes choses le repos et la paix; il n'avait jamais voulu se marier, dans la crainte de perdre une partie de sa tranquillité. Quoiqu'il fût incapable d'affectation et de fausseté, il était l'homme du monde que l'on jugeait le plus mal. Presque

toutes les apparences en lui étaient trompeuses. On le croyait philosophe, parce qu'il vivait depuis dix ans dans une retraite absolue, et il ne s'y était fixé que par nonchalance; il s'y trouvait bien, il y restait. Il avait l'air sérieux et réfléchi : on le prenait pour un profond penseur; et il n'avait médité de sa vie. On croyait même, en le voyant au milieu de ses rochers et sur les rives de son lac, qu'il avait quelque chose de romanesque dans le caractère; mais il ne cherchait les torrens et les ruisseaux que pour jouir de leur fraîcheur; il ne s'oubliait sur les tapis de verdure que pour se reposer et pour dormir. Peu susceptible d'éprouver un attachement véritable, il avait une aménité et une sorte d'indulgence qui le faisaient passer pour le vieillard le plus sensible. Il ne grondait point; c'eût été une fatigue : il aimait mieux pardonner sans explication, que s'émouvoir ou s'ennuyer.

Un infortuné venait-il l'implorer, il se hâtait de le secourir, et sur-tout afin de s'affranchir d'une sensation pénible. On ne se doutait pas qu'il fût le plus exigeant de tous les hommes ; il paraissait ne dominer personne, et il enchaînait tout ce qui l'approchait. Si on le quittait, il ne se plaignait point, mais il avait l'air si attristé, et quand on revenait, il était si heureux, qu'on se reprochait la plus courte absence. Il était dangereux d'avoir pour lui une attention nouvelle ; il s'en montrait si touché, il en parlait tant, et avec des expressions de reconnaissance qui marquaient si clairement qu'il était persuadé qu'on ne manquerait pas de la renouveler, qu'il n'était guère possible d'avoir le courage de tromper son espérance. Enfin, par la disposition de son humeur, il avait naturellement trouvé un grand secret, celui d'embellir et de cacher l'égoïsme sans dissimulation, et de maîtriser tous ceux

qui l'entouraient, non seulement sans autorité, mais en se faisant chérir.

Le C. de Corke. Les Savinies.

La princesse des Ursins joignait les graces les plus attrayantes à la beauté la plus régulière : son esprit et son caractère semblaient faits pour sa place ; l'un était fin, pénétrant, l'autre insinuant, souple et dissimulé. L'ambition fut sa seule passion ; plaire et se faire aimer n'étaient pour elle que des moyens de dominer. Si le ciel l'eût placée sur le trône, elle aurait eu des mœurs austères. Elle profita des faiblesses de l'amour en les dédaignant, et même sans les comprendre ; elle n'avait voulu séduire que pour régner. Une femme de ce caractère doit conserver long-temps le même charme aux yeux de son amant : elle n'a jamais ces inquiétudes, ces caprices apparens que donne la sensibilité, ni ce refroidissement que le temps produit tôt ou

tard ; elle est toujours égale, parce qu'elle est toujours calme; elle est indulgente sans efforts.

N. C. M. La princ. des Ursins.

Célinte était une riche veuve, bel esprit ; elle avait de bonnes qualités sans principes, beaucoup d'esprit sans goût et sans justesse, une vanité dévorante, une grande activité. Elle voyait beaucoup de monde ; elle cultivait avec soin la bienveillance des hommes en place et des gens de lettres. Elle sollicitait les uns avec persévérance, elle rendait d'importans services aux autres : elle prodiguait la louange et la flatterie à tout; mais sans se démentir loin de leurs yeux. Dès qu'on dînait chez elle, et qu'on paraissait l'admirer, on avait un mérite supérieur ; mais aussi elle dénigrait ou faisait décrier par ses partisans tous ceux qui, avec quelque célébrité, ne recherchaient pas sa société ou ne briguaient pas sa pro-

tection. De quelque genre que fût une affaire, Célinte connaissait tous les moyens de la faire réussir, et elle n'en rejetait aucun. On disait d'elle : *Personne au monde ne sait mieux servir ses amis ;* ce qui signifie littéralement : *Personne au monde ne sait mieux intriguer.* Car telle est, et telle doit être en effet la perfection de l'amitié dans un temps où les prétentions universelles ont rendu l'ambition une passion si vulgaire.

Ibid. Le Journaliste.

Mademoiselle de Clermont reçut de la nature et de la fortune tous les dons et tous les biens qu'on envie; une naissance royale, une beauté parfaite, un esprit fin et délicat, une ame sensible, et cette douceur, cette égalité de caractère si précieuses et si rares, sur-tout dans les personnes de son rang. Simple, naturelle, parlant peu, elle s'exprimait toujours avec agrément et justesse; on

trouvait dans son entretien autant de raison que de charme. Le son de sa voix s'insinuait jusqu'au fond du cœur, et un air de sentiment, répandu sur toute sa personne, donnait de l'intérêt à ses moindres actions.

Ibid. Mlle de Clermont.

Le caractère, les vertus du duc de Melun lui donnaient une considération personnelle indépendante de la fortune et de la naissance. Quoique sa figure fût noble et sa physionomie douce et spirituelle, son extérieur n'offrait rien de brillant. Il était froid et distrait dans la société. Avec un esprit supérieur, il n'était point ce qu'on appelle un homme aimable, parce qu'il n'éprouvait aucun desir de plaire; non par dédain ou par orgueil, mais par une indifférence qu'il avait constamment conservée. Trop austère, trop éloigné de toute espèce de dissimulation pour plaire, il était cependant

généralement aimé dans le monde. On ne trouve pas que les gens vertueux soient amusans; mais lorsqu'on les croit sincères, on pense qu'ils sont les amis les plus solides et les rivaux les moins dangereux, sur-tout à la cour. Le duc de Melun, avec la politesse la plus noble, n'avait aucune galanterie; sa sensibilité même, et une extrême délicatesse, l'avaient préservé d'un engagement formé par le caprice. A peine âgé de trente ans, il n'était que trop susceptible d'éprouver une grande passion; mais, par son caractère et par ses mœurs, il était à l'abri de toutes les séductions de la coquetterie.

Ibid.

Mademoiselle de la Vallière venait d'entrer dans sa dix-septième année. Sa figure n'était ni régulière, ni frappante; elle semblait faite pour attendrir et pour charmer le cœur, et non pour éblouir les yeux. L'expression de

la modestie, de la candeur et de la sensibilité embellissait tous ses traits : on la voyait sans étonnement, on ne l'examinait jamais avec indifférence. De grands yeux d'un bleu foncé, voilés par de longues paupières noires ; la blancheur la plus pure, mais sans aucun mélange d'incarnat, donnaient à sa physionomie une douceur enchanteresse. Son regard timide semblait implorer l'indulgence ; son sourire plein de charmes était à la fois ingénu, touchant et spirituel. Elle avait une taille parfaite, quoiqu'un accident arrivé dans son enfance l'eût rendue un peu boiteuse ; mais ce défaut avait en elle de la grace ; elle pouvait le déguiser en marchant lentement, et sa démarche timide et mal assurée paraissait convenir à cette figure délicate, modeste et touchante ; elle s'accordait avec son maintien, elle ajoutait à l'intérêt inexprimable répandu sur toute sa personne. Son ame était pure, noble et

profondément sensible. Elle joignait une grande fierté de caractère à la modestie la plus vraie. Elle se trouvait si inférieure aux objets de son affection, qu'elle ne pouvait s'enorgueillir de ses propres qualités ; car l'orgueil ne vient que de l'égoïsme et de la sécheresse de l'ame, qui laissent la triste faculté de voir les autres sans illusion, en ôtant le pouvoir utile de se juger soi-même sans partialité. Mademoiselle de la Vallière avait toute la délicatesse que peuvent donner beaucoup d'esprit et une extrême sensibilité. Son cœur était facile à blesser; elle souffrait d'autant plus alors, que sa douceur l'empêchait de se plaindre. Souvent on l'accusait d'inégalité d'humeur quand elle gémissait en secret d'un tort qu'elle n'osait reprocher ; mais on dissipait facilement cette impression douloureuse; un léger témoignage d'affection suffisait pour lui persuader qu'elle avait mal jugé : comme si un cœur sensible

pouvait se tromper quand il est souvent mécontent. Elle n'hésitait point à se condamner, afin de justifier ce qu'elle aimait.

Duch. de La Val.

La maréchale de Bellefonds était aussi dépourvue d'agrémens que d'esprit : elle avait un cœur peu sensible, des manières froides, et un ton d'une sécheresse repoussante. Ne pouvant s'enorgueillir de ses qualités personnelles, elle n'était vaine que de sa naissance et de sa fortune; elle prenait les égards que l'on devait à son rang pour des succès, et cette espèce d'erreur la préservait de l'envie. A la cour, les distinctions accordées par l'étiquette aux places et aux grands emplois paraissent être en effet des préférences publiques, et celles-là doivent suffire aux personnes qui n'ont jamais connu le charme des préférences de société. La maréchale de Bellefonds aurait même

trouvé bien étrange que l'on eût attaché plus de prix au desir d'être distingué dans un petit cercle particulier, qu'à la gloire de l'être par les princes de la famille royale, en présence de toute la cour. Avec cette manière de penser et de voir, elle ne se doutait pas que la personne la plus aimable pût avoir sur elle le moindre avantage. Dans les fêtes publiques, n'était-elle pas appelée par les reines et placée auprès d'elles, tandis que madame de Sévigné restait confondue dans la foule? Cependant on ne pouvait l'accuser d'être impérieuse et sur-tout exigeante. Quand on était au-dessus d'elle ou son égale, elle rendait des honneurs; jamais elle ne cherchait à plaire. Pour les inférieurs, elle ne les remarquait pas; la chambre en eût-elle été remplie, elle se serait trouvée seule, elle eût agi avec autant d'aisance que si elle eût été sans témoins; mais aussi elle n'exigeait rien d'eux. Les personnes

qu'elle regardait comme subalternes ne pouvant jamais attirer son attention, jouissaient avec elle d'une entière liberté ; leurs actions et leurs discours étaient toujours sans conséquence pour elle. Enfin, elle était impertinente d'une manière si profonde, et avec tant de simplicité et de bonne foi, qu'on en était beaucoup plus surpris qu'indigné ; et du moins, par la tournure de ses idées et de son caractère, on n'en souffrait jamais.

Ibid.

Henriette d'Angleterre était l'une des personnes les plus distinguées de la cour de Louis XIV. Elle avait un grand éclat de fraîcheur et de beauté, une grace séduisante dans les manières, de la gaieté, de la franchise. Mais cette dernière qualité, si précieuse, peut facilement avoir de grands inconvéniens dans les personnes d'un rang supérieur. Elle ne donnait point d'indiscrétion à *Madame ;* jamais femme

ne sut mieux garder un secret; mais aussi jamais princesse ne sut moins dissimuler l'aversion ou l'ennui. Avec une telle sincérité, on paraît souvent inégale; on n'a le suffrage ni des importans, ni des sots. On doit même être condamné sur ce point par les sages; car une véritable bonté ferait supporter sans effort les choses qui causent tant d'humeur à ceux qui n'ont pas cette perfection de caractère. Elle passait pour avoir un grand fonds de modestie, et pour aimer la vérité. Elle parlait ingénuement de ses défauts; elle convenait de ses torts avec une bonne foi remplie de charmes; cependant, avec le ton et les expressions de cette prétendue modestie, Madame voulait obtenir en tout d'éclatantes préférences. Elle ne s'avouait pas que cette prétention fût en elle un desir ardent inspiré par l'orgueil; elle était parvenue à se persuader que ce n'était qu'un droit et une justice.

Ibid.

Louis XIV n'était pas l'homme de la cour le plus régulièrement beau; mais, indépendamment de son rang, il en était le plus remarquable; il avait quelque chose de frappant dans sa démarche et dans son maintien; non seulement sa physionomie imposante et grave imprimait le respect, mais tous les mouvemens en étaient gracieux. Un regard pénétrant et mélancolique, un sourire plein de douceur et de finesse, donnaient à tous ses traits une expression intéressante. Quoique son éducation eût été négligée, il avait un esprit aussi solide qu'étendu, les idées les plus justes et le tact le plus sûr. Il écrivait mal, parce qu'il n'écrivait presque jamais. En même temps, personne ne parlait aussi bien que lui : aussi aimait-il la conversation des gens d'esprit, pourvu qu'ils n'eussent ni affectation, ni pédanterie. La grandeur et la droiture furent les qualités qui le distinguèrent éminemment. Il fallut de l'é-

clat pour lui plaire, et des vertus pour l'attacher. Nul prince ne sut allier mieux que lui le goût des amusemens nobles et délicats à l'esprit des affaires, et la grace à la dignité. Il étonnait au conseil par sa sagacité, par l'élévation et la justesse de ses vues ; il frappait d'admiration les étrangers par la majesté de sa représentation dans les audiences publiques et dans les fêtes ; il charmait dans la société intime par l'agrément infini de sa conversation, et par une manière inimitable de conter. Sa grande ame sentit profondément toute la sublimité de la religion, et il connut combien elle est nécessaire au bonheur public, et combien elle est utile à ceux qui gouvernent. Malgré l'ardeur de ses passions et son goût pour les plaisirs, il ne manqua jamais de consacrer, chaque jour, au moins huit heures au travail. A vingt ans, il voulut remplacer un premier ministre instruit et laborieux, quoiqu'il eût à surmon-

ter tout le dégoût et toute la peine que l'ignorance peut ajouter à l'ennui des affaires, et sa persévérance sur ce point ne se démentit jamais pendant plus d'un demi-siècle. On n'a point assez loué sa bonté, qui fut extrême, parce qu'il n'eut pas une certaine familiarité de ton et de manières qui la rend plus visible, et qui souvent même la fait présumer où elle n'est pas; il sut donner à la bonté un éclat et une majesté qui la firent confondre avec la grandeur, et quelquefois avec la grace et l'élégance. Tous les mots ingénieux que l'on cite de lui sont d'une bonté parfaite. Eh! quelles bonnes actions peuvent surpasser les établissemens des Invalides et de Saint-Cyr? Enfin, il fut sensible, il jouit d'un bonheur que la puissance rend presque toujours douteux, et qu'elle ravit souvent; il fut aimé pour lui-même. On reproche à ce grand prince un orgueil excessif, parce que nul souverain ne fut autant

loué : c'est lui faire un tort d'avoir inspiré le plus vif enthousiasme. Un roi qui règne avec éclat ne saurait empêcher les gens de lettres de célébrer ses bienfaits et sa gloire qu'en recevant leurs hommages avec dédain. Le peut-il ? le doit-il ? Henri IV, loin de repousser les louanges de Malherbe, applaudit à ses vers : pourquoi veut-on que Louis XIV eût imposé silence aux grands poètes de son siècle, ou qu'il eût reçu avec indifférence les éloges de Corneille, de Molière, de Quinault, de Racine et de Boileau ? Mais on sait qu'il ne donna jamais à ceux qui l'approchèrent le droit de le louer en sa présence, et que dans la société particulière il montra toujours le mépris le plus vrai pour la flatterie.

Ibid.

Madame *de Montespan* joignait à la régularité des traits, à la perfection

de la taille et de la beauté, toute la fraîcheur de la première jeunesse et la physionomie la plus animée et la plus piquante. Son esprit avait peu d'étendue et de solidité; mais il était original et brillant. Un certain tour vif, ingénieux et caustique, donnait à sa conversation une sorte de singularité frappante, sur-tout à la cour. Elle savait varier ce ton épigrammatique : quelquefois il était sérieux et il ressemblait à la raison; plus souvent la gaieté la plus aimable en faisait excuser la malignité. Son extrême vivacité lui donnait l'air de la franchise : tant de gens regardent l'imprudence comme le garant de la sincérité! Elle ne savait ni se maîtriser, ni se contraindre; mais elle savait prendre toutes les formes. Elle le pouvait sans effort, elle s'était exercée de si bonne heure dans ce genre, que c'était moins en elle un artifice qu'une habitude. Elle possédait deux grands moyens de plaire dans le mor-

de : elle avait de la fausseté dans le caractère et du naturel dans l'esprit. Incapable d'éprouver un sentiment tendre et durable, personne n'était plus susceptible d'enthousiasme ; elle aimait avec passion, avec emportement, ou elle n'aimait point. Si on ne lui tournait pas la tête, on ne lui plaisait pas ; si elle n'était pas entièrement subjuguée, on n'avait nul empire sur elle ; et si ensuite son imagination se refroidissait un moment, elle passait subitement de l'admiration et de l'ivresse à l'indifférence, à l'aversion et au dégoût. Elle avait toute la fierté qui vient de l'ambition, des préjugés et de l'orgueil, et non de l'élévation de l'ame. N'ayant aucune idée de la véritable grandeur, elle prenait un vain éclat, le faste et les honneurs pour la gloire ; tout ce qui brillait ou tout ce qui faisait du bruit lui paraissait grand ; elle avait des desseins profonds et des motifs puérils. A la fois insatiable et fri-

vole dans ses desirs, elle voulait dominer; non pour conduire et pour régner, mais seulement pour paraître; elle ne voulait s'élever que pour attirer sur elle tous les regards. Enfin, quoiqu'elle n'eût point d'avarice, elle était avide de richesses; mais pour les prodiguer communément sans choix et sans discernement : elle donnait comme elle achetait, uniquement pour montrer de la magnificence.

Ibid.

PRÉJUGÉ.

Un préjugé est une opinion qui n'est pas le fruit d'une mûre réflexion, et qu'on ne peut appuyer sur aucun raisonnement solide. Par exemple, mademoiselle *Victoire* croit qu'un *morceau de la corde d'un pendu*, porté dans la poche, fait gagner au jeu; voilà un préjugé. Certainement ce ne sont pas ses réflexions sur la possibilité d'un tel fait qui ont pu lui donner une telle

croyance. Demandez-lui pourquoi elle a cette opinion, elle vous dira que c'était celle de sa tante, de sa mère, de sa grand'mère; vous n'aurez point d'autre raison. Tous les préjugés ne sont pas aussi stupides que celui-là; mais j'en connais beaucoup qui me le paraissent autant, et qui sont généralement adoptés. Il existe une autre espèce de préjugés, qui, loin d'être ridicules, sont au contraire respectables, parce qu'ils sont produits par une sensibilité vive et délicate. Laissons croire aux jumeaux qu'unit une parfaite amitié qu'ils souffrent réciproquement les maux physiques l'un de l'autre; laissons croire à une mère qu'elle reconnaîtrait au milieu de mille enfans son enfant qu'elle n'aurait jamais vu. Ces douces erreurs des cœurs tendres sont l'ouvrage des sentimens les plus vertueux : gardons-nous de les mépriser!

Veil. du Chât.

Avoir des préjugés, voilà l'accusation la plus redoutée par les sots orgueilleux; et, pour s'y soustraire, ils renoncent souvent aux principes les plus respectables et les plus utiles. Mais qu'est-ce qu'un préjugé? bien peu de personnes le savent. La manie dominante de ce siècle est de ne jamais réfléchir et de vouloir toujours raisonner. A proprement parler, avoir un préjugé, c'est juger d'une chose avant de l'examiner et de la connaître, et par conséquent c'est la juger mal. Ainsi l'incrédule qui n'a lu sur la religion que les écrits de ses détracteurs, et qui juge que la religion est fausse, doit être justement accusé de préjugé, et non le chrétien qui a profondément médité les saintes écritures, et qui, comme le grand Newton, a lu sept fois de suite la Bible et les Pères, et qui enfin a pesé toutes les preuves de la religion et tous les sophismes des impies. Celui-là ne préjuge pas, il juge après un

long examen et avec connaissance de cause.

Si l'on entend par préjugé toute idée fausse admise comme vraie, avec ou sans examen, nul homme ne peut appeler la croyance religieuse un préjugé, parce que nul homme ne peut prouver géométriquement qu'elle est fausse.

Quant aux opinions scientifiques, ce sont les savans les plus célèbres qui, en général, ont eu le plus de préjugés (après cependant les philosophes modernes); car, lorsqu'on bâtit des systêmes, on adopte toutes les suppositions et toutes les idées fausses qui peuvent les rendre vraisemblables : aussi les sciences n'avancent-elles que comme ce pélerin de Lorette, qui faisait toujours trois pas en avant et deux en arrière. On a rejeté l'influence de la lune sur la mer, et puis on y revient; on a changé plusieurs fois la forme du globe terrestre; on a, pen-

dant long-temps, attaqué l'Ecriture sur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles. Il n'y en a que mille vingt-deux, disait-on; nous le savons avec précision. De nouveaux instrumens et de meilleurs observateurs ont justifié la vérité des écritures. On a, pendant des siècles, traité de fables absurdes une multitude de faits d'histoire naturelle avancés par Pline et par d'autres anciens, et reconnus pour vrais aujourd'hui: ainsi donc, avoir des préjugés n'est pas une chose qui dût causer tant d'épouvante, puisque les savans sont si sujets à en prendre.

A l'égard des préjugés en matière de morale, ceux-là sont les seuls pernicieux et les seuls importans; et quand la morale est séparée de la religion, elle devient absolument arbitraire, et j'avoue que l'on peut, avec un égal succès, soutenir le pour et le contre. C'est ce qu'ont fait les philosophes mo-

dernes : ils ont même anéanti la loi naturelle pour y substituer cette horrible maxime : « Fais à autrui, pour ton bien, le moins de mal que tu pourras. » (J. J. ROUSSEAU.)

Le Petit La Bruy.

L'être de la société le plus grossier et le plus extravagant serait celui qui, dans les choses qui ne nuisent ni aux mœurs ni à la morale, voudrait n'admirer, n'aimer et ne suivre que ce qui lui paraîtrait parfaitement juste et raisonnable. Cet être rejetterait comme une folie tout ce qui tient à la délicatesse ; il demanderait l'aumône toutes les fois qu'il manquerait d'argent ; il ferait mille traits de ce genre, qui n'ont par eux-mêmes rien de criminel, et qui sont néanmoins considérés comme d'insignes bassesses par toutes les ames élevées. Ces opinions ne sont pourtant que des préjugés ; mais elles ennoblissent les sentimens, elles em-

bellissent le commerce social, elles donnent plus de mérite à la bienfaisance, plus de dignité au malheur. Il y a donc des préjugés utiles et respectables. Il n'y a de préjugés odieux que ceux qui attaquent la morale et qui en relâchent les obligations : il faut tout employer pour les détruire ; et l'on doit, au contraire, respecter et fortifier les préjugés, c'est-à-dire la délicatesse qui exalte la vertu, et qui tend à rendre les hommes meilleurs, et par conséquent plus heureux.

Ibid.

PRINCE.

Les princes français meurent de peur de manquer de graces ; les princes étrangers ne craignent que de ne pas paraitre affables et obligeans : aussi sont-ils parlans et polis, tandis que les nôtres sont timides, et ne savent pas dire un mot à ceux qu'ils connaissent peu. Ils aiment mieux avoir l'air dédai-

gneux que de paraître gauches. Si j'élevais des princes, je ne leur parlerais jamais de graces, et je les accoutumerais de bonne heure à causer sur toutes sortes de sujets, avec des gens du monde, des savans, des hommes de lettres et des artistes.

Souv. de Fél.

Les princes, tant qu'ils aiment, croient que leur attachement élève jusqu'à eux celui qui en est l'objet. Mais aussitôt que l'attachement cesse, l'objet qui ne l'inspire plus perd à leurs yeux toute espèce de considération; il ne leur paraît digne alors ni de ménagemens ni d'égards. Les princes ont une certaine pudeur bien funeste aux courtisans; ils ne peuvent supporter la présence de ceux qui ont perdu leur faveur. Le prince qui vivrait sans embarras avec un favori disgracié, aurait certainement des sentimens fort grossiers ou bien un très-grand caractère.

Ceux qui n'ont point vécu avec les princes, croient qu'ils ne sont jamais capables des petits soins de l'amitié, et qu'ils portent toujours dans le commerce le plus intime une sorte de hauteur qui fait sentir la supériorité du rang. Cette idée est très-fausse. Les princes sont d'une extrême familiarité avec leurs amis intimes; et s'ils sont ignorans et désœuvrés, ils ont une assiduité qu'on ne trouve pas dans ses égaux. Un ami, pour la plupart d'entre eux, est un conseil et un guide; ils en ont besoin dans tous les momens: le plaisir de parler d'eux-mêmes leur fait trouver dans la confiance un attrait qui n'existe point parmi les égaux. Car, dans ce dernier commerce, chacun parle à son tour de soi. Ajoutons une vérité: c'est que, d'ailleurs, les princes sont capables d'attentions et de soins très-aimables, tant qu'ils aiment, et ils ont tous la délicatesse de ne jamais rien dire qui puisse rappe-

ler à leur ami intime la distance des rangs ; ils établissent à cet égard, par leur ton et par les petits détails de leur conduite, une parfaite égalité. Tout cela est charmant tant que leur amitié dure ; mais si on vous noircit auprès d'eux, si un autre s'empare de leur confiance, tout ce prestige s'évanouit promptement ; l'ami disparaît tout à coup ; vous ne retrouvez plus que le prince, qui, communément, vous condamne sans vous entendre, sans vouloir vous écouter, vous refusant toute espèce d'explication. En général, les princes, en amitié, sont comme les amans ; ils aiment leur ami jusqu'à ce qu'un autre leur plaise davantage : une nouvelle amitié entraîne presque toujours la rupture de l'ancienne. Alors il ne reste d'eux que des lettres et des portraits.

La grande fortune et le rang élevé privent souvent ceux qui les possèdent de la douceur d'être aimés. D'abord, on s'attache à eux par intérêt ou par

vanité; et cette vue, occupant seule l'esprit, empêche de s'appliquer à connaître ce que les princes ont d'attachant. Comme on veut leur plaire, les séduire et les mener, on a plus d'attention à découvrir leurs faibles que leurs bonnes qualités. On ne se soucie guère de les trouver aimables; et cela seul empêche de leur rendre cette justice quand ils la méritent. Tel prince qui n'a jamais eu d'amis, en aurait eu de sincères s'il n'eût pas été prince. Si tant de princes sont ingrats et, en général, peu capables d'amitié, c'est que, pour peu qu'ils aient lu ou regardé autour d'eux, ils acquièrent facilement l'idée qu'on ne les aime point pour eux-mêmes: de là ils ne cherchent que des liaisons agréables, désespérant de trouver des amis.

Les Mères riv.

On critique sans cesse l'orgueil des princes; pour moi, je suis continuel-

lement étonné de leur excessive humilité. S'agit-il d'écrire une lettre, ils se la font dicter. Ils ne font pas la moindre démarche sans consulter; ils ne veulent ni agir ni juger tout seuls. Quoi de plus modeste! Il est vrai qu'on leur a fait contracter cette habitude dès l'enfance, et pour cause; et une autre manie très-pernicieuse en résulte, celle de ne pouvoir jamais être seuls. Si le prince écrit, il lui faut un adjoint et un secrétaire; s'il lit, il lui faut un lecteur; s'il ne veut ni travailler, ni consulter, ni même causer, il a toujours besoin d'un témoin, d'un favori qui soit fixé là. On met beaucoup d'art et un grand soin à les entretenir dans cet effroi de la solitude. Car s'ils se trouvaient livrés à eux-mêmes sans aucune distraction, que sait-on ce qui pourrait arriver? Peut-être *penseraient-ils tout seuls;* peut-être *réfléchiraient-ils.* Cela est inquiétant pour leurs favoris;

et c'est sur-tout ce qu'il faut empêcher.

Ibid.

Les princes s'ennuient plus que les autres hommes, parce qu'en général ils sont plus mal élevés, et qu'ils ont moins de ressources personnelles. Tous les plaisirs s'épuisent promptement, excepté ceux de l'esprit, que les gens d'une extrême ignorance ne peuvent connaître. Les princes ayant plus de moyens que les particuliers de satisfaire tous leurs goûts frivoles, sont blasés de bonne heure. A vingt-cinq ans, ils n'ont déjà plus la vivacité de la jeunesse; ils n'en conservent que la futilité qu'ils portent dans l'âge mûr, et que leurs flatteurs appellent une légèreté remplie de graces. Mais ces prétendues graces ôtent toute considération, et les font mépriser du public, qui veut de la solidité dans les personnes d'un rang élevé. En effet, la

légèreté est, par ses conséquences, trop effrayante dans les princes, pour qu'elle puisse plaire. Les princes ont tant d'influence sur le bonheur public, que chacun a un puissant intérêt à leur trouver de la raison et de la bonté.

Il vaudrait cent fois mieux qu'un prince fût pédant que frivole. La pédanterie suppose toujours quelques connaissances, ou du moins montre la prétention d'en avoir. Non seulement on l'excuse dans un prince, mais on lui en fait presque un mérite, tant on lui sait gré de n'être pas d'une extrême ignorance, ou même d'en rougir et de vouloir le cacher. Un roi qui aimerait véritablement l'étude et la lecture, ne saurait être un mauvais roi. Celui qui aurait l'aversion de ces choses, n'en saurait être un bon.

Le Petit La Bruy.

La chasse ne doit prendre du temps des souverains que celui qui est néces-

saire pour faire une promenade. *Empereur chasseur, dynastie perdue :* c'est un proverbe chinois qu'il serait bon de citer aux enfans des princes.

Ibid.

Une jeune princesse qui s'affranchit de la gêne de l'étiquette, s'expose au malheur d'être calomniée, quelle que soit l'innocence de sa vie.

Ibid.

Les princesses ont l'avantage d'inspirer moins d'envie par leurs agrémens que les femmes d'une condition ordinaire. Leur élévation semble éloigner les idées de rivalité. D'ailleurs, avec de la grace et de la bonté, elles peuvent, sinon gagner tous les cœurs, du moins flatter la vanité des femmes de la société. Leurs préférences sont des faveurs; et la coquetterie, qui n'est elle-même qu'une ambition, leur pardonne

leurs succès, si elles sont affables et constamment obligeantes.

N. C. M. Mlle de Clermont.

En amitié ainsi qu'en amour, les princesses sont condamnées à faire tous les premiers frais. Le respect défend de les prévenir ou de s'approcher d'elles sans leur invitation. Il résulte de ces lois trop sévères inventées par l'orgueil, que la princesse la plus fière fait souvent des démarches et des avances que très-peu de femmes d'un rang inférieur oseraient se permettre.

Ibid.

Les princes trouvent un charme particulier dans la naïveté, apparemment parce que rien n'est plus rare à la cour. C'est pourquoi tous les princes en général aiment les enfans. Ce fut peut-être par un sentiment semblable qu'ils eurent jadis des *fous*. Il faut convenir

que, près d'eux, l'ingénuité ne saurait être constante sans un peu de folie.

Ibid.

PUDEUR.

La pudeur est la grace la plus touchante qui puisse embellir une femme; elle est le gage certain de l'innocence ou de la vertu. La coquetterie même, pour plaire et pour séduire, est souvent forcée d'en emprunter au moins l'apparence, et son art le plus raffiné consiste sur-tout à la savoir feindre.

Théât. d'éd. Les Faux amis.

RAISON.

Malgré la fragilité de l'espèce humaine, notre état naturel est d'être raisonnables. Si nous cessons de l'être, le trouble et l'agitation nous tourmentent et nous dévorent; nous ne sommes plus d'accord avec nous-mêmes. Sans la raison, enfin, il n'est plus pour nous

de bonheur et de tranquillité ; et le dégoût suit toujours les faux plaisirs qu'elle réprouve.

Ibid. Les Dang. du monde.

RELIGION.

Si la seule raison peut triompher des passions, elle n'a pas le pouvoir de tempérer la violence de la douleur causée par les sacrifices qu'elle exige, parce qu'elle ne saurait remplir le vide affreux d'un cœur qui vient de renoncer à ce qu'il aime. Mais la religion préserve de l'abattement, en occupant, en exaltant l'imagination, en élevant l'ame. Elle est plus que suffisante pour remplacer les affections qu'elle repousse. Elle fait jouir la piété d'une surabondance d'émotions pures et de sentimens délicieux qu'on n'éprouvera jamais sans elle. Quand elle n'aurait que cet avantage sur la philosophie, il faudrait encore la révérer et la chérir comme la source inépuisable et sacrée de toutes les con-

solations et de tous les dédommagemens du malheur.

Préf. de la duch. de La Val.

RÉPARATION.

Il en coûte beaucoup lorsqu'on diffère à réparer ses torts ; on les aggrave, on ne trouve plus d'indulgence, et l'on est obligé de faire des démarches extraordinaires et des sacrifices pénibles.

Veil. du Chât.

Si rien ne nous élève plus que l'équité, le défaut le plus intolérable qu'on puisse avoir dans la société, est celui de ne savoir pas reconnaître et réparer ses torts. Nous sommes si imparfaits, qu'il n'y a guère de jour où nous ne fassions des fautes. Aussi, la personne la plus aimable et la plus attachante sera toujours celle qui, en avouant ses torts, montrera le plus de franchise et de sensibilité. C'est là le talent sublime des cœurs tendres et

généreux, tandis que les petites ames et les esprits bornés, dominés par une mauvaise honte, aussi méprisable que puérile, aiment mieux aggraver leurs fautes, que de faire une démarche ou de dire un seul mot qui pourrait tout expier.

Ibid.

RESPECT HUMAIN.

Le respect humain est le sentiment qui nous porte à suivre les bienséances; sentiment très-louable et très-nécessaire, mais que l'on confond trop souvent avec une crainte pusillanime extrêmement dangereuse, la crainte du ridicule. C'est une platitude de mépriser un ridicule fondé; c'est une petitesse et un tort de redouter un ridicule mal fondé. Voilà certainement la règle qui doit nous guider. S'écarter des usages universellement reçus dans des choses raisonnables ou seulement indifférentes, c'est de gaieté de cœur se cou-

vrir de ridicules très-fondés ; mais braver le ridicule et la moquerie pour conserver la décence ou pour faire des choses bienfaisantes et véritablement utiles, c'est avoir du caractère ; c'est savoir penser et agir. Le respect humain mal entendu a fait plus d'impies et plus de libertins que les passions.

Le Petit La Bruy.

RÉSOLUTIONS.

L'honnête homme est invariable dans ses résolutions, parce qu'il l'est dans ses principes. Le sacrifice qu'il promet à la raison est un engagement sacré dont rien ne peut le dispenser. N'eût-il promis qu'au fond de son cœur, c'est assez, il est lié à jamais. Quel mérite a-t-on de former des résolutions vertueuses, si on ne sait pas les garder? L'ame la plus dépravée a mille fois abjuré ses égaremens. Frappée de l'éclat de la raison et fatiguée du vice, elle

a tenté du moins de s'affranchir de ses honteuses chaînes. Une fatale expérience nous apprend que celui qui peut manquer aux lois qu'il s'est prescrites lui-même, et qu'il a volontairement juré d'observer, ne doit sa vertu qu'aux circonstances, et son bonheur qu'au hasard.

Théât. d'éd. Les faux Amis.

Le plus important des principes à graver dans la tête des enfans est de leur inspirer un profond mépris pour toute personne qui n'a pas le courage d'exécuter une résolution sérieusement prise. Enseignez-leur que non seulement il faut être avec les autres religieux observateur de sa parole, mais aussi qu'il est presque également honteux de manquer aux engagemens qu'on a pris avec soi-même. La faiblesse a mille fois plus d'inconvéniens que l'entêtement : on peut estimer l'homme opiniâtre ; il est impossible de ne pas

mépriser l'homme faible. Si vous ne donnez à votre élève de la force, de l'empire sur lui-même, tout ce que vous ferez d'ailleurs sera superflu, et les premiers six mois qu'il passera loin de vous vous enlèveront, peut-être sans retour, tout le fruit que vous attendiez de dix-huit ans de soins et de travaux. Mais, me direz-vous, la force peut-elle se donner? Oui, sans doute; et plus facilement que toute autre vertu; car elle ne tient qu'à l'habitude. Accoutumez votre élève à ne jamais promettre légèrement, mais à tenir scrupuleusement le moindre engagement; présentez-lui quelques tentations dont peu à peu vous augmenterez l'attrait à mesure qu'il se perfectionnera; s'il y succombe et manque à sa parole, montrez autant de surprise que d'indignation; rappelez-lui bien que, s'il n'était pas un enfant, il serait déshonoré. Donnez-lui l'exemple de ce que vous exigez; que votre plus

légère promesse soit inviolable et sacrée.

Adèle et Théod.

Les cœurs nés vertueux qui s'égarent sentent le besoin de calmer des remords qui les déchirent : alors, dans leurs premiers mouvemens, ils forment de bonne foi les résolutions les plus courageuses, qui ne servent communément qu'à les tranquilliser sur le danger affreux de la passion qui les domine. Le remords appaisé, la passion reprend tout son funeste empire ; on s'y livre sans horreur, et bientôt on trouve mille raisons spécieuses pour ne point consommer les sacrifices projetés, ou du moins pour ne les faire qu'à demi. L'espoir le plus chimérique est de conserver la vertu sans renoncer au penchant coupable qui la combat. L'homme vertueux et l'homme vicieux, maîtrisés l'un et l'autre par des passions criminelles, pren-

nent des routes différentes, mais qui conduisent au même but. L'un s'engage avec audace dans le chemin direct ; l'autre suit avec timidité des sentiers détournés. Il arrive moins promptement au bout de cette fatale carrière ; il se précipite un peu plus tard et avec plus de terreur dans l'abyme affreux qui la termine.

N. C. M. Les Fleurs funér.

ROMAN.

On croit trop que l'amour est absolument nécessaire dans les romans. On reviendra de cette idée, et alors les productions de ce genre seront moins monotones et plus instructives. Si l'on peut dans les ouvrages dramatiques, et même dans les poèmes épiques, exciter sans amour un si vif intérêt, pourquoi n'obtiendrait-on pas le même succès dans un roman ? La sensibilité peut sans doute donner des traits sublimes à l'amour ; mais l'amour, peint

médiocrement, peut plaire encore, parce que, s'il ne touche pas le cœur, il amuse l'imagination. Il n'en est pas ainsi des autres sentimens. Si l'expression n'en est pas de la plus parfaite vérité, ils n'ont plus rien d'attachant. Il y a une espèce de langage consacré à l'amour, et, tout usé qu'il est, il charme toujours un grand nombre de lecteurs. Mais, pour faire parler l'amour maternel, l'amour filial et l'amitié, il n'existe qu'un seul langage; c'est celui de la nature : on ne l'apprend point; l'esprit n'a jamais su l'imiter : le cœur l'inspire ; et nul lecteur ne peut le méconnaître. Voilà pourquoi presque tous les auteurs préfèrent en général les sujets dont l'amour fournit le fond et les détails.

Les Mères rivales.

Quand l'intrigue, les plaisirs et la dissipation ne permettent ni de réfléchir, ni de travailler une heure par

jour, on a un moyen très-facile de faire un roman fort agréable en trois semaines tout au plus; c'est de feuilleter les vieux romans, et d'en composer une jolie petite compilation. Il y a même des esprits hardis qui ne craignent point de mettre ainsi à contribution des ouvrages nouveaux. Cette manière est très-commode pour ceux qui manquent de temps et d'imagination. Mais quand on veut travailler dans le grand genre, il faut faire un *château*. Ce genre, nouvellement inventé en Angleterre, est très à la mode parmi nous. On croyait autrefois que la terreur ne produisait des effets sublimes que lorsqu'elle naissait d'un grand intérêt, ou qu'elle y était unie. Telle est la terreur qu'inspire dans *Macbeth* l'assassinat du roi, et dans *Mahomet* le meurtre de Zopire. Mais nous avons pris un tel goût pour la terreur, que nous l'aimons pour elle-même. Goût plein d'innocence, car

c'est celui de tous les enfans : le conte qui les effraie le plus est toujours pour eux le plus attachant. Pour composer, dans le nouveau genre anglais, un roman qui fasse frissonner pendant trois ou quatre volumes, il ne faut pas faire un plan au figuré ; il ne s'agit que d'en savoir réellement lever un comme ingénieur. Il faut que le château soit grand et délâbré ; ce qui est facile à trouver en France aujourd'hui. C'est un avantage que nous avons sur les romanciers anglais. Le littérateur se transporte dans le château qu'il a choisi ; il en trace exactement le plan ; et voilà les trois quarts du roman faits. Cette opération terminée, il n'a plus qu'à promener son héroïne dans ce château, depuis la cave jusqu'au grenier ; il la conduit la nuit de chambre en chambre, dans les galeries, dans de vieilles chapelles, dans des ruines ; et tout cela fait dresser les cheveux à la tête du lecteur le plus intrépide. Le

littérateur, comme l'architecte, varie à l'infini les plans de ses romans, en variant la distribution des appartemens de son château. Ce genre est d'une simplicité si sublime, que l'auteur le moins exercé peut, dès ses premiers essais, s'égaler aux plus grands maîtres.

N. C M. Nouvelles poétiq.

Un des grands avantages des romans historiques (si l'on sait tirer parti des faits que présente l'histoire) est de donner à la morale l'autorité si puissante de l'expérience et de l'exemple. Il est impossible qu'un personnage imaginaire produise autant d'impression qu'un héros dont la gloire a consacré le nom.

Préf. des Chev. du Cyg.

Nous avons dans notre langue une prodigieuse quantité de romans historiques. C'était le goût dominant dans le siècle de Louis XIV. On aimait alors

les grands noms, parce qu'ils réveillent de grandes idées. Ce genre d'ouvrages, ainsi que tous les autres, a ses avantages et ses inconvéniens. Les principaux personnages d'un roman historique sont plus intéressans que des héros imaginaires. Ici, comme dans la tragédie, l'histoire donne du prix à la fable, et la fiction à son tour embellit la vérité. Mais la curiosité n'est point excitée; le lecteur connaît d'avance les événemens les plus frappans, la plus grande partie des détails et le dénouement. Enfin, dans la composition d'un ouvrage de ce genre, l'imagination de l'auteur est toujours contrainte; il ne lui est pas permis d'offrir des situations et des scènes éclatantes que l'histoire aurait dû nécessairement recueillir; il ne peut inventer que des choses que le public a pu ignorer, et qui soient conformes aux caractères connus des personnages.

Préf. de la Duch. de La Val.

SCÈNES AU PUBLIC.

On doit éviter, pour l'intérêt de sa réputation, de donner des scènes au public. Quand on est devenu l'objet de l'entretien général, on est exposé à tous les traits de la calomnie. Les méchans ajoutent et inventent ; les sots et les désœuvrés écoutent et répètent : la vérité s'obscurcit, et le public se prévient et condamne sans retour.

Veil. du Chât.

Dans le monde, on ne fait jamais de scènes. La malveillance et le dédain ne ne s'y montrent que par une politesse affectée, sérieuse et glaciale.

Duch. de La Vallière.

SENSIBILITÉ.

L'ame sensible de *Paméla* l'élevait sans cesse au-dessus de son âge. Lorsqu'elle parlait de ses sentimens, elle n'avait plus le langage ni les expres-

sions de l'enfance. On pouvait citer d'elle mille traits charmans, des réponses fines et délicates, et une foule de mots heureux et touchans que le cœur seul peut inspirer. Cette sensibilité vive et profonde répandait une grace inexprimable sur toutes ses actions. Elle donnait à sa douceur un charme qui pénétrait l'ame, elle embellissait sa figure. On voyait mille fois Paméla avant de savoir si ses traits étaient réguliers, si elle était belle ou jolie. On n'était frappé que de sa physionomie intéressante, ingénue; on ne remarquait que l'expression céleste de son visage. On ne pouvait ni l'examiner ni la louer comme une autre. Elle avait de grands yeux bruns, de longues paupières noires. On ne disait rien de ses yeux; on ne parlait que de son regard. Elle avait toute l'envie de plaire et d'obliger que donne un bon naturel; elle était attentive, généreuse, complaisante, sincère autant

que naïve. Enfin on trouvait en elle des qualités et des agrémens dont la réunion est bien rare : elle avait de la finesse, de la franchise et de l'ingénuité ; elle était aussi gaie que sensible, aussi vive que douce.

Veil. du Chât.

Dans le grand monde, la *fausse sensibilité* a presque totalement anéanti la bonté. Il ne s'agit plus, pour avoir la réputation d'être humain et sensible, de faire des fondations bienfaisantes ou d'autres bonnes actions ; il suffit d'inventer des *emblêmes*, de jouer quelques *pantomimes*, de pleurer aux drames *pathétiques*, et d'apprendre par cœur une douzaine de phrases.

La fausse sensibilité gâte le goût et déshonore la littérature ; elle produit des ouvrages remplis de sentimens forcés, exagérés, et souvent aussi dangereux que chimériques. Jamais l'amour n'a eu moins d'influence sur la vie que

de nos jours, et jamais, dans les ouvrages d'imagination, son langage n'a été si véhément, si chargé d'hyperboles outrées : tous les amans sont des énergumènes, et les amantes des pythonisses sur le trépied ; elles parlent d'une manière inintelligible ; elles improvisent, prophétisent ; elles ont une énergie qui tient de la fureur. Je ne sais pas si ces femmes-là doivent inspirer l'admiration, mais je suis certaine qu'elles ne sont pas faites pour inspirer l'amour.

Souv. de Fél.

Avec de l'esprit et de l'ame, plus on a vu de choses, plus on a éprouvé de sensations différentes, et plus on aura d'idées, et mieux on saura peindre. On ne peint rien avec vérité, quand le sentiment ou un souvenir vif ne nous guide pas.

Ibid.

Quand on est mortellement affligé,

ne doit-on pas s'arracher à la solitude ? ne faut-il pas se dissiper, faire des visites, donner des concerts, aller au spectacle, afin de ne pas succomber à la mélancolie, et de se conserver à ce qu'on aime ? Hélas ! on chante, on rit, on danse, mais avec la mort dans le cœur, et par un effort sublime de sentiment et de raison. Voilà comment les amans, les amis, les époux de nos jours que le sort sépare, échappent à la consomption. Comme on n'avait jadis qu'une sensibilité commune, toutes ces distractions n'étaient pas nécessaires. Mais avec la manière actuelle de sentir, que deviendrait-on si, lorsqu'on éprouve un chagrin de cœur, on quittait le grand monde, on se retirait à la campagne, on se confinait dans un château ? On n'y tiendrait pas huit jours ; on y mourrait. Voilà ce qui s'appelle aimer ! ! !

N. C. M. Nouv. poétiq.

C'est une illusion de l'orgueil, ou du moins une grande erreur, de croire que l'on puisse se suffire à soi-même. A moins d'une extrême piété, l'homme sera toujours malheureux dans une solitude absolue. Des sentimens religieux très-exaltés doivent donner le goût d'une profonde retraite. Ainsi, un chartreux bien fervent et qui se trouve heureux, n'a rien qui m'étonne. Mais la seule philosophie n'inspirera jamais ce parfait détachement. Il est facile de ne pas regretter le monde, quand on l'a bien connu; il est impossible de se passer de toute société. On ne jouit bien que de ce qu'on partage. Le plus grand de nos plaisirs est de confier nos pensées, nos opinions, nos sensations. Ce plaisir, qui vient principalement du desir d'être approuvé, est le seul sentiment utile produit par l'amour propre. L'homme a moins besoin d'un appui que d'un compagnon. Ainsi, alors même que,

trahi par l'amour ou par l'amitié, il est forcé de renoncer à toutes ses affections, un lien puissant l'attache encore aux hommes : son cœur n'a plus de secrets à leur révéler, mais il trouve toujours un charme consolateur à leur communiquer ses idées, et enfin à se plaindre d'eux à eux-mêmes.

Les Mères rivales.

SUICIDE.

Si j'avais la possibilité d'offrir un prix littéraire, je croirais avoir une idée utile et bienfaisante, en proposant de faire un ouvrage qui serait intitulé, *le Suicide combattu par les faits.* On prouverait dans cet ouvrage, 1°, que, dans l'antiquité, les grands hommes, en très-petit nombre, qui se sont donné la mort, quoiqu'ils y fussent autorisés par leur religion, n'ont suivi que l'impulsion d'un profond désespoir ou d'un égoïsme coupable; que les sages leurs contem-

porains les blâmèrent, et que leurs suicides furent très-funestes à leur patrie; 2°, que, dans les temps anciens et modernes, presque tous les suicides furent des scélérats atroces, ou des gens sans principes et sans mœurs, ou enfin de jeunes femmes égarées par les passions; 3°, que les écrits des apologistes du suicide ont prodigieusement multiplié ce crime. Un infortuné, tenté de s'arracher la vie, peut y être facilement déterminé par les éloges et la funeste admiration des écrivains qu'il estime et qu'il aime. Je rapporterai un trait bien frappant de cette horrible influence. Il n'est pas connu, et n'a jamais eté cité par les littérateurs français. Le voici.

Eustace Budgell, ingénieux écrivain anglais, était parent du célèbre *Addisson*, qui fut son protecteur et son ami. Budgell travailla au *Tattler* avec Addisson, ensuite au *Spectator* et au *Guardian*. Dans le Spectateur,

tous les articles marqués par un X sont de lui. Tous les articles du Gardien, marqués d'un astérisque, sont aussi de Budgell. Ce dernier a fait encore un papier périodique intitulé *the Bee*, l'Abeille. Addisson fit la fortune de Budgell; mais celui-ci eut une très-mauvaise conduite, sur-tout après avoir perdu son protecteur. Addisson mourut en 1719; et Budgell, totalement ruiné en 1736, prit la résolution de terminer sa vie : il se noya dans la Tamise. On trouva sur son bureau un écrit de sa main, qui contenait ces mots :

What Cato did, and Addisson approv'd, can not be wrong.

Ce que fit Caton, et ce qu'Addisson approuva, ne peut être un crime.

On sait qu'Addison est l'auteur de *la Mort de Caton*. Addisson, écrivain si moral et si religieux, n'aurait certainement pas approuvé le suicide dans

un chrétien. Mais il crut pouvoir louer celui de Caton; et ce beau monologue,

It must be so, Plato, thou reason'st well, etc.

affranchit l'infortuné Budgell des remords salutaires qui auraient pu le retenir .... Quelles réflexions naissent de ce fait!

Soup. de Fél.

Les philosophes modernes n'ont respecté ni la religion, ni les mœurs, ni par conséquent la morale. Cependant je n'en connais point qui ait approuvé le suicide, du moins ouvertement; et certainement aucun d'eux n'osa faire l'éloge de ce crime. Il est vrai néanmoins que leur funeste doctrine, en propageant le matérialisme, a dû nécessairement multiplier le suicide. En effet, jamais cette sombre manie n'a été aussi commune, aussi universelle qu'elle l'est devenue de nos jours, et particulièrement depuis dix

ans, comme on peut s'en assurer en lisant les papiers publics. On frémirait, si l'on produisait la liste sanglante de toutes les victimes du suicide depuis l'époque dont je viens de parler. Hé bien, ce que n'ont osé les philosophes les plus éhontés, l'apologie du suicide, une femme vient de se le permettre. Dans ce temps déplorable, où tant de familles éplorées gémissent d'un semblable malheur, où le suicide ravit à tant de mères, d'épouses et d'enfans, les objets de leur affection et les seuls appuis de leur existence, madame de *Staël* a osé appeler le suicide un *acte sublime;* elle s'écrie, dans l'enthousiasme qu'il lui inspire : « Hélas ! il serait difficile de ne pas « s'intéresser à l'homme plus grand « que la nature, alors qu'il rejette ce « qu'il tient d'elle, alors qu'il se sert « de la vie pour détruire la vie, alors « qu'il sait dompter, par la puissance « de l'ame, le plus fort mouvement

« de l'homme, l'instinct de sa conser-
« vation. »

Le Petit La Bruy.

La philosophie moderne a beaucoup de part au suicide. L'homme qui n'aime rien, qui est impie et mécontent de la vie, fait une action très-simple en se tuant. Lui seul, dans ce cas, n'est point insensé ou téméraire; il n'est que conséquent. Dans l'antiquité, le sophiste *Hégésippe* exhortait ses disciples à s'ôter la vie dès qu'ils n'y trouvaient plus de charmes. On le surnomma, pour cette raison, l'*Orateur de la mort.* On pourrait donner ce tragique surnom aux philosophes modernes, dont les affreux principes produisent les mêmes résultats.

Ibid.

S'il y a de la grandeur dans le suicide, il y a nécessairement de la bassesse dans la résignation. Si l'on est *plus grand que la nature* lorsqu'on

ne peut supporter le malheur, et que, pour s'en affranchir, on se donne la mort, *Sardanapale* embrasant son palais, et se jetant au milieu des flammes, est un être divin; et *Bélisaire*, dépouillé de tout, mendiant, aveugle, proscrit, et se soumettant à son sort, sans plainte et sans murmure, Bélisaire est un lâche !

Ibid.

Le suicide, sous tous les rapports politiques, moraux et religieux, est également criminel. Cette manie insensée autant que coupable, est l'acte affreux et méprisable du plus complet égoïsme; il ne prouve qu'une fureur aveugle ou une insensibilité odieuse et stupide; il n'est jamais produit que par le découragement total ou le désespoir de la faiblesse, et non par le courage, puisqu'il fut commis tant de fois par les plus vils, les plus lâches de tous les scélérats, par des femmes

et même par des enfans. Il outrage à la fois le ciel, la raison et l'humanité. Le suicide qui paraît le plus excusable par ses motifs, est toujours un crime; et le vrai philosophe ne peut admirer que l'homme plus grand que la fortune, qui reste inébranlable et calme au milieu des revers. Car, comme le dit si bien *Montaigne* sur ce même sujet : *La vertu ne rompt son chemin ni son train, pour orage qu'il fasse.*

Ibid.

SURNOM.

Je ne connais rien de moins spirituel que tous les surnoms donnés et reçus dans la société. Monsieur de... surnommé l'*Amour*, a toujours été fort laid; et le peu de soin qu'il prend de sa personne ajoute à cette disgrace naturelle un défaut plus désagréable encore. Un jour que, voulant aller au bal, il demandait un conseil pour se bien déguiser, on lui répondit : *Mon*

ami, mets une chemise blanche. Le surnom de *Poule*, donné à madame de.... qui a, dit on, été si belle, n'est pas plus heureux.

Souv. de Fél.

TEMPS. (EMPLOI DU)

Voici, sur l'emploi du temps, ce que lord *Chesterfield* écrivait à son fils :

« Je suis assuré que beaucoup de « personnes perdent deux ou trois « heures chaque jour, parce qu'elles né- « gligent les minutes. Ne regardez ja- « mais aucune partie du temps comme « trop courte pour être employée ; il « y a toujours moyen de s'occuper à « une chose ou à une autre. »

Voilà un conseil excellent, et surtout pour les gens du monde. La dissipation fait perdre un temps si prodigieux, que, si l'on perd encore tous les petits intervalles qu'elle peut laisser de libres, il ne restera presque plus

rien pour l'étude et les occupations raisonnables. Il faut donc s'accoutumer à ne jamais passer un instant dans une entière oisiveté, et se préparer un petit travail pour ces occasions si souvent renaissantes, qu'on appelle *momens perdus*. Il faut prendre l'habitude de lire en voiture et pendant qu'on se fait peigner. Une très-bonne coutume est celle de porter toujours dans sa poche un petit volume. Ces jolies éditions de *Didot*, d'un petit format, semblent faites exprès pour cet usage. Il est vrai que les jeunes personnes qui qui ont la manie d'*imiter les statues grecques* ne peuvent prendre cette habitude, puisqu'elles n'ont pas de poches. Mais lorsqu'on a la prétention de ressembler aux *Dianes* et aux *Vénus* drapées, on n'a guère celle de s'instruire. Une des choses qui fait perdre le plus de temps, c'est de manquer d'ordre. Car on passe une partie de sa vie à chercher, et de plus

à s'impatienter : deux inconvéniens très-fâcheux, qu'il est bien facile d'éviter, en se faisant une loi de remettre toutes les choses dont on se sert à des places fixes.

Le Petit La Bruy.

TON.

Pour posséder le bon ton, il faut avoir une politesse obligeante et délicate, savoir cacher avec art tout ce que l'amour propre peut offrir de révoltant, ne jamais dire un mot qui décèle des sentimens bas ou un mauvais cœur; il faut enfin montrer la décence la plus exacte, de la douceur, de la complaisance, de la réserve, le goût des plaisirs innocens et l'amour de la vertu : voilà l'extérieur qu'on ne peut se dispenser d'avoir dans la bonne compagnie. Il n'est que trop souvent trompeur ; mais c'est beaucoup pour la vertu, qu'on ne puisse être aimable

qu'en tâchant de prendre son langage et ses traits.

Veil. du Chât.

Il y a présentement dans le grand monde deux *sectes* très-distinctes : celle des gens à *grands sentimens*, qui affichent une délicatesse particulière de goût, de ton, de manières, de principes. Ils ont d'extrêmes prétentions à la considération, à l'esprit, à la sensibilité ; ils se piquent d'être *philosophes*, métaphysiciens ; ils ne causent point, décident avec empire et laconisme, ou bien ils dissertent longuement; ils sont tranchans, frondeurs, dédaigneux, et froidement polis avec le *vulgaire*, mais passionnés, enthousiastes, éloquens, avec leurs amis. Ils ont de l'affectation ; ils sont quelquefois ridicules ; mais c'est cependant parmi eux que l'on retrouve encore les traces de cette politesse noble et délicate qui distinguait les

gens de la cour du dernier siècle. On ne doit pas les prendre pour modèles. Néanmoins il est utile de les étudier. D'ailleurs on apprend d'eux de *vieilles traditions* qu'on ne trouve point dans les livres, et qui peuvent servir à former le goût. On ne les aime pas, parce qu'ils sont dénigrans, et sur-tout parce qu'ils en imposent. Pour moi, je les rencontre avec plaisir, je m'en moque quelquefois ; mais j'avoue volontiers que, plus souvent, je m'instruis avec eux.

J'ai au contraire une aversion naturelle pour la *secte* ennemie de celle-ci. Elle est composée de personnes qui, pour déjouer leurs adversaires, affectent une insouciance qui trop souvent ressemble à la dureté. Ils traitent tout avec légèreté. Trop vivement frappés du ridicule de l'exagération, ils se sont jetés dans un excès infiniment plus vicieux. Ils se moquent par système de l'amitié, de la sensibilité, de la vertu.

Ils mettent encore de la grace, et par conséquent de la mesure dans ce pernicieux genre de plaisanterie; et c'est un danger de plus : on les trouve aimables, et leur parti s'augmente et se fortifie. Afin de jeter du ridicule sur les prétentions à l'esprit, ils font profession de mépriser les gens de lettres et la littérature, et ils se sont imposé la loi de ne jamais causer un instant raisonnablement. Leur frivolité ne saurait se décrire. Aussi, cette phrase inventée par eux, *avoir de l'enfance dans l'esprit*, exprime dans leur opinion le genre d'agrémens le plus desirable. Ils se rassemblent en petit comité avec l'intention positive de ne dire que des *enfances* et des *bêtises* : projet toujours parfaitement exécuté. Je conviens à ma honte que non seulement je m'y amuse, mais que je ne ris véritablement que là. On a peine à concevoir que des gens qui ont le sens commun puissent trouver cons-

tamment un tel charme à renoncer ainsi à leur raison et même à leur esprit. Voilà où nous ont conduits l'affectation et les prétentions outrées de la secte raisonneuse et sentimentale. On est si excédé des conversations métaphysiques et des belles phrases, qu'on cherche à se délasser par un véritable enfantillage. Ceci rappelle madame de *Sévigné*, qui disait, en parlant d'une précieuse qui l'ennuyait : *Quand je l'écoute, elle me jette dans des grossièretés, de peur de lui ressembler.*

Souv. de Fél.

VERTU. (LA)

La vertu dans toute sa pureté est simple, sublime, naturelle, sans vanité, sans ostentation, et trouve en elle seule sa gloire et sa récompense.

Théât. d'éd. L'Aveugle de Spa.

Seulement pour notre intérêt, nous

devrions toujours être honnêtes ; cela réussit tôt ou tard.

Théât. d'éd. Les Ennem. génér.

Les ames froides, même les plus dures, ne peuvent se défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire et stérile, tandis que les belles ames brûlent du desir d'imiter ce qu'elles admirent.

Veil. du Chât.

Il y a une chose très-encourageante dans la pratique de la vertu, c'est que chaque bonne action en fortifie le goût. Il faut donc qu'elle ne soit pas aussi pénible qu'on nous la peint souvent, puisqu'elle s'exalte par les sacrifices même qu'elle prescrit.

N. C. M. Les deux Réputations.

L'idée de vertu entraîne avec elle celle d'effort. Nulle vertu sans combat : aussi les anciens l'ont-ils ingénieusement représentée sous les traits de la

force personnifiée. C'est pourquoi, comme le remarque *Montaigne*, on dit de Dieu qu'il est bon, et non qu'il est vertueux.

Veil. du Chât.

Le bonheur, la gloire, la fortune, les plaisirs, ne sont sur la terre que des ombres fugitives. On n'y trouve que deux biens solides, la vertu et l'amitié, parce que ces biens précieux viennent de l'ame, qui ne périt pas. Tout ce qui ne tient qu'à l'imagination est fragile ou chimérique ; tout ce qui prend sa source dans le cœur est indépendant de la fortune; et voilà nos réelles, nos seules possessions et nos véritables richesses.

Préf. de la C. de mad. de Genlis.

VIEILLESSE.

J'aime la société des vieilles personnes spirituelles qui ne parlent point d'elles; qui, en même temps, se plaisent à conter des anecdotes du temps

passé. Outre que je m'instruis agréablement avec elles, j'ai remarqué que toutes ces personnes-là sont franches, bonnes et sensibles. Une autre observation que j'ai faite, c'est qu'en général toutes les femmes de soixante ans dont la jeunesse a été souillée par de honteux égaremens, sont très-froides et très-silencieuses sur le passé, ou n'en parlent qu'avec sécheresse, et souvent même qu'avec une sorte de morosité. Les souvenirs pour elles sont remplis d'amertume, et naturellement elles les repoussent.

Souv. de Fél.

On recommandait beaucoup, avec raison, en France, aux jeunes gens qui entraient dans le monde de montrer du respect, de grands égards, et une extrême déférence aux vieillards, et sur-tout aux vieilles femmes. Ce sont elles qui font la réputation des débutans, qui ne sont jamais bien jugés

par leurs pairs. Les vieilles femmes ne peuvent être soupçonnées d'un certain degré de partialité; leurs jugemens, comme ceux des sibylles, sont des oracles: elles décident souverainement du mérite des jeunes gens; ce sont elles qui prononcent sur leur caractère et sur leurs agrémens; elles déclarent s'ils ont de l'esprit et de la politesse; elles annoncent ce qu'ils sont, et prédisent ce qu'ils seront. Elles se trompent rarement; on les croit toujours; il faut donc attacher du prix à leur suffrage. D'ailleurs la jeunesse spirituelle peut très-facilement se plaire dans leur société; elle y puisera, en peu de temps, une connaissance du monde qu'elle n'acquerrait pas si promptement ailleurs. Une vieille femme qui a de la bonté, de l'esprit, et qui a passé sa vie dans le grand monde et à la cour, est en état de donner à la jeunesse des instructions et des conseils très-utiles, et qu'on ne trouve point dans les livres.

Enfin, la conversation d'une telle personne est véritablement intéressante, par les anecdotes et les observations fines dont elle est remplie.

Le Petit La Bruy.

VOYAGES.

Le premier usage qu'un jeune homme puisse faire des premiers momens de sa liberté, lorsque son éducation est finie, c'est de voyager, en choisissant un compagnon de voyage qui ait de l'esprit et de l'instruction. On entre dans le monde avec plus de succès, et l'on y jouit sur le champ d'une sorte de considération flatteuse, lorsqu'on n'y débute qu'au retour d'un grand voyage, pourvu qu'on soit exempt des ridicules que donnent nécessairement la pédanterie et la fatuité. Un voyageur est toujours intéressant lorsqu'il n'est ni suffisant ni bavard. On se défie avec raison de la véracité des grands parleurs. Un voyageur qui aime à con-

ter est, par cela seul, très-suspect; et, comme il ne peut exciter la curiosité qu'en inspirant la confiance, il n'atteint ce double but que lorsqu'il se montre simple, modeste et réservé. Les jeunes gens sur-tout ne doivent parler de leurs voyages que lorsqu'ils sont interrogés. On se plaît à questionner les voyageurs, on écoute avec plaisir leurs réponses; mais on les trouve excessivement ennuyeux lorsqu'ils s'engagent d'eux-mêmes dans des récits que personne ne leur demande.

Le Petit La Bruy.

La manière d'écrire les voyages doit être pure, élégante, mais simple, concise et sérieuse. Le genre épigrammatique, le style trop fleuri, le ton passionné, doivent être interdits aux voyageurs ainsi qu'aux historiens; parce que les uns et les autres doivent inspirer la confiance, et qu'on exige d'eux

l'impartialité, l'exactitude et la fidélité scrupuleuse. Des talens brillans peuvent embellir ces qualités indispensables, mais ne sauraient y suppléer. L'enthousiasme est toujours justement suspect; il fait le principal mérite d'une ode ou d'un poème, ou d'un discours oratoire ; mais il est très-déplacé dans un voyage. On veut paraître universel ; et souvent, dans une brochure de deux cents pages, on déploie de l'érudition où il n'en faut point, on n'est que pédant ; on veut être éloquent et profond en écrivant une lettre, on est obscur, diffus, entortillé. Écrit-on l'histoire, on veut y montrer à la fois la raison et les grandes vues d'un homme d'état, et la grace, la légèreté, la finesse d'un bel esprit ; et l'on est superficiel, inconséquent ; on écrit sans discernement, sans dignité. Enfin, on a la prétention d'étaler dans une relation de voyage de la *philosophie*, du *feu*, de l'*énergie*, une vive

sensibilité, des talens poétiques, etc. et l'on fait un roman insipide et bizarre, sans imagination, sans plan, sans intérêt. Convenons-en; il est temps de retrancher de ce genre d'ouvrages les *extases* sur le haut des montagnes, les *horreurs religieuses* au fond des grandes forêts, les idylles en prose sur les prairies et la verdure, les descriptions emphatiques des rochers, des précipices, des grottes, des cascades, etc. et sur-tout ces longs détails écrits avec tant de complaisance, de toutes les *sensations* du voyageur; détails qui forment des volumes, et qui vous apprennent seulement que l'auteur eut peur en certaine occasion, qu'à tel jour il fut frappé, saisi d'admiration ou profondément ému; qu'une autre fois il tomba dans une douce mélancolie, etc. Je crois que si l'on supprimait toutes ces petites confidences particulières, les voyages n'en seraient ni moins instructifs, ni moins agréa-

bles. Renoncez donc à tous ces lieux communs romanesques ; soyez sage ; judicieux, exact, bon observateur, et vous serez supérieur dans ce genre, si d'ailleurs vous écrivez bien.

Ibid.

Ne paraissez point étonné des usages différens de ceux de votre pays ; cet étonnement a toujours l'air d'une censure ; et d'ailleurs, il ferait peu d'honneur à votre esprit. Vous attendiez-vous à trouver à Moscou les coutumes établies à Rome ?

Ibid.

Les voyageurs nous parlent sans cesse de *caractère national*, et croient connaître le caractère de tous les individus d'une nation lorsqu'ils ont étudié celui du peuple d'une ville ou d'une province ; c'est une grande erreur. Il peut exister un *esprit national*, comme par exemple en Angleterre ; il peut y avoir un caractère national dans les

états aussi limités que le sont les petites républiques de Lucques et de Saint-Marin; mais il n'y a point de caractère national dans les pays divisés en grandes provinces : un Normand, un Gascon, un Champenois, un Auvergnat, etc. sont Français, et ces peuples ont des caractères tout à fait différens; ainsi des autres. Remarquons en passant, que plus on étend par les conquêtes les bornes d'un empire, plus cette diversité deviendra frappante.

Ibid.

On voyage pour son plaisir ou pour sa santé, ou, ce qui est particulier à ce siècle, par nécessité. Dans tous les cas, il faut tâcher de retirer de l'instruction de ses voyages, et c'est à quoi l'on ne peut parvenir qu'en faisant des journaux un peu détaillés. Si l'on néglige ce point essentiel, plus on verra d'objets intéressans et nouveaux, plus les idées qui en resteront seront

embrouillées : tout se confondra dans la tête la mieux organisée, les temps, les lieux, les monumens, les personnes. On sera privé du plaisir de rappeler nettement ce qu'on a vu ; on ne pourra même en parler d'une manière instructive ou intéressante ; on dira de bonne foi des choses absolument fausses, et l'on passera pour menteur sans avoir jamais eu le dessein de mentir. C'est ce qui arrive à la plupart des voyageurs, qui, en général, manquent bien moins de véracité que de mémoire.

Ibid.

Avant de voyager dans les pays étrangers, il faudrait bien connaître le sien ; on serait en état de comparer. D'ailleurs, cette marche est la plus naturelle ; c'est, sans doute, ce qui l'a fait paraître moins brillante. Combien de jeunes Français qui s'imaginent qu'on ne peut trouver qu'en Suisse et en An-

gleterre des sites pittoresques, de belles cascades, des grottes, des rochers, des montagnes, et qui auraient pu voir les mêmes choses, et peut-être plus belles encore dans nos provinces méridionales, en Franche-Comté, en Auvergne, en Bourgogne ! On peut admirer encore, même en revenant d'Italie, les superbes antiquités dont la France est remplie; et le voyage entier de la France sera toujours le plus agréable et le plus intéressant que l'on puisse faire.

Ibid.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

A.

Actions. (bonnes)	*Page* 1
Affaires.	4
Amitié.	*Ibid.*
Amour.	5
Amour conjugal.	15
Amour de la gloire.	18
Amour filial.	19
Amour propre.	21
An. (le premier jour de l')	*Ibid.*
Artifices.	22
Auteur.	23

B.

Bal.	26
Bavardage.	32
Belle.	*Ibid.*
Bienfaisance.	33
Bienséance.	34
Bonheur.	35
Bourgeois.	36
Buffon.	*Ibid.*

C.

Château. (un vieux)	37
Chevalerie.	40
Cœur.	42
Conversation.	44
Cour. (la)	49
Coquetterie.	53

D.

Début dans le monde. 58
Défaut. 59
Délicatesse. 62
Devises. *Ibid.*
Distraction. 65
Domestiques. *Ibid.*
Droit. (le) 67

E.

Économie. 37
Éducation. 47
Enfant gâté. 08
Ennui. 38
Envie. (l') 48
Espérance. *Ibid.*
Esprit. 86

F.

Fat. 88
Femmes. (les) 90
Finance. 123

G.

Gaieté. 125
Galanterie. 124
Goût. 128

H.

Habitude. 129
Haine. 130
Héroïsme. 132
Honnête homme. 136
Honneur. 134

I. J.

Imagination. 140
Indolence. 138
Insipidité. 141
Intrigue. 142
Jeu. (le) 138
Journal. 145
Justice. 146

L.

Langue. *Ibid.*
Lecture. 147
Luxe. 148

M.

Méchant, Méchanceté. 149
Médecin. 152
Mensonge. 156
Modération. *Ibid.*
Modestie. 158
Monde. (le) 162
Mort. (la) 171

N.

Naturel. 174

O.

Obscurité dans le style. 178
Opinion. 180
Orgueil. 182

P.

Passion. 185
Pensée. 191

Politesse. 192
Portraits. 194
Préjugé. 264
Prince. 270
Pudeur. 280

R.

Raison. *Ibid.*
Religion. 282
Réparation. 214
Résolutions. 238
Respect humain. 288
Roman. 288

S.

Scènes au public. 207
Sensibilité. *Ibid.*
Suicide. 300
Surnom. 394

T.

Temps. (emploi du) 308
Ton. (le bon) 310

V.

Valse. (indécence de la) 30
Vertu. 314
Vieillesse. 316
Voyages. 319

Fin de la Table.

Livres *brochés qui se trouvent chez Maradan, Libraire, à Paris, rue des Grands-Augustins, n° 9.*

Précis de l'histoire universelle, ou Tableau historique présentant les vicissitudes des nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le temps où elles ont commencé à être connues; par M. Anquetil, de l'Institut national et membre de la Légion d'honneur, auteur de *l'Esprit de la Ligue*, de *l'Intrigue du Cabinet*, de *l'Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie*, et de différens autres ouvrages.

Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. 12 vol. in-12, de près de 550 pages chacun, caractère *cicéro*, sans interligne, avec des additions. Prix, 36 fr. broché.

M. Anquetil, aussi recommandable par ses mœurs patriarcales que par ses vastes connaissances et sa profonde érudition, a déjà donné au public plusieurs histoires particulières généralement estimées, et dont le style a fait avec raison placer l'auteur au rang de nos meilleurs écrivains.

Les personnes qui n'ont pas le moyen d'acheter ou de lire la volumineuse collection de l'*Histoire universelle*, en 126 vol. in-8°, apprendront avec satisfaction qu'un historien aussi distingué a réduit cet ouvrage en leur faveur, sans s'écarter de l'ordre tracé par l'original. En présentant sous un point de vue circonscrit la marche des vicissitudes des nations, l'auteur nous les fait connaître chacune en particulier; il nous donne une idée juste de la religion, des mœurs, du commerce, de la position et des productions du pays, et il développe suffisamment les faits qui ont

occasionné des changemens dans l'état civil, politique, militaire et religieux de tous les peuples Les histoires d'Écosse et d'Irlande, que les auteurs de la collection avaient confondues avec celle d'Angleterre, ont été refaites à part, et M. Anquetil a ajouté tout ce qui était nécessaire pour amener les histoires de France, de Suède, de Danemarck, de Pologne, de Russie et d'autres états, jusqu'à nos jours. Le *Précis de l'Histoire universelle*, considéré dans son ensemble, présente donc un tableau fidèle de l'univers, depuis sa création, et contient tout ce qu'il est essentiel de savoir sur l'origine des nations, leurs mélanges, leurs transmigrations, leurs retours, la succession des peuples sur le même sol, et les différens noms sous lesquels ils se sont rendus célèbres. Réuni à l'*Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie*, et dégagé comme elle de tous les détails accessoires et étrangers, ces deux ouvrages du même auteur formeront un cours historique tout à la fois intéressant, complet et peu dispendieux.

Le *Précis de l'Histoire universelle* sera donné au public en quatre livraisons de trois volumes chacune, et successivement de mois en mois, à compter du premier vendémiaire (23 septembre 1805). Le prix de chaque livraison est de 9 francs. Les personnes qui voudront souscrire, enverront, avec leur adresse, l'engagement par écrit de prendre l'ouvrage entier, et de payer 9 francs chaque livraison, composée de trois volumes, à mesure de leur publication.

On peut souscrire chez le même pour l'*Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie*, 14 vol. in-12, dont il paraît déjà trois livraisons, de trois volumes chacune, à raison de 9 francs chaque livraison, payables également au moment de la publication.

N. B. Les personnes qui voudront recevoir

l'un ou l'autre de ces ouvrages, franc de port par la poste, ajouteront 75 centimes par volume.

OUVRAGES DE Mme DE GENLIS.

ADÈLE ET THÉODORE, ou Lettres sur l'éducation, 4e édition, revue, corrigée et augmentée, 3 vol. in-8. 15 f.
— Le même, 4 vol. in-12. 10 f.

ANNALES DE LA VERTU, ou Histoire universelle, iconographique et littéraire, pour servir à l'éducation de la jeunesse, et à l'usage des artistes et des jeunes littérateurs, 3 vol. in-8. 18 f.
— Les mêmes, 5 vol. in-12. 12 f. 50 c.

CHEVALIERS (les) DU CYGNE, ou la Cour de Charlemagne, nouv. édit. 3 vol. in-8. 12 f.
— Le même, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.

COMTE (le) DE CORKE, ou la Séduction sans artifice, suivi de six nouvelles, 2 vol. in-12. 3 f. 60 c.

DISCOURS MORAUX sur divers sujets, et particulièrement sur l'éducation, 1 vol. in-8. 4 f.
— Le même, 1 vol. in-12. 2 f.

DUCHESSE (la) DE LA VALLIÈRE, 1 vol. in-8. 5 f.
— Le même, 1 vol. in-8. pap. vél. 10 f.
— Le même, 2 vol. in-12. 4 f.

HERBIER MORAL, ou Recueil de Fables nouvelles et autres poésies fugitives, suivies d'un recueil de romances d'éducation, in-8. 3 f.
— Le même, 1 vol. in-12. 2 f.

Leçons d'une gouvernante, 2 vol. in-8. 10 f.

L'épouse impertinente par air, suivie de la Femme philosophe et du Mari corrupteur, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

Mademoiselle de Clermont, nouvelle historique, 1 vol. in-18. 1 f. 20 c.

Mères (les) rivales, ou la Calomnie, 4 v. in-8. pap. fin. 15 f.

— Les mêmes, 4 vol. in-12. 7 f. 50 c.

Monumens (les) religieux, ou Description critique et détaillée des monumens religieux, tableaux et statues de grands maîtres, gravures sur pierres et sur métaux, ouvrages d'orfévrerie, etc. 1 vol. in-8. 3 f. 60 c.

— Les mêmes, pap. vél. 7 f. 20 c.

Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance, contenant l'explication de la méthode pour les instituteurs, des modèles de composition, etc. 2 parties in-8. broch. en 1 vol. 4 f. 50 c.

— Le même, 2 parties in-12 brochées en 1 vol. 2 f. 50 c.

Nouveaux contes moraux et nouvelles historiques, 4 vol. in-8. 24 f.

— Les tomes III et IV séparément. 12 f.

— Le même, 6 vol. in-12. 15 f.

— Les tomes IV, V et VI séparém. 7 f. 50 c.

Nouvelles heures catholiques à l'usage de l'enfance, 1 vol. in-18. 1 f. 20 c.

Petit La Bruyère, ou Caractères et mœurs des enfans de ce siècle, nouv. édit. 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

Petits (les) émigrés, ou Correspondance de quelques enfans, 2 vol. in-8. 8 f.

— Les mêmes, 2 vol. in-12. 5 f.

— Les mêmes, 4 vol. in-18. 4 f.

PHILOSOPHIE (la) CHRÉTIENNE, ou extraits tirés des ouvrages de Mme de Genlis, terminés par plusieurs chapitres nouveaux, 1 vol. in-12. 2 f.

PRÉCIS DE LA VIE PÉNITENTE DE Mme DE LA VALLIÈRE, suivi de ses réflexions sur la miséricorde de Dieu, et de quelques lettres choisies, 1 vol. in-12. 2 f.

SOUVENIRS DE FÉLICIE L***, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

THÉATRE SAINT, 1 vol. in-8. 4 f.

— Le même in-12. 2 f. 50 c.

THÉATRE DE SOCIÉTÉ, 2 vol. in-8. 10 f.

— Le même, 2 vol. in-12. 5 f.

VEILLÉES (les) DU CHATEAU, 2 vol. in-8. 12 f.

— Les mêmes, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.

VŒUX (les) TÉMÉRAIRES, ou l'Enthousiasme, 2 vol. in-8. 8 f.

— Les mêmes, 3 vol. in-12. 5 f.

LIVRES DIVERS.

ACCORD (de l') de la philosophie avec la religion, par J. J. Nagel, 1 vol. in-12. 1 f. 80 c.

AGRONOME (l'), ou Dictionnaire du cultivateur, 2 gros vol. in-8. 10 f.

ALPHABET (l') raisonné, ou Explication de la figure des lettres, par M. l'abbé Moussaud, ouvrage orné de figures en bois, avec plus de cinquante caractères anciens, étrangers, ou de nouvelle invention, gravés sur acier, et une planche en taille-douce, contenant la collection des unes et des autres, 2 vol. in-8. 10 f.

Angleterre ancienne, ou Tableau des mœurs, usages, habillemens, etc. des anciens Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois et des Normands. Paris, in-4. 2 vol. dont un de planches. 21 f.

Atlas d'histoire naturelle, ou Collection de 38 tableaux relatifs à la zoologie, à la botanique et à la minéralogie, avec une préface où se trouvent l'explication des tableaux et la manière de s'en servir; par Ch. Chaisneau, in-folio, beau pap. nom de jésus. 15 f.

Balance (la) naturelle, ou Essai sur une loi universelle, appliquée aux sciences, arts et métiers, et autres moindres détails de la vie commune; par A. Delasalle. 2 vol. in-8. 12 f.

Calendrier de Flore, ou Étude de fleurs d'après nature, par Mme Victorine de Chastenay; ouvrage élémentaire contenant la succession la mieux indiquée de toutes les plantes qui naissent et fleurissent dans les différens mois de l'année, avec l'explication claire et précise du système de Linné. 3 vol. in-8. 15 f.

— Le même, tome III séparément. 6 f.

Confiseur (le) moderne, ou l'Art du confiseur et du distillateur, contenant toutes les opérations du confiseur, du distillateur, et en outre les procédés généraux de quelques arts qui s'y rapportent, particulièrement ceux du parfumeur et du limonadier; ouvrage enrichi de plusieurs recettes nouvelles, et mis à la portée de tout amateur, par J. J. Machet, confiseur et distillateur, 1 vol. in-8. caractères petit romain et petit texte. 6 f.

Connaissance de la Mythologie, par demandes et par réponses, augmentée de traits d'his-

toire qui ont servi de fondement à tout son système, avec une table servant de dictionnaire de la Fable, 1 vol. petit in-8. 2 f.

Cours théorique et pratique des opérations de banque et des nouveaux poids et mesures, titres et monnaies; par J. Neveu, professeur de mathématiques, etc. in-8. 5 f.

Cultivateur anglais (le), ou Œuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique, d'Arthur Young, trad. de l'angl. par MM. Lamare, Benoist et Billecocq, avec des notes par M. de la Lauze, coopérateur du Cours d'agriculture de l'abbé Rozier, 18 vol. grand in-8. avec des notes, des tableaux et un grand nombre de planches en taille-douce, gravées par Tardieu. 108 f.

Déportation et naufrage de J. J. Aymé, ex-législateur, avec quelques observations sur la Guiane française et sur les nègres; suivi d'un tableau par ordre alphabétique des déportés à Cayenne, 1 vol. in-8. 3 f.

Dernières vues de politique et de finances, par M. Necker, 2e édition. 1 vol. in-8. 3 f. 60 c.

Description du Pégu et de l'île de Ceylan, trad. par Langlès. 1 vol. in-8. 3 f.

Dictionnaire historique et géographique de la France, par Robert de Hesseln, 6 gros vol. in-8. 18 f.

Dictionnaire raisonné d'histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare, nouvelle édition, considérablement augmentée, 8 vol. in-4. 120 f.

— Le même, 15 vol. in-8. cicéro. 75 f.

— Le même, 15 vol. in-8. petit rom. 57 f.

Dictionnaire universel des Synonymes de la langue française, publiés jusqu'à ce jour,

par Girard, Beauzée, Roubaud et autres écrivains célèbres, 2e édition. 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.

Dithyrambe sur l'immortalité de l'ame, précédé d'un discours sur le même objet, par Maximin Isnard, in-8. 1 f. 50 c.

Du vrai principe actif de l'économie politique, ou du vrai crédit public, par Herrenschwand. 1 vol. in-8. 2 f.

Economie (de l') politique et morale de l'espèce humaine. par Herrenschwand. 2 vol. in-8, grand papier. 10 f.

Économie (de l') politique moderne; Discours fondamental sur la population, par Herrenschwand, grand in-8, édition de Londres. 5 f.

— Le même livre, in-8, petit caractère. 3 f.

Essais historiques sur les Causes et les Effets de la révolution de France, avec des notes sur quelque événemens et quelques institutions, par C. F. Beaulieu, 6 vol. in-8. (AN XI-1803.) 30 f.

— Tomes 3, 4, 5 et 6 séparément. 20 f.

État (de l') de la Culture en France, et des améliorations dont elle est susceptible, par M. de Pradt, 2 vol. in-8. (AN X-1802.) 6 f.

Etats-Unis de l'Amérique à la fin du 18e siècle, par J. C. Bonnet, auteur de l'Essai sur l'art de rendre les révolutions utiles, 2 vol. in-8. 7 f. 50 c.

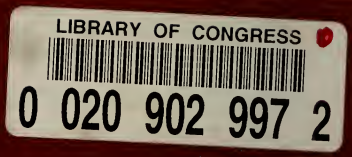
Étude du cœur humain; suivi des cinq Semaines d'un Journal écrit sur les Pyrénées (1805), 1 vol. in-12. 2 f. 25 c.

Examen de l'esclavage en général, et particulièrement de l'esclavage des Nègres dans les colonies françaises de l'Amérique, par V. C. 2 v. in-8. (1803.) 7 f. 10 c.

LBFe30

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 902 997 2